

Textes de jeunesse Tome I

Gustave Flaubert

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Deux mots

Ces pages écrites sans suite, sans ordre, sans style, devront rester ensevelies dans la poussière de mon tiroir et si je me hasarde à les montrer à un petit nombre d'amis ce sera une marque de confiance dont je dois avant tout leur expliquer la pensée.

Mettre en présence et en contact la saltimbanque laide, méprisée, édentée, battue par son mari, la saltimbanque jolie, couronnée de fleurs, de parfums et d'amour, les réunir sous le même toit, les faire déchirer par la jalousie jusqu'au dénouement qui doit être bizarre et amer puis ensuite ayant montré toutes ces douleurs cachées, toutes ces plaies fardées par les faux rires et les costumes de parades, après avoir soulevé le manteau de la prostitution et du mensonge, faire demander au lecteur : À qui la faute ?

La faute ce n'est certes à aucun des personnages du drame.

La faute c'est aux circonstances, aux préjugés, à la société, à la nature qui s'est faite mauvaise mère.

Je demanderai ensuite aux généreux philanthropes qui n'ont d'autres preuves du progrès intellectuel que les chemins de fer et les écoles primaires, je leur demanderai à ces heureux savants s'ils ont lu mon conte quel remède ils apporteraient aux maux que je leur ai montrés. Rien n'est-ce pas ? et s'ils trouvaient le mot ils diraient ἀναγχή. La faute, c'est à cette divinité sombre et mystérieuse qui née avec l'homme subsiste encore après son néant, qui s'aposte à la face de tous les siècles et de tous les em-

pires et qui rit dans sa férocité en voyant la philosophie et les hommes se tordre dans leurs sophismes pour nier son existence tandis qu'elle les presse tous dans sa main de fer comme un géant qui jongle avec des crânes desséchés !

Gve Flaubert

Février 1836.

q

Chapitre 1

La parade allait commencer. Quelques musiciens accordaient leurs hautbois et leurs déchirants violons, des groupes se formaient autour de la tente, et des yeux de paysans se fixaient avec étonnement et volupté sur la grande enseigne où étaient écrits en lettres rouges et noires ces mots gigantesques : troupe acrobatique du sieur Pedrillo.

Plus loin sur un carré de toile peinte l'on distinguait facilement un homme aux formes athlétiques nu comme un sauvage et levant sur son dos une quantité énorme de poids. Une banderole tricolore lui sortait de la bouche sur laquelle était écrit : Je suis l'Hercule du Nord.

Vous dire ce que le pierrot hurla sur son estrade, vous le savez aussi bien que moi, certes dans votre enfance vous vous êtes plus d'une fois arrêté devant cette scène grotesque et vous avez ri comme les autres des coups de poing et des coups de pied qui

viennent à chaque instant interrompre l'Orateur au milieu de son discours ou de sa narration.

Dans la tente c'était un spectacle différent : trois enfants dont le plus jeune avait à peine sept ans, sautaient sur la balustrade intérieure de l'escalier, ou bien s'exerçaient sur la corde à la

Représentation.

Débiles et faibles, leur teint était jaune et leurs traits indiquaient le malheur et la souffrance.

À travers leur chemisette rose et bordée d'argent, à travers le fard qui couvrait leurs joues, à travers leur sourire gracieux qu'ils répétaient alors, vous eussiez vu sans peine des membres amaigris, des joues creusées par la faim et des larmes cachées.

— Dis donc Auguste, disait le plus grand à un autre qui s'élevait avec la seule force du poignet de terre sur la corde, dis donc, répétait-il à voix basse et comme craignant d'être entendu d'un homme à figure sinistre qui se promenait autour d'eux, il me semble qu'il y a bien longtemps que maman est partie.

— Oh oui bien longtemps, reprit-il avec un gros soupir.

— Ne t'avais-je pas défendu, Ernesto de jamais parler de cette femme-là ? Elle m'ennuyait, elle est partie au diable, tant mieux, mais tais-toi, la première fois que tu m'échaufferas les oreilles avec son nom, je te battrai.

Et l'homme sortit dans la rue après cette recommandation.

— Il est toujours comme ça, reprit l'enfant aussitôt que Pedrillo fut sorti, n'ouvrant la bouche que pour nous dire des

choses dures et qui vous font mal à l'âme. Oh il est bien méchant, notre pauvre mère au moins elle nous aimait celle-là.

— Oh maman n'est-ce pas, dit le plus jeune, il m'en ennuie bien, et il se mit à pleurer.

— Comme il la battait, dit Auguste, parce qu'il disait qu'elle était laide, pauvre femme.

— Essuie donc tes larmes, voilà le monde qui entre, il faut sourire au contraire.

†

Chacun prit sa place sur les bancs, et bientôt la tente se trouva pleine. La parade était finie et Pedrillo était rentré lui-même après avoir répété plusieurs fois de suite : Messieurs, messieurs, on ne paye qu'en sortant.

D'abord, le plus jeune des enfants monta d'un pas assez leste l'escalier qui conduisait à la corde. Les premiers pas furent incertains, mais bientôt il fut encouragé par la phrase banale de Pedrillo qui suivant des yeux ses moindres gestes lui répétait à chaque instant :

— Courage monsieur courage, bien très bien, vous aurez du sucre ce soir.

Il descendit.

Son autre frère monta après lui, et il se hasarda à faire quelques sauts, il tomba (sur la) tête ; Pedrillo le releva avec un regard furieux. Il alla se cacher en pleurant.

Le tour était à Ernesto.

Il tremblait de tous ses membres, et sa crainte augmenta lorsqu'il vit son père prendre une petite baguette de bois blanc qui jusqu'alors était restée sur le sol.

Les spectateurs l'entouraient, il était sur la corde, et le regard de Pedrillo pesait sur lui.

Il fallait avancer.

Pauvre enfant, comme son regard était timide et suivait scrupuleusement les contours de la baguette qui restait à bout portant devant ses yeux comme le fond du gouffre lorsqu'on est penché sur le bord d'un précipice.

De son côté la baguette suivait chaque mouvement du danseur, l'encourageait en s'abaissant avec grâce, le menaçait en s'agitant avec fureur, lui indiquait la danse en marquant la mesure, sur la corde. En un mot c'était son ange gardien, sa sauvegarde ou plutôt, le glaive de Damoclès pendu sur sa tête par l'idée d'un faux pas.

Depuis quelque temps le visage d'Ernesto se contractait convulsivement, l'on entendait quelque chose qui sifflait dans l'air, et les yeux du danseur aussitôt s'emplissaient de grosses larmes qu'il avait peine à dévorer.

Cependant il descendit bientôt, il y avait du sang sur la corde.

L'Hercule du Nord, nom théâtral de Pedrillo, avait commencé ses tours de force lorsqu'on entendit la sentinelle qui veillait à la porte se disputer avec quelqu'un du dehors.

— Non vous n'entrerez pas vous dis-je, vous n'entrerez pas.

— Je veux entrer moi.

— On ne reçoit pas des gens comme vous.

— Je veux parler à Pedrillo, moi, je veux lui parler, entendez-vous ?

— Corbleu, répétait le bon soldat irrité, corbleu vous dis-je, on n'entre pas ici habillée comme vous êtes. On ne reçoit pas des mendiants.

Cette dispute détourna l'attention des spectateurs. Pedrillo alla voir qui est-ce qui le demandait.

— Ah, ah c'est toi vieille sorcière, dit-il à une femme en haillons, et dont l'aspect était misérable. Je ne m'attendais pas à te voir de sitôt. Où étais-tu donc partie ? Mais tiens tu me diras tout cela plus tard. Entre Marguerite, nous représentons maintenant, entre tu vas nous servir, – tu vas sauter, entends-tu, fais de ton mieux.

Il n'y avait pas à répliquer, pourtant elle se hasarda à lui dire :

— Pedrillo tu vois bien qu'ils vont se moquer de moi, je suis mal habillée, et voulait dire autre chose mais elle n'osa.

— Entre, entre.

Il le fallut, mais aussitôt que les spectateurs la virent un murmure s'éleva accompagné d'un rire moqueur, de ce rire féroce que l'on donne à l'homme qui tombe, de ce rire dédaigneux que l'Orgueil en habits dorés jette à la prostitution, de ce rire que l'enfant souffle sur le papillon dont il arrache les ailes.

Ce ne fut pas sans peine que Marguerite monta l'escalier, à peine avait-elle fait deux pas qu'elle tomba lourdement à terre,

un cri perçant sortit de sa poitrine, la baguette était rompue en morceaux.

En peu d'instants la tente fut déserte. La plupart des spectateurs sortirent.....

Cette dernière scène domestique avait scandalisé le plus grand nombre et désenchanté un petit garçon aux joues rondes et rosées qui jusqu'alors avait souhaité d'être danseur de corde pour avoir des pantalons roses, et des bottines de maroquin.

q

Chapitre 2

— Ne t'en avais-je pas bien (prévenu) ? dit Marguerite lorsqu'elle fut seule avec ses enfants et Pedrillo.

— Qu'avais-tu donc ?

— Je suis malade, je souffre encore, va. Oh je souffre beaucoup, Pedrillo, si tu m'aimais comme je t'aime.

— Allons, vas-tu recommencer tes plaintes Marguerite, tu sais bien que ça m'ennuie. Voyons qu'as-tu donc eu ?

— Tu le sais mieux que moi. Comment, tu ne te souviens pas de ce jour où je suis tombée comme aujourd'hui... J'avais la jambe cassée... Le soir je ne voulus pas manger, je pleurais trop, je ne voulais pas te dire que désormais je t'étais devenue inutile. Je ne voulais pas aller à l'hôpital de peur d'abandonner Ernesto et Garofa.

— Eh bien tu as pourtant été à l'hôpital.

— Hélas oui, sans cela j'allais mourir.

Et les saltimbanques se retirèrent sous une toile à matelots derrière laquelle était posée sur des charbons la soupe du dîner qui bouillait à petit feu.

La nuit était venue, elle était froide et humide, un vent de novembre soufflait avec violence, et faisait trembler les arbres du boulevard, de temps en temps même il pénétrait dans la tente et venait faire vaciller la chandelle autour de laquelle étaient groupés les danseurs de corde. Rangés en rond autour d'une énorme grosse caisse, chacun tenait devant lui son écuelle dont la vapeur réchauffait (ses) doigts tremblotants.

Le mince flambeau qui les éclairait, tranchant sur l'obscurité de la nuit, se reflétait sur leurs visages ainsi groupés et leur donnait un air étrange et singulier.

Tous étaient silencieux, et attendaient que quelqu'un interrompît le silence, ce fut Pedrillo.

— Eh bien, dit-il en regardant Marguerite et en reprenant sa phrase qu'il avait commencée il y avait une demi-heure, c'était donc là que tu étais partie… Maintenant es-tu guérie ?

Marguerite leva la tête, regarda un moment ses enfants, puis la rabaissa et se prit à pleurer : non, dit-elle tout doucement, non je boite encore.

— Que ferai-je de toi Marguerite, voyons à quoi seras-tu bonne ?

La pauvre femme se pencha vers son mari, lui dit quelques mots à l'oreille, – Enfants, reprit celui-ci, allez dormir, – Entendez-vous, dépêchez-vous donc.

†

Cette phrase parut étrange, à Garofa qui dit d'un air attristé :

— Et du sucre ?

Pedrillo sourit amèrement : – Tu seras bien heureux si tu as du pain demain, pauvre enfant. Ce sourire était forcé. Ses lèvres bleuies par le froid laissèrent voir deux rangées de dents blanches et ses grands yeux noirs se fixaient sur l'enfant d'une manière qui lui fit peur.

En ce moment-là le vent redoublant de violence faisait craquer la cabane.

— Du sucre, mais pourtant tu m'en avais promis ?

— Tais-toi te dis-je.

— Oh papa je t'en prie.

Il le repoussa fortement, et le pauvre enfant s'en alla coucher en pleurant.

Pedrillo souffrait tout autant que lui, un mouvement convulsif lui faisait claquer les dents.

— Comme tu l'as rudoyé, dit Marguerite.

— C'est vrai, il resta dans une rêverie profonde et comme endormi même dans des pensées déchirantes.

Un second coup de vent vint éteindre la chandelle.

— J'ai froid, dit Marguerite en se rapprochant de lui, j'ai bien froid, prête-moi ton manteau.

— Mon manteau… mais je l'ai vendu mon manteau.

— Pourquoi ?

— Pour du pain Marguerite… ne faudra-t-il pas que je t'en donne aussi ?

— Que voulais-tu donc me dire tout à l'heure, que tu as fait retirer les enfants ?

— Ce que je voulais te dire, je ne sais…

— Mais j'ai bien froid.

— Que faire Marguerite, je n'ai plus rien, rien… il s'arrêta et reprit, rien qu'une balle…

— Oh par grâce pour moi Pedrillo.

Et elle l'entoura de ses deux bras rouges et amaigris.

À voir ainsi cette femme laide et couverte de haillons, embrasser avec tant d'amour cet homme qui la repoussait comme par un sentiment naturel, à voir cette misère et cette tendresse, c'était un spectacle hideux et sublime.

— Alors, dit Pedrillo, demain tu iras sur la place, avec tes enfants, tu prendras mon violon et tu tâcheras de faire que nous ayons du pain.

Une demi-heure après les baladins étaient tous endormis, le vent s'était apaisé.

La lune débarrassée de ses nuages qui l'entouraient, resplendissait belle et claire dans une blanche gelée d'hiver et argentait l'enseigne qui avait cessé de bondir et de se replier sur elle-même. La tente était tranquille, pourtant on entendait quelquefois des soupirs et des sanglots.

C'était une femme qui pleurait.

q

Chapitre 3

Le lendemain Marguerite se leva de bonne heure, elle n'avait pas dormi de la nuit ; ses mains étaient trempées d'une sueur moite et malade. Une humidité fiévreuse avait rougi ses pieds, sa tête était chaude et brûlante.

Elle prit le violon de Pedrillo, un vieux tapis de Perse, et sortit avec Ernesto et Garofa.

N'avez-vous jamais rencontré par un temps de neige ou d'hiver quelque figure de mendiant accroupi aux portiques d'une église ? Le soir au détour d'une rue sombre et étroite ne vous êtes-vous point senti arrêté par votre manteau ? Vous vous détourniez… et c'était quelque mendiant en haillons, quelque pauvre femme qui vous disait en pleurant ces mots amers : J'ai faim, et puis elle sanglotait quand votre ombre s'échappant s'arrêtait à la porte d'un spectacle entre les équipages et les livrées d'or.

Vous vous êtes peut-être rappelé ensuite au milieu d'un entracte ces figures tristes et décolorées vues à la lueur du réverbère, et si votre âme est bonne et généreuse, vous êtes sorti pour les revoir et les secourir. Mais il n'était plus temps… la femme peut-être était entrée au lupanar. Acheter un morceau de pain. Une vie de prostitution, et le mendiant se débattait entre les arches du Pont-Neuf tandis que l'orchestre grondait et que les mains applaudissaient d'enthousiasme.

Pour moi rien ne m'attriste tant que la misère cachée sous les haillons de la richesse, que le galon d'un laquais autour des cheveux nus de la pauvreté, qu'un chant qui couvre des sanglots, qu'une larme sous une goutte de miel.

Aussi je plains d'un amour bien sincère les baladins et les filles de joie.

Mais si vous aviez rencontré Marguerite avec ses deux enfants, Marguerite jouant du violon et ses enfants sautant sur le tapis, si vous aviez vu l'indifférence de cette foule curieuse et barbare qui s'avançait avec son regard stupide et ironique, votre coeur eût saigné devant cet excès d'égoïsme parvenu à son plus beau degré de logique.

C'est vrai, la société a bien autre chose à faire que de regarder une baladine et ses marmots, l'état s'occupe fort peu si elle (a) du pain, d'abord il n'a point d'argent à lui donner, ne faut-il pas qu'il paye ses 86 bourreaux ?

En effet, je l'avoue par une rude matinée de novembre personne n'est disposé à s'arrêter sur la place pour regarder des tours de force ? Qui se fût arrêté avec intérêt devant Marguerite ?

Ses cheveux étaient rouges et retenus par un peigne de corne blanche. Sa taille était large et mal faite. Quant à sa robe on ne la voyait pas, car un morceau de toile percé de couleur brune l'entourait jusqu'aux genoux, puis l'oeil descendant jusqu'à terre trouvait un mollet gros et mal fait entouré d'un bas rose, puis des pieds informes serrés dans des brodequins d'un cuir épais et cassé. Elle n'avait sur la tête qu'un bonnet de gaze, avec des rubans roses et quelques fleurs fanées qui tombaient sur ses joues pâles et sur sa mâchoire sans dents.

Il y avait déjà près d'une heure qu'Ernesto et Garofa s'épuisaient pour attirer les yeux de la foule, Marguerite avait plus d'une fois appelé de sa voix rauque et couverte de larmes, à la générosité des gens qui passaient devant eux, lorsqu'un brillant carrosse attelé de deux chevaux blancs passa auprès des danseurs en leur jetant de la boue sur leurs vêtements. Le manteau et les bas roses de Marguerite en furent couverts, elle baissa les yeux sur son violon et répandit quelques larmes qui coulèrent le long du bois et vinrent se perdre dans l'intérieur de l'instrument. Ses larmes redoublèrent et elle se cacha la tête sous son manteau. Alors elle fut en proie à une sorte de rêverie bizarre et déchirante. Elle se figurait entourée de carrosses qui lui jetaient de la boue, elle se voyait sifflée, méprisée, honnie, elle voyait ses enfants mourir de faim autour d'elle, son mari devenu fou, alors tous ses souvenirs repassèrent dans son esprit, elle voyait son lit, où (elle) était couchée à l'hôpital, elle se ressouvint de la soeur qui la soignait, des coups que Pedrillo lui avait donnés la veille, de l'accueil qu'on lui avait fait lorsqu'elle parut… et tous ses souvenirs passaient dans son esprit comme des ombres paraissant, disparaissant, et s'effaçant tour à tour. Elle ne dormait pas, mais elle rê-

vait, et ses yeux baissés sur sa poitrine répandaient des larmes qui étaient chaudes en tombant sur ses mains.

Depuis quelque temps elle ne jouait plus, ses enfants continuaient de danser, et l'on s'était arrêté en les voyant ainsi exécuter leurs exercices tandis que la femme tenait son violon sans en tirer une seule note.

Bientôt elle se réveilla en sursaut – Cette figure ébahie, avec ses deux grands yeux gris s'ouvrant tout à coup sembla grotesque et fit rire. Son accoutrement bizarre, ses bas roses avec son manteau troué et qui était presque pareil au tapis étendu sur le pavé, ses fleurs fanées et ses cheveux rouges étaient ridicules, une seule parole se fit entendre, – Qu'elle est laide, – et l'on s'en alla en riant.

Il faisait froid, bien froid même, Marguerite ne sentait plus ses doigts et n'avait pas la puissance de les remuer, elle laissa tomber le violon… il se brisa et les morceaux rebondirent sur le tapis en rendant un son criard et faussé.

Elle le regarda encore sautiller quelque temps, les bras croisés et la poitrine haletante. Qu'allait dire Pedrillo lorsqu'il verrait revenir Marguerite sans argent, sans argent.

Oh cette pensée-là torturait Marguerite, elle lui serrait le coeur, et le lui déchirait sans pitié. Mille projets ridicules d'éviter la colère de son mari lui venaient à l'esprit comme un cauchemar et puis s'évanouissaient poussés par d'autres plus bizarres encore.

Tantôt, elle voulait fuir avec ses enfants, où ? elle l'ignorait ! mais fuir, au moins, fuir le regard pénétrant et atroce de Pedrillo,

fuir son rire lugubre, fuir ces mots : Qu'allons-nous devenir Marguerite ?

†

Une autre fois, elle pensait à Dieu,… puis elle invoquait Satan, et souhaitait mourir,… et elle tenait à la vie pour ses enfants. Que seraient-ils devenus sans elle ?

Enfin roulant le vieux tapis et enveloppant les éclats du violon, elle partit de cette place, où elle avait reçu tant d'affronts, versé tant de larmes.

Une idée riante lui vint à l'esprit, elle sourit légèrement,… c'est qu'elle pensait qu'en vendant son manteau ou le tapis, elle pourrait apporter de l'argent à Pedrillo, et faire raccommoder son violon.

. . . . . .

..

Mais Pedrillo à son tour lui demanderait qu'est-ce qu'elle avait fait de son manteau.

Cette triste objection qu'elle se fit à elle-même, la rendit encore plus malheureuse, et elle accusa le ciel de lui avoir donné une minute l'espérance qui battue par la réalité fouette l'âme et la martyrise.

†

Il était environ alors deux ou trois heures d'après-midi, le soleil était beau et venait réchauffer comme il arrive de temps en temps dans les dimanches d'hiver toute une ville qui se promène

sur les boulevards. C'était l'heure des vêpres, beaucoup de monde s'agitait dans les rues, et quelques boutiques étaient ouvertes.

Marguerite s'arrêta devant celle d'un pâtissier à l'entour de laquelle quelques gâteaux sortant du four répandaient une vapeur tiède et odoriférante et qui venait chatouiller le nez des passants.

Lorsqu'elle s'arrêta aux vitres, elle vit dans l'intérieur une mère de famille avec deux enfants qui étaient à peu près de l'âge d'Ernesto et de Garofa.

Tous les deux c'étaient de gentils garçons à la chevelure blonde, au teint frais et rosé. Leurs habits étaient propres et bien faits et leur linge dépassant à travers leur cravate de satin était blanc comme le sucre qui couvrait leurs gâteaux.

Cette vue fit mal à Marguerite.

À côté de la dame en chapeau et en manteau vert avec une ceinture en corde d'or se tenait une femme de chambre qui portait dans ses bras un petit épagneul noir. Quand les enfants en eurent assez ils donnèrent leurs restes à l'animal qu'ils engageaient à prendre à force de caresses. Marguerite trépignait de colère elle qui avait faim, elle à qui ses enfants avaient demandé déjà plus d'une fois dans la journée du pain, un seul morceau de pain, son front était brûlant, et elle s'appuyait contre le carreau pour le refroidir.

Quand la dame eut payé les friandises elle sortit avec ses enfants, et sa robe de soie en passant effleura avec bruit les mains de Marguerite.

Par un singulier sentiment dont elle aurait eu peine à se rendre compte elle-même, elle resta encore longtemps le visage

collé contre les vitres ; mais le pâtissier ennuyé la renvoya avec une injure.

Qu'avait-elle à dire ?

En traversant une rue sombre et tortueuse, elle vit étendue sur un lit une femme qui chantait des chansons obscènes. Alors elle repensa à Pedrillo, à ce qu'elle allait devenir… et puis elle regarda cette femme longtemps, elle écouta les chants…

— Oh non non – Qui voudrait de moi ?

q

Chapitre 4

L'or roulait sur les tables. C'était une maison de jeu mais non un tripot autorisé par la loi, un tripot du Palais-Royal, où vous avez vu venir des ministres, des princes, des banquiers, avec leur cravate aussi bien mise qu'à l'ordinaire, avec une impassibilité de regard qui indiquait qu'ils étaient experts dans cet infâme commerce.

Mais une maison de jeu avec toute sa prostitution hideuse, un de ces taudis où parfois le lendemain on trouve quelque cadavre mutilé entre des verres brisés et des haillons tout rouges de sang.

La salle était basse et ses murs enfumés ; des hommes salement vêtus entouraient des tables autour desquelles d'autres visages se tassaient avec avidité, et leurs yeux flamboyaient à travers leurs épais sourcils, leurs dents se serraient, leurs mains se crispaient de rage. Et malgré les rides sombres de leur front vous

auriez lu peut-être bien des crimes qui s'amoncelaient avec leurs angoisses.

Quelques femmes à moitié nues se promenaient paisiblement autour d'eux. Et plus loin dans un coin deux hommes armés debout devant une jeune fille couchée sur le pavé et liée avec des cordes tiraient à la courte paille.

— Vous frémissez peut-être, aimable lectrice, à la peinture de cette moitié de la société, la maison de jeu, l'autre c'est l'hôpital et la guillotine.

Ah voyez-vous jeune enfant, c'est que faussée par une éducation vicieuse, vous n'êtes pas descendue jusque dans la misère, vous n'avez pas vu son délire, vous n'avez pas entendu ses hurlements de rage, vous n'avez pas sondé ses plaies, vous n'avez pas compris ses douleurs amères, son désespoir et ses crimes.

Ah pauvre jeune fille c'est qu'il est des lieux dont vous ignorez l'existence, c'est qu'on vous a caché un mot qui est toute notre société : prostitution.

Puis quand le silence de l'attente avait fait place au bruit aigre du râteau, alors c'étaient les jurons les plus terribles, des serments hideux, des vengeances qui s'accomplissaient à l'instant de leur création, et la lueur de la lampe venait briller sur la lame de quelque poignard qui s'enfonçait dans la poitrine d'un homme.

Et alors le maître séparait les combattants en jetant une femme au milieu d'eux.

La porte violemment ébranlée remua tout à coup. On ouvrit.

Un homme entra.

Il avait un costume de Baladin. Sa taille était grande, une profusion de cheveux noirs et en désordre, lui couvraient les yeux, et empêchaient d'en voir l'expression. Mais elle devait être terrible dans ce moment-là. Sa main droite se tenait fortement serrée,… tenez, dit-il en jetant son argent sur une table,… tenez… et il s'arrêta pour pousser un rire convulsif… voilà dix francs.

Oh plaignez-le, ce joueur, ce baladin, cet homme de mauvaise vie, cet homme qui n'aime pas (ses) enfants. Qui bat sa femme. Oh plaignez-le parce que c'est un infâme, un baladin, un homme de mauvaise vie, un homme qui bat sa femme, et qui n'aime pas ses enfants.

C'est que la misère a voulu qu'il soit baladin, la faim lui a tellement aiguisé les dents qu'elle l'a poussé dans une maison de jeu. Son éducation l'a fait un homme de mauvaise vie, sa femme est laide, rouge, édentée. Oh une femme rouge, et ses enfants lui déplaisent parce qu'ils lui disent J'ai faim : et ce cri-là lui fait mal car il n'a rien à leur donner.

Plaignez-le. Tout à l'heure, sa femme est rentrée,… elle avait cassé son violon,… elle n'apportait pas de pain.

Il était 6 heures d'après-midi, il faisait froid et tous avaient faim.

Vouliez-vous qu'il laissât mourir ses enfants, ses pauvres enfants, qui les mains jointes comme devant l'autel rampaient à ses genoux, en lui disant avec un sourire et des larmes – du pain – .

À genoux les mains jointes devant un Saltimbanque – vous voyez bien que la misère fait faire des bassesses.

Et puis dans son désespoir, il avait battu sa femme, il avait maudit ses enfants, il avait appelé Satan… il avait chargé son pistolet… par un sentiment machinal il l'avait laissé tomber puis, la tête lui brûlait, tout tournait autour de lui, et il avait vendu son arme… il se trouvait alors dans une maison de jeu,… et c'est avec une sollicitude bien douloureuse qu'il regardait ses deux pièces rouler sur le tapis, ses deux pièces qui allaient décider de sa vie, de celle de ses enfants, de celle de sa femme.

Maintenant s'il perd, il se mettra brigand, assassin peut-être. – On le conduira sur l'échafaud, les mères en passant le montreront à leurs enfants comme un monstre, comme un être hideux dont un seul de ses regards peut faire mal et sa tête roulera sur les planches humides,… et la foule en passant, donnera encore des malédictions à son tronçon… Eh, voilà un bien grand coupable – C'est un homme qui avait faim.

Sa femme, si elle n'en meurt pas de douleur, elle mourra de misère ou bien encore elle se mettra ignoble fille de joie.

Et la foule lui crachera au visage en riant. C'est la femme d'un assassin, c'est une fille publique – et elle est laide –

Quant à ses enfants, la charité des hôpitaux les ramass(er)a peut-être ; on les élèv(er)a dans une crainte religieuse des autres hommes, on les séquestrera de la société. On leur donnera un habit s'ils ont froid, un morceau de pain s'ils ont faim. – Mais leurs larmes – Ah elles resteront longtemps à couler sur leur visage, elles creuseront leurs joues…

Les enfants des riches, en passant leur jetteront parfois, quelque or bien brillant, avec un rire d'ironie.

Et puis devenus hommes ils machineront des crimes en haine de cette société qui les a maudits parce qu'ils sont les fils du maudit.

†

Voilà tout ce qui tournait, sautait, tourbillonnait, dansait dans Pedrillo.

Toutes ces idées-là se réalisaient dans son imagination ; il ne les inventait pas mais il les voyait, il les sentait.

Mais il ne comprenait pas par exemple pourquoi sa famille était malheureuse. Non il ne le comprenait pas, et se raidissant contre le ciel, s'il l'avait pu il aurait détruit la création, il aurait anéanti Dieu.

Sa respiration était forcée… il soupirait par moments… il croyait peut-être devenir fou. Il a vingt francs… il les prend avec joie, les serre, les embrasse,… il les rejette avec un geste d'orgueil…

La salle résonne de cris… pour qui cet or passe à travers les dents du râteau qui déborde de la table ?.. C'est à Pedrillo riche de dix mille francs.

… Il rit, il pleure, il saute, il les rejette encore une fois l'insensé, il est heureux maintenant. Dix mille francs. C'est un homme vertueux… il peut s'acheter un habit, donner une robe à sa femme, à ses enfants des jouets, dix mille francs – Il peut, avec son or dans ses poches jeter à la misère son contingent d'opprobre, c'est un homme honnête – dix mille francs – Ah Ah – Ses traits se décomposent, son rire s'apaise, son regard est moins vif, sa tête moins haute. – Ah – ah, il n'a plus que 400 francs… il

pose sa main à sa poitrine… il a encore 50 francs… il jette un léger cri de douleur… il n'a plus que 5 francs… maintenant… rien.

La mauvaise fortune ne paraissait point l'avoir accablé – et comme son voisin lui en demanda la Cause : tenez, dit-il avec le même rire et le même accent qu'il avait eus en jetant ses dix francs – tenez et il découvrit sa poitrine, elle était toute sanglante, et ses mains avaient de la chair humaine au bout des ongles.

q

Chapitre 5

Il était nuit, mais une nuit sombre, sans astre, une de ces nuits qui font peur, qui vous font voir des fantômes, et des spectres dansant sur le mur blanc des cimetières, de ces nuits dont le vent fait frémir d'horreur et dresser les cheveux sur la tête, de ces nuits où l'on entend au loin le cri plaintif de quelque chien rôdant autour d'un hôpital.

Pedrillo était sorti de la maison de jeu.

L'air frais de la nuit vint rafraîchir son front et lui rendre le sentiment réel de sa position. Mais peu à peu l'imagination prit le dessus. Il rêvait en marchant, tous les objets qu'il voyait prenaient une forme gigantesque. Les arbres que le vent faisait frémir avec plus de furie que la nuit précédente lui apparaissaient comme des géants hideux, toutes les maisons étaient pour lui des tripots, entendait-il le bruit d'un orchestre en passant près d'un bal c'était la musique de l'enfer ; une femme passait-elle en tour-

noyant près d'un rideau rouge, c'était une courtisane. Le bruit des verres sur le plateau c'était une orgie. Bientôt la neige tomba, et regardant ses habits il se voyait entouré d'un linceul.

C'était ainsi assiégé qu'il parcourait les rues en courant. Quelquefois il s'arrêtait et s'asseyait sur une borne, il regardait quelque rayon de la lune, et les nuages qui roulaient sur les étoiles.

Ils prenaient tous les formes les plus bizarres et les plus grotesques. C'étaient des monstres, grimaçants… puis des tas d'or… une femme avec ses enfants… un lion rugissant dans sa cage… une morgue et un cadavre sur la dalle humide… et il entendait le sifflement des monstres, le bruit de l'or résonnant sur les tables. Il voyait les larmes de cette femme et de ses enfants, il entendait le rugissement du lion… il sentait l'odeur cadavéreuse de ce corps déjà verdâtre. Il le regarda longtemps puis le nuage prit une autre forme… il eut peur, se mit à courir n'osant regarder derrière lui ; et quand il arriva à sa tente… il était haletant hors d'haleine et ses traits étaient bouleversés.

Marguerite était sur sa porte à l'attendre.

Elle n'osa rien lui demander, car elle comprit assez, elle dont le malheur avait plus d'une fois coupé son âme, elle comprit la sueur qui coulait de son visage. Elle vit pourquoi ses yeux étaient rouges de colère. Elle devina les choses qu'il pensait, à travers la pâleur de son front, et elle savait ce que voulaient dire ses claquements de dents.

Ils restèrent tous deux ainsi sans rien dire, sans se communiquer ni leur peine ni leur désespoir. – Mais leurs yeux pourtant avaient parlé et s'étaient dit des pensées tristes et déchirantes.

Le lendemain quand les enfants s'éveillèrent Pedrillo leur ordonna de faire leurs paquets, lui-même défit sa tente, la plia dans la voiture. Et à neuf heures du matin, tirée par la rossaille, la carriole roulait lentement sur le pavé. La pluie n'avait point cessé depuis la veille, elle venait battre sur les parois de bois de la voiture. Son bruit régulier avec celui du vent et le mouvement des soupentes endormirent peu à peu les baladins entassés sur leurs toiles et leurs costumes (de) parades.

Déjà tous, les yeux fermés, se laissaient balancer par les secousses, lorsque Ernesto qui conduisait le cheval rencontra deux voitures qui portaient une ménagerie. En passant à côté de celle de nos gens le montreur d'animaux reconnut à travers les vitres couvertes de vapeur la tête de Pedrillo. Or Pedrillo c'était une vieille connaissance.

Il réveilla la troupe en faisant claquer son fouet, et le premier mot qu'il adressa à son compagnon fut un juron accompagné des quelques Fet autant de Bpuis après cet exorde il commença sa phrase en disant : Il fait joliment du bouillon aujourd'hui. Le père Éternel se vide la vessie.

Pedrillo leva sa figure bleuie et regarda cet homme avec surprise.

— Tiens c'est toi, dit-il étonné en ouvrant la lucarne.

— Parbleu est-ce que tu ne me reconnais pas ? Tu es donc bien fier. Pourtant tu n'as pas l'air trop bien fortuné. Et je crois que tu n'es pas foutupour avoir une ménagerie comme la mienne. Ce disant il montra du doigt ses cages et une jeune fille assise à ses côtés.

Au premier village qu'ils rencontrèrent ils firent entrer leurs voitures sous le hangar d'une ferme ; et là les baladins descendirent et s'embrassèrent.

Pedrillo n'eut point de mal à embrasser Isabella. Mais quant à Isambart ce fut bien différent.

— Comment l'appelles-tu ? demanda-t-il à son ami.

— Marguerite.

— C'est une fraîche marguerite. Et il toucha délicatement du bout de ses lèvres le front rougeâtre.

— Ah ça, continua-t-il, nous voilà réunis. Veux-tu voyager ensemble – Nous associer ?

— Mais… hum… hum comme tu voudras.

Il ne fallait pas laisser échapper une aussi belle condition – Pedrillo le comprit bien, il lui frappa vigoureusement dans la main en disant :

— Soit – tu es un brave –

Isambart fit la grimace mais il n'y avait plus moyen de reculer, et puis la famille de Pedrillo, pensait-il, fera des tours de corde tandis que moi je montrerai mes animaux, tout le monde y gagnera – Après ça qu'il prenne Isabellada s'il veut je n'y tiens guère.

Ils attendirent que la pluie fût passée, remontèrent dans les carrioles pour se diriger vers la ville la plus voisine où ils devaient donner des représentations.Quand Isambart disait ce mot, il ôtait son chapeau et ajoutait : À l'aimable société qui s'y trouvera.

Chapitre 6

Vous avez vu cent fois Isambart. C'est un homme petit, trapu, au teint frais et rosé, au nez rouge, aux yeux gris. C'est lui qui dans toutes les troupes d'acrobates, vous a fait rire si vous êtes enfant, et pitié si vous êtes plus grand.

C'est lui qui avec ses bas rouges, sa culotte courte, ses souliers à larges boucles d'argent, son chapeau à l'hidalgo, gris, ras, et orné d'une plume de coq, c'est lui dis-je qui reçoit toujours la craie au milieu du visage, en en frappant la corde, c'est lui qui tombe par terre, reçoit les claques,... c'est lui qui allumant les quinquets se laisse dégringoler du haut de l'échelle. Puis il prend un air graveet singeant le régisseur il s'avance le chapeau sous le bras annoncer le programme.

Marguerite vous la connaissez aussi, c'est elle qui reçoit les trois sous que chaque spectateur doit donner en sortant, elle a les sabots aux pieds, des bas blancs bien tirés sur le mollet, et un mouchoir d'indienne sur la tête en forme de béret.

Vous avez vu Pedrillo. C'est cet homme grand, mince, marqué de petite vérole, qui saute sur la corde d'un pas léger, et qui bondit et qui saute sans balancier.

Depuis deux ans nos deux troupes vivaient en bonne intelligence, et la famille de Pedrillo ne s'était pas repentie de son association. Tous vivaient heureux, tranquilles, sans souci, mangeant

le soir ce qu'ils avaient gagné tout le jour… Marguerite seule était malheureuse.

Et pourtant,… son mari ne la battait plus… ses enfants avaient du pain.

†

Ah c'est que Isabellada était jeune, jolie, elle avait vingt ans ; ses dents étaient blanches, ses yeux beaux, ses cheveux noirs, sa taille fine, son pied mignon. Et Marguerite était laide, elle avait 40 ans, les yeux gris, les cheveux rouges, la taille grosse, le pied large. L'une était la femme et l'autre l'amante. L'une était celle qui donnait toujours des reproches,… et l'autre de si ardents baisers. – Isabellada était devenue mère, et elle avait un enfant aussi beau qu'elle. C'était le second amour de Pedrillo.

Isambart avait regardé tout cela d'un oeil de philosophe, et s'était contenté de faire là-dessus une mauvaise pointe en disant que l'on n'aurait plus besoin d'aller chercher de l'eau pour faire la soupe puisqu'on avait deux mers sous la tente. Il le répétait à tout venant et disait ensuite : n'est-ce pas que je suis farceur ?, et il en avait pour une demi-heure à rire.

Ce qui humiliait davantage Marguerite c'était cette comparaison perpétuelle de tous les jours, de tous les instants, qu'elle avait à soutenir avec Isabellada.

Ce mépris qui s'attachait à sa personne, à tout ce qu'elle faisait, mais ce qui lui faisait le plus de mal c'était lorsqu'elle entendait le soir les baisers des deux amants heureux, lorsqu'elle les voyait s'entrelacer de leurs bras sans crainte, sans pudeur. Mais

avec amour. Et puis l'enfant de Pedrillo, elle (le) haïssait d'une jalousie sombre et amère.

Un jour, c'était dans l'été ; toute la troupe à l'exception des enfants dansait dans le carrefour d'une rue assez déserte.

Marguerite et Isabellada dansaient aussi. Pauvre Marguerite.

Pedrillo un bonnet chinois sur la tête, des timbales aux genoux, une flûte de Pan à la bouche, frappant de la grosse caisse, composait tout l'orchestre. Isabellada en robe blanche, une écharpe rose autour du cou, sautait, dansait, tourbillonnait sur le vieux tapis de Perse.

Son regard était vif et lançait des éclairs ; sa taille était fine, svelte et se pliait et s'abaissait et se dressait comme le cou d'un cygne.

Oh non ce n'était point une robe, c'était un léger jupon blanc avec des fleurs brodées au bas, un léger jupon tombant au milieu des cuisses sur des bas roses qui les serraient avec volupté.

C'était sa valse, sa danse, tourbillonnante comme des pensées d'amour qui bondissent dans le coeur d'un poète.

Et sa gorge si blanche, blanche comme du marbre le plus blanc, sa gorge, si pure, si fraîche, si suave… Et sa tête… et ses yeux… et son sourire…

Oh la gorge d'une femme quand elle est jeune et jolie, quand on la sent comme une rose à travers la mousseline sautillante au mouvement de sa danse, oh la gorge d'une femme, n'est-ce pas que c'est là… dans vos rêves d'amour… dans vos nuits d'insomnies… dans ces nuits que l'on passe à pleurer et à maudire sa

mère. N'est-ce pas que c'est sur sa gorge que vous a(vez) posé votre tête toute chaude et toute bouillante, c'est sur sa gorge que vous avez tressailli d'amour, que toutes les fibres de votre âme ont vibré comme la lyre touchée par le doigt d'une jeune fille et se sont raidies de volupté comme les muscles d'un athlète.

N'est-ce pas entre ses deux seins que vous avez dévoré de si ardents baisers.

N'est-ce pas dans son regard si doux que vous avez bu la vie, n'est-ce pas dans ses sourires que vous avez vécu.

N'est-ce pas que son pied mignon, sa jambe si bien faite étaient là sur votre lit à s'entrelacer dans les vôtres ?

Et puis sa figure, sur cette gorge, sur cette taille de femme, sur tout cet ensemble de gracieux, de céleste, de divin, il y avait dans son regard, dans le mouvement de sa prunelle, dans le bruit que sa robe faisait en tournant dans l'air, dans la manière dont son pied pivotait sur le tapis troué, quelque chose d'inexprimable et d'inouï, de rêveur et de pur.

Elle n'avait pas l'air d'une femme, ainsi sautant, tourbillonnant, dansant… Oh non ce n'était pas une femme c'était une pensée d'amour.

À la voir ainsi au milieu de cette musique aigre et bizarre, entre Isambart et Marguerite,… c'était un diamant sur un tas de boue.

Isambart faisait encore l'insipide paillasse, il avait un justaucorps, des bas bleus et blancs, et une perruque moitié rouge, moitié noire. – Sous ce costume grotesque il disait mille choses plaisantes, ennuyeuses.

Et Marguerite que faisait-elle ?

Elle souffrait, elle pleurait en silence. Oui mais (pour) vous ce n'est rien, souffrir, pleurer.

Je comprends.

Eh bien… chaque spectateur qui venait regarder avec extase la sylphide jetait les yeux sur l'autre femme qui était là à quelques pas.

Que faisait-elle ?

Des tours de force.

Oui à côté de cette jeune fille si belle, si fraîche, se trouvait là comme contrepoids une femme rouge aux joues épaisses, aux pieds mal faits, à la tenue déhanchée. Elle s'avançait aussi au son de la même musique. Et ses pieds touchaient le même tapis que ceux d'Isabellada… Oui cette femme qui sautait si légèrement, qui vous inondait des éclairs de sa brillante prunelle, qui faisait tressaillir votre corps d'un long frisson d'amour quand sa robe en passant effleurait vos cuisses,… c'était une baladine comme Marguerite. Elle était au même degré que cette masse de chair qui se contournait avec force, qui marchait la tête renversée au même niveau que les pieds, ne laissant apercevoir sous sa longue robe bleue qu'un ventre à la place d'une tête et que des seins qui tombaient avec dégoût et pesanteur.

Puis lorsqu'elle se relevait son visage était couleur de pourpre, ses yeux tout violets et pleins de sang, et ses veines gonflées.

Et sur tout cet ensemble grotesque, il y avait pourtant répandu un certain air de courtisane, de flatterie, sa bouche sans dents

voulait sourire elle faisait une grimace, son regard ennuie et pèse, mais elle déplaît souverainement lorsqu'elle dit d'une voix aigre et d'un ton de pie-grièche :

« Et regardez bien messieurs comme ceci est difficile. »

Et la musique continuait, Isabella dansait, sautait, tourbillonnait comme des pensées d'amour dans le coeur d'un poète.

De temps en temps quelque chose se faisait entendre dans un plat qui était sur le tapis.

— Y a gras,dit Isambart en défaisant sa perruque.

q

Chapitre 7

Vous ne savez peut-être pas ce que sont les quatre masques qui s'avancent crochés tous ensemble dans la rue du théâtre.
Il y a un pierrot avec une tête de boeuf, c'est un homme petit, large, de bonne humeur et qui promet de s'en donner une bosse,c'est son expression.

À sa gauche est un domino noir qui marche la tête baissée,... ce domino a l'air d'une femme.

Puis c'est un Diavolo assez bien fait qui parle tout bas à une jolie Suissesse au cotillon court, et qui porte fièrement une tête sans masque.

Singulière chose qu'un bal masqué.

Ne croyez pas que je vous parle de ceux de l'Opéra qui naissent au mois de janvier, et meurent le mardi-gras, des bals de l'Opéra, où l'on s'ennuie, où je n'ai jamais été parce que là encore, vous voyez sur le masque la lunette d'or du banquier, sous la patte du singe le gant parfumé d'un dandy. Non. Mais c'était un bal du peuple, où il va seul, les manches retroussées, où pour 20 sous il rit toute une nuit dans sa bonne grosse joie.

Un bal où l'on s'intrigue plus qu'aux autres, où il est de mauvais goût de se fâcher, et que les directeurs bravant les préjugés des saisons livrent au public si le dimanche est beau, et si le pain n'est pas cher.

C'est à ces bals-là qu'il y a des danses impudiques et qui vous feraient rougir pauvre fille.

Et si vous (y) alliez le lendemain vous ne seriez plus vierge peut-être.

Et l'on s'y amuse pourtant, l'on est heureux – les hommes sans pudeur – les femmes souillées – sans honneur.

On est heureux sans vertus.

Singulier n'est-ce pas ? Vous ne vous êtes pas douté qu'on pût être heureux sans vertus.

— C'est vrai pourtant. En ce cas, à quoi servent-elles ?

Vous avez reconnu ces masques… ce sont nos saltimbanques.

Jadis ils n'avaient pas de pain, et aujourd'hui ils courent au théâtre.

C’est qu’ils ont de l’argent, oui de l’Argent. D’où leur vient-il ? d’Isabellada. Ne croyez point que ce soit aux animaux d’Isambart, et à ses grimaces, aux tours de force de Marguerite qu’ils doivent leur fortune.

Du tout ! C’est à cette belle enfant qui saute maintenant une valse hongroise, au milieu du bal, éperdue, enivrée, accablée d’applaudissements, de fleurs et du brouhaha d’une salle entière qui trépigne de joie.

Un seul masque reste pensif sur sa banquette. Il est triste, et les applaudissements de la salle le font pleurer. La grâce d’Isabellada lui est à charge.

C’est qu’aussi là comme autre part, il est venu apporter sous son masque et sa jalousie amère, et sa haine furieuse et ses peines, et ses plaies saignantes et ses blessures profondes.

C’est le domino noir.

Quant à Isambart il dansait, lourdement, criait fort, intriguait le premier venu et puis il allait s’asseoir à la table de jeu, avec d’autres pierrots, trichait, riait aux éclats, faisait du vacarme, attroupait tout le monde autour de lui, et puis il recommençait. Marguerite depuis quelque temps l’avait perdu de vue, lorsqu’elle se sentit frappée sur l’épaule.

Elle se retourna.

C’était un pierrot avec une tête de boeuf.

Elle reconnut notre homme.

Mais lorsque celui-ci vint à lui dire – Je te connais bien, beau masque – ce n’était plus sa voix – non bien sûr ce n’était pas lui –

Qu'en savait-elle après tout, car il y en avait tant d'autres du même costume et cette mode de porter des têtes d'animaux était alors fort en usage.

Quant à la voix elle était déguisée sous le masque.

— Je te connais bien, dit le pierrot, veux-tu que je te dise ton nom ?

— Oui.

— Marguerite La Rouge Laide.

Cette voix grêle et chevrotante, cette figure stupide de boeuf ouvrant ses larges narines, avec son rire imbécile fit peur à Marguerite. Elle se tapit dans son coin en tremblant.

— Tiens regarde, continua-t-il, cette jeune fille sauter là-bas, – la reconnais-tu ?

Et il montrait Isabellada, et sa large figure riait toujours, et sa voix continuait :

— Elle est plus jolie que toi, vois-tu comme son sein palpite, avec grâce, comme ses mains sont blanches, comme son costume lui dessine bien sa taille ?

Marguerite trépignait d'impatience, elle se mordait les lèvres, et commença à pleurer, et l'on vit ses larmes couler sur son masque noir et y laisser une trace blanche.

Et la tête de boeuf riait toujours ouvrant ses larges narines et ses lèvres s'écartaient avec une stupidité qui avait quelque chose de féroce, il continua avec plus de vitesse :

— Ce soir après le bal quand les lumières seront éteintes, lorsque tu retourneras dans ta tente joindre tes enfants, tu entendras non loin de toi le bruit des baisers d'amour.

— Oh grâce, grâce.

Et le masque riait de plus belle. Il se mit même à agiter ses longues manches autour de la tête de Marguerite et à lui en caresser les joues.

— Et cette femme que tout le monde admire maintenant sera à un seul homme. À ton mari.

— Ah pitié Isambart, pitié.

— Tenez, dit-il en riant et en s'adressant au public, en voilà une qui se fâche parce que je lui dis que son mari en caresse une autre, il se retourna vers Marguerite, l'amena dans l'embrasure d'une fenêtre. Alors elle ne pouvait plus lui échapper, il pouvait lui cracher toutes ces injures à la face, il pouvait lui raconter jusqu'au bout toutes les peines qu'elle avait eues, lui dire combien elle était laide, lui montrer toute la différence qu'il y avait entre elle et la danseuse, lui peindre jusqu'au dernier détail l'amour de Pedrillo, il pouvait lui représenter avec chaleur leurs entrelacements dans le lit nuptial, leurs mots à moitié dits, leurs soupirs entrecoupés.

C'est ce qu'il fit.

— Tu seras éveillée demain par les éclats de rire d'un enfant, ce sera le leur.

— Ô Isambart que t'ai-je fait ?

— Rien mais tu me déplais, tantôt quand je te voyais faire tes tours, que j'aurais eu de plaisir à jeter de la boue sur ta robe bleue, à tirer tes cheveux, à meurtrir tes seins. Je sais bien, tu ne m'as jamais rien fait – tu es peut-être meilleure qu'une autre. Mais enfin tu me déplais, je te souhaite du mal. C'est un caprice. D'abord pourquoi pleurer toujours, avoir un air si sombre, une démarche si déplaisante, une tournure qui me fait bisquer enfin ?

Et puis toujours geindre et se lamenter, – eh bien morbleu, pourquoi ne t'en vas-tu pas d'avec nous, car nous te nourrissons et ce n'est jamais pour toi que nous recevons de l'argent. Tes enfants dis-tu ? et bien le bureau les ramassera bien. Moi à ta place, je ferais la vieau moins…

. . . . . .

Ah non t'es trop laide.

Oh mais quand je vois tes yeux de chat à travers ton masque… qué figure qui me déplaît… il quitta son air en colère et partit en riant aux éclats.

†

Isabellada, épuisée, demanda à Pedrillo à s'en aller, et en quittant le bal, elle s'appuya sur son bras langoureusement, laissa voir sa gorge décolletée, et son dos couvert d'une sueur odoriférante.

On l'applaudit encore.

q

Chapitre 8

Pedrillo en effet laissa seule Marguerite, et alla du côté de la ménagerie. Isambart les laissa tranquilles, se coucha vite, et ne se réveilla que le lendemain à une heure d'après-midi.
Le domino noir ôta son masque qui l'étouffait, et resta le coude appuyé sur la table, regardant brûler la chandelle et enfoncée dans ses souvenirs du bal.

Les paroles d'Isambart lui revenaient à l'esprit, elle entendait son rire éclatant perçant à travers son masque.

C'était le souvenir de la danse d'Isabellada qui lui faisait mal, tous ces applaudissements pour une autre, tous ces dédains pour elle, l'amour de Pedrillo pour son enfant. Et la tête de boeuf lui revenait encore dans l'esprit, avec ses narines ouvertes, et son rire féroce.

Son expression stupide l'effrayait encore.

Je ne sais si vous avez comme moi étudié, tous ces visages grotesques. Mais il y en a quelques-uns dont l'auteur doit être bien athée et bien misanthrope pour réunir sur le même carton la ressemblance de la brute avec l'homme.

La haine sans cause (d'Isambart) lui avait fait une singulière impression. Sa haine avait pour motif qu'elle marchait mal, que ses cheveux étaient rouges et qu'elle aimait ses enfants.

Ce remède ignoble à ses maux qu'il lui avait proposé… cette insulte outrageante de lui avoir fait sentir qu'on la nourrissait par pitié, qu'elle leur était à charge, tout cela la faisait souffrir, elle qui aimait tant son Pedrillo, elle qui n'avait demandé au ciel

qu'une vie d'amour, qu'un mari qui l'aim(ât), qui comprît toutes ses tendres affections et qui sentît toute la poésie qu'il (y) avait dans ce coeur de Baladine, de femme honnie, méprisée de la société. Ah, se disait-elle en elle-même, lorsqu'elle voyait passer en chapeau une femme honnête, – pourquoi ne suis-je point comme elle ? ; – et alors l'envie lui prenait au coeur. Quand elle voyait danser Isabellada – elle demandait au ciel pourquoi la nature ne l'avait point faite ainsi. Et elle haïssait la maîtresse de son mari – Oh dans ces moments-là quand elle avait froid, quand elle voyait Pedrillo vivre heureux et content – alors (elle) était méchante et ne croyait plus en Dieu.

Encore elle se serait passée d'argent – Elle demanda de l'amour à la société – On lui rit à la face – De l'humanité – On lui montra le chemin de l'hôpital – De la pitié – C'est une baladine – Ah de la pitié à une baladine – À une voleuse d'enfants, à une coureuse des rues –

Eh bien à cette société qui n'avait voulu lui donner ni pain, ni amour, ni pitié, elle voua la haine et la jalousie. À Dieu qu'elle avait imploré tant de fois les genoux sur le pavé, les larmes aux yeux, à Dieu qui n'écouta pas ses prières, elle donna l'impiété.

À la nature qui l'avait maltraitée le mépris.

Aussi quand elle voyait des gens riches, heureux, estimés, dont on prenait soin, elle leur souhaitait les calamités les plus grandes. Elle riait des prières des pauvres, de leurs voeux, de leurs reliques, et en passant elle crachait sur le seuil des églises.

Quand elle voyait une femme gracieuse, au doux sourire, aux yeux tendres et langoureux, aux cheveux de jais, au cou d'albâtre, elle se moquait de la foule qui l'admirait. Elle se disait :

— Qu'aurait-il fallu pour qu'elle fût comme moi ? Des cheveux d'une autre couleur, des yeux plus petits, une taille moins bien faite. Et elle serait comme Marguerite. Si son mari ne l'avait point aimée, l'avait méprisée, l'avait battue, elle serait laide, méprisée comme Marguerite.

C'est dans ces pensées-là qu'elle était alors puis peu à peu elle s'assoupit. Elle dormait le coude appuyé sur la table, la joue dans la main et la chandelle brûlait toujours.

q

Chapitre 9

Le lendemain elle fut réveillée par la voix d'Ernesto qui se disputait avec Isabellada.
Elle se mit à les écouter.
— Pourquoi me l'avez-vous pris ? N'était-ce pas à moi ? Je veux la ravoir.

Marguerite s'habilla à la hâte, se cacha derrière la voiture aux animaux, et les regarda sans rien dire.

Elle avait déjà bien d'autres motifs pour haïr cette femme sans que celui-ci vînt s'y joindre encore, elle ne put supporter plus longtemps cette vue, elle sauta en un seul bond sur elle, lui arracha la couchette.

— Encore, toujours toi Isabellada. Elle prononça ce mot de la manière la plus dure qu'il lui était possible car son harmonie lui déplaisait.

— N'est-ce point assez, continua-t-elle avec verve et chaleur, n'est-ce point assez que tu viennes chez nous t'y établir, y dominer, y faire la souveraine, que tu prennes mon mari, que tu me l'enlèves tous les jours de ma couche pour le porter dans la tienne, n'est-ce pas assez, fille de Satan, de nous insulter en public par ta beauté que tu prostitues à l'admiration du premier venu, dis, réponds, n'est-ce pas assez, l'infamie et l'outrage ne sont-ils pas portés assez haut sans que tu viennes encore arracher les linges qui cachent le sang de nos plaies ? – Il retomberait sur toi, le sang, prends-y garde.

Ah ah, les belles filles, les jolies à qui tout le monde jette des fleurs, des louanges, de l'argent, vous nous donnez en échange le mépris, la honte et la misère.

Tiens Pedrillo, regarde si je n'ai pas raison.

— Qu'y a-t-il Isabellada ?

— Marguerite qu'as-tu à dire ?

— Elle ment Pedrillo, ne l'écoute pas.

— C'est toi Marguerite, et il la repoussa durement dans la tente.

Là elle s'arracha les cheveux, déchira ses habits, se roula par terre, se mit le visage en sang.

Elle se releva.

Il faut donc boire l'amertume jusqu'à la lie, eh bien oui encore, encore, – Isabellada, danse mieux s'il est possible, Pedrillo aime-la plus encore et moi je vous haïrai davantage.

Tout à coup, elle se jeta aux genoux de Pedrillo qui entrait dans la tente au même moment.

— Que viens-tu faire ici ?

— Prendre de l'argent.

— Pour qui ?

— Pour elle.

— Ah oui, elle, elle, toujours. Ah Pedrillo, tu l'aimes donc bien ?

— Oui.

— Grâce, oh ne m'accable plus de sa présence, de son nom, de sa beauté. Je t'en prie aime-moi. Que te faut-il pour te plaire ? Mais je t'en prie ne me parle plus.

Cette femme, le visage ensanglanté, les habits déchirés, pleurant, se tordant de rage à ses pieds, l'attendrit un moment.

— Que veux-(tu) ma Marguerite ?

— Pedrillo laisse pour maintenant, mais un jour quand elle,tu m'entends, Elle,quand elle m'aurait tuée par ses insultes, tu sais comme le lion de Numidie, rugit bien dans sa cage, tu sais avec quelle volupté il dévore la viande qu'on lui donne le soir. Eh bien, un jour je te demanderai, le même honneur.

— Qu'as-tu voyons, Marguerite, reviens à toi.

— Ce que j'ai. Je suis jalouse, ah tu ne l'as jamais été toi. Ce que j'ai, je suis folle peut-être, je n'en sais rien. Mais je la hais et je t'aime.

Chapitre 10

Il fait chaud, le soleil darde ses rayons sur la route pleine de poussière, et les pommiers qui la bordent ont leurs feuilles toutes brûlées – C'est par ces vigoureuses chaleurs du mois de juin qu'il est doux de se laisser ballotter par le mouvement de la calèche, de s'abandonner à quelque rêve plein de poésie tandis que les rideaux bleus des vasistas sont fermés et laissent passer cependant quelque petit nuage de poussière chassé par le vent et qui vient couvrir vos habits.

Cela est vrai. Mais tout le monde ne voyage pas en calèche, et nos baladins dormaient alors dans leurs carrioles. Marguerite et Pedrillo marchent à pied, et causent tous deux. Le silence n'était alors interrompu que par le son de leurs voix qui se faisait seul entendre au milieu de la campagne, par le pas des chevaux sur la poussière, et par le bourdonnement d'une abeille qui bourdonnait autour de la cage du lion et l'empêchait de se livrer à ses rêves ; car il en avait peut-être aussi, lui ; il pensait, à son soleil d'Afrique, à sa tanière qu'il avait laissée bien loin là-bas dans d'autres pays, il pensait à son vaste désert, à la lionne qui couchait avec lui sous l'ombre du palmier, et il mordait le bout de ses griffes avec mélancolie.

Laissons-le penser à son bonheur d'autrefois, laissons-le rêver à ses joies brutales, et revenons aux peines de Marguerite.

— Tu l'aimes donc bien, dit-elle tout à coup.

— Eh bien oui Marguerite, pourquoi toujours le demander ?

— Que lui trouves-tu de bien ?

— Tout – mais tu m'ennuies, que veux-tu ?

— La mort.

— Ah tu es folle.

— Peut-être, – tu es méchant, je ne te demande pas l'amour, je ne te demande pas la pitié, mais je te demande, la cause de cet amour puis la mort après.

— Quant à la cause je n'en sais rien, dit Pedrillo d'un ton courroucé. Quant à la mort, je t'en prie, Marguerite, tu sais que l'homme a des accès de colère.

— Et la femme des accès de jalousie, répondit Marguerite en riant ironiquement, oui de jalousie. C'est-à-dire de haine. Je te demandais la cause de ton amour pour Isabellada, eh bien moi je vais te dire la cause de ma haine pour elle et pour toi.

— Marguerite prends garde.

— Non – la voilà, la cause, elle est belle, je hais les belles parce que je suis laide. Tu l'aimes, et je la hais, je hais ceux qu'on aime, tu es heureux, toi, je hais les heureux, vous êtes riches et je hais les riches, parce qu'on ne m'aime pas, parce que je suis malheureuse, et misérable.

Pourquoi hein Pedrillo, pourquoi m'as-(tu) rejetée toujours comme quelque chose dont on a honte ? Ah oui, parce que tu craignais la risée publique, eh bien je te hais parce que j'aime ce que la société méprise, j'aime les baladins, moi, j'aime les filles de

joie, et celles du dernier rang, et je déteste ton Isabellada. Oh si je pouvais je l'écraserais sous mon pied, avec quelle joie je piétinerais sur son corps, sur ses seins, sur sa tête, sur sa figure, je la mangerais, je la dévorerais avec plaisir.

Pedrillo fit un geste de colère.

— Marguerite prends garde, le lion est là dans sa cage. De grâce finis, pas un mot.

— Il fallait que tu fusses un homme sans pudeur et sans âme pour me mépriser ainsi, pour bafouer, pour salir, pour traîner dans la boue cette pauvre Marguerite qui t'aimait tant, qui s'était jetée dans tes bras, pleine de poésie et d'amour, et que tu as repoussée du pied comme un chien galeux qui veut lécher son maître.

— Ô Marguerite, Marguerite, tu vas me faire faire quelque chose d'odieux, d'horrible.

— Encore cette femme, elle avait des enfants et leur père les traitait sans pitié, pas de pain quelquefois – Et s'ils ne sont pas morts, c'est que Dieu a veillé sur eux. Le sanglier, la bête féroce, dévore quelquefois ses enfants, mais il ne les fait pas périr dans les agonies de la faim – Eh bien oui va jette-moi si tu veux à ce lion, je ne te demanderai ni secours ni pardon. Non car si tu m'as abreuvée d'amertume, je t'empoisonnerai d'injures, d'insultes et de reproches. Écoute, écoute j'en ai encore à dire, écoute que je dise encore une fois que je hais Isabellada. Oui je la déteste, je voudrais l'avoir entre mes mains, l'écraser, la déchirer de mes ongles et plonger ma tête dans son sang, et m'y désaltérer en la replongeant encore.

†

Le lion rugit dans sa cage, il fait sonner sa queue, il remue sa crinière, et la gueule ouverte il attend une femme que Pedrillo a dans ses bras.

Celui-ci ouvre la porte et la précipite.

Déjà le fier animal l'avait saisie lorsqu'Isambart survenu à ses rugissements arracha Marguerite. Elle avait la poitrine déchirée et ses mains portaient l'empreinte de ses griffes.

q

Chapitre 11

Quelle est cette femme qui sort en chancelant de l'hôpital ? Sa taille est grosse, ses cheveux rouges, son regard stupide. Un bonnet de dentelle avec des fleurs sales lui couvre la tête, ses habits sont déchirés et son aspect est misérable et fait pitié. C'est une folle.

Vous voyez bien que son rire est étrange, ses mots entrecoupés, qu'elle court, qu'elle s'arrête. Bien sûr. C'est une folle.

Ses mains et son visage (ont) des balafres. Bien sûr. C'est Marguerite. Oui c'était elle.

Elle marcha ainsi pendant deux jours, ne sachant où elle allait, sans avoir rien pris, rien ramassé, rien que la boue qu'on lui jetait en passant.

Les gamins couraient après elle et lorsqu'elle se détournait pour leur dire : il fallait que vous soyez sans pudeur et sans âme, sa figure grimaçant, son costume, et ses fleurs sur le bonnet déchiré les faisaient rire, et ils l'accablaient de leurs huées et de leurs cris de dédain.

Fatiguée, harassée, n'en pouvant plus, elle tomba presque évanouie sur le gazon d'un boulevard.

Tout à coup elle releva la tête, promena ses regards hébétés autour d'elle – et s'écria d'une voix tonnante, – Mes enfants où sont-ils ? – Auguste – Ernesto – Garofa –

Un tilbury vint à passer.

Une grande dame s'y charrait à son aise. Son cachemire blanc tombait derrière jusque sur le siège du domestique. Les plumes blanches et noires de son chapeau s'agitaient avec grâce dans l'air. Son sourire était doux, sa taille fine. Elle paraissait heureuse, elle avait des diamants, un équipage, des cachemires, et des colliers d'or.

Marguerite courut vers elle, s'accrocha aux rayons de la voiture et avec des trépignements de colère :

— N'est-ce pas assez d'infamie et d'injures sans venir, arracher le linge qui couvrait nos plaies ?... c'est toi Isabellada. Oh va je te reconnais bien, c'est toujours cet air de courtisane cette taille impudique.

Elle ne se trompait pas.

Un jour qu'Isabellada dansait sur la place, un grand seigneur la vit, et depuis ce jour elle devint sa dame de compagnie.

— Quelle est cette femme ? dit le monsieur qui était en tilbury.

— Je ne sais, une folle sans doute.

— Si je suis folle, peut-être.

— John chassez-la.

Le domestique lui donna des coups de fouet sur le visage. Mais elle restait toujours accrochée aux rayons de la roue.

— Non je ne m'en irai pas, disait-elle, écoute, écoute encore, si tu m'as abreuvée d'amertumes je peux t'empoisonner d'insultes, de reproches et d'outrages.

— La folle ! la folle ! criait le peuple en courant après Marguerite.

Elle s'arrêta, se frappa le front.

— La mort, dit-elle en riant.

Et elle se dirigea à grands pas vers la Seine.

q

Chapitre 12

On venait de retirer un cadavre de l'eau, et il était exposé à la morgue.
C'était une femme, un bonnet de dentelle avec des fleurs sales lui couvrait la tête, ses habits étaient déchirés et laissaient voir des membres amaigris. Quelques mouches venaient bourdonner à

l'entour et lécher le sang figé sur sa bouche entr'ouverte, ses bras gonflés étaient bleuâtres, et couverts de petites taches noires.

Le soleil était sur son déclin et un de ses derniers rayons perçant à travers les barreaux de la morgue vint frapper sur ses yeux à moitié fermés et leur donner un éclat singulier.

Ce corps couvert de balafres, de marques de griffes, gonflé, verdâtre, exposé ainsi sur la dalle humide était hideux et faisait mal à voir.

L'odeur nauséabonde, qui s'exhalait de ce cadavre en lambeaux, et qui faisait éloigner tous les passants oisifs, attira deux élèves en médecine.

— Tiens, dit l'un d'eux après l'avoir considérée quelque temps, elle était à l'hôpital l'autre jour. Il se tut et l'examina attentivement.

C'était un véritable élève en médecine, avec un habit vert râpé, couvert de duvet, une casquette rouge, et une pipe de faïence dans laquelle il fumait le fin Maryland.

— Mais si nous l'achetions ?

— Que voudrais-tu en faire ?

— Gare, cria la voix d'un cocher. C'était celui du tilbury de l'autre jour qui conduisait Mademoiselle à l'Opéra.

Nos disciples d'Esculape se rangèrent aussitôt.

En se retournant, le fumeur laissa tomber sa pipe.

— Sacré nom de Dieu, dit-il en frappant du pied, voilà la troisième que je casse de la journée.

1er avril 1836

q

Moralité

Maître Michel de Montaigne, Gascon docte et prud'homme, bardereau, a dict :
Cecy est un livre de bonne foy… je donne mon advis, non comme bon mais comme mien.

Moi je dirai aussi que c'est de bonne foy que sont écrites ces pages. Et même je les ai composées avec feu et enthousiasme.

J'ai voulu tonner contre les préjugés et je ferai peut-être crier contre un auteur aussi impudent que moi.

Quant à ce que j'ai mis comme titre Un parfum à sentirj'ai voulu dire par là que Marguerite était un parfum à sentir, j'aurais pu ajouter une fleur à voir, car pour Isabellada, sa beauté était tout.

Maintenant de peur que la très Sainte Église Catholique, Apostolique et Romaine, ne lance contre moi ses foudres à cause de mon titre cocasse

Conte philosophique, immoral, moral

(ad libitum)

je me justifierai quand on m'aura fait la définition de ce qui est moral d'avec ce qui ne l'est pas.

q

Ce que vous voudrez

Vous ne savez peut-être pas quel plaisir c'est ! composer !
Écrire, oh écrire c'est s'emparer du monde, de ses préjugés, de ses vertus et le résumer dans un livre.

C'est sentir sa pensée naître, grandir, vivre, se dresser debout sur son piédestal, et y rester toujours.

Je viens donc d'achever ce livre étrange, bizarre, incompréhensible. Le premier chapitre, je l'ai fait (en) un jour. J'ai été ensuite pendant un mois sans y travailler, en une semaine, j'en ai fait 5 autres, et en deux jours je l'ai achevé.

Je (ne) vous donnerai pas d'explications sur sa pensée philosophique. Elle en a une, triste, amère, sombre et sceptique… cherchez-la –

Je suis maintenant fatigué, harassé, et je tombe de lassitude sur mon fauteuil sans avoir la force de vous remercier si vous m'avez lu, ni celle de vous engager à ne pas le faire si vous ne connaissez pas le titre de mon originale production.

1er avril 1836

Gve Flaubert.

12.4

Pourtant je vais aussi chez le laboureur, je prends ses brebis dans son étable, je prends la chèvre qui broute sur la colline, le chamois qui bondit sur le rocher aigu ; je prends l'oiseau dans son vol, et le roi sur son trône.

12.5

Du jour où Adam et sa compagne furent chassés du paradis, moi, la fille de Satan, je me tins depuis ce temps à la face de tous les empires, de tous les siècles, de toutes les dynasties de rois, que je brisais sous mes pieds de squelette.

12.6

En vain j'ai entendu des peuples dévorés par la peste crier après la vie, en vain j'ai vu des rois qui se cramponnaient à leur couronne, en vain j'ai vu les larmes d'une mère qui me demandait son enfant ; leur prière me semblait ridicule.

12.7

Et je broyais avec avidité, sous mes dents, brillante jeunesse, empire puissant, siècles pleins de gloire et d'honneur, rois, empe-

reurs ; j'effaçais leur blason, leur gloire, et, dans mes mains décharnées, je réduisais en poudre le sceptre doré aussi facilement que la houlette du pasteur.

12.8

J'aime à m'introduire dans le lit d'une jeune fille, à creuser lentement ses joues, à lui sucer le sang, à la saisir peu à peu et à la ravir à son amant, à ses parents qui pleurent et sanglotent sur cette pauvre rose si vite fanée.

12.9

Alors je me réjouis sur son front encore blanc, je contemple ses lèvres ridées par la fièvre, j'entends avec plaisir le bourdonnement des mouches qui viennent autour de sa tête, comme signes de putréfaction.

12.11

J'aime à prendre place aux banquets royaux, aux gais repas champêtres ; je m'assieds sur la pourpre, je m'étends sur l'herbe, et mon doigt glacé s'applique sur le front des seigneurs, sur le front du peuple.

12.12

Souvent, en entendant les éclats de rire des enfants, en les voyant se parer de fleurs, je les ai emportés dans mes bras ; j'ai orné ma tête de leurs bouquets et j'ai ri comme eux ; mais, à ce son creux et sépulcral qui sortait de ma maigre poitrine, on reconnaissait que c'était une voix de fantôme.

12.17

Jadis, au temps des Caligula et des Néron, je hurlais dans l'arène, je venais aider Messaline à ses obscènes supplices, je frappais les chrétiens, et je rugissais dans le Colisée avec les tigres et les lions.

12.20

Le siècle du grand homme ne m'a pas échappé non plus, qui, avec son air de cagotisme et sa main de philanthrope, est une vieille courtisane qui revient de ses fautes et commence une nouvelle vie.

. . . . . .

12.21

Eh bien, à lui, si content de ses colonies d'Afrique, de ses chemins, de ses voitures à vapeur, je lui ai envoyé un fléau, une peste, mais une peste qui vient comme une bombe éclater au milieu d'un banquet plein de parfums et de femmes, qui vous prend les hommes, les enfants, et les étouffe aussitôt, le choléra, le hideux choléra qui, avec ses ongles noirs, son teint vert, ses dents jaunes, ses membres qui se convulsionnent, entraîne l'homme à la tombe plus vite que la flèche ne traverse les airs, que l'éclair ne fend les cieux.

12.22

Il est vrai de dire que les sangsues du docteur Broussais, la vaccine, le pâte de Regnault aîné, le remède infaillible pour les maladies secrètes, m'ont déconcertée un peu ; alors j'ai réuni mes forces et j'ai donné la Chambre des Pairs, la mascarade, l'attentat du 28, et la loi Fieschi.

12.26

Je bondis de volupté quand je me vautre à mon aise dans un beau char de parade, quand les hommes déploient la vanité jusqu'au bout ; c'est un curieux spectacle.

Allons donc, chien, rends des honneurs au chien qui pourrit sur la borne !

Allons donc, société, rends donc des honneurs au riche qui passe dans un corbillard ; les chevaux, tout couverts d'argent, font étinceler le pavé ; les dais, reluisants d'or et de pierreries, sont magnifiques ; on fait des discours sur les vertus du défunt ; il était libéral sans doute, et magnifique ; les pauvres ont deux sous, un pain et un cierge ; il dépensait splendidement son argent.

Allons donc, chien, fais le panégyrique du chien que dévorent les corbeaux ; dis qu'il mangeait avec gloutonnerie son morceau de cheval qu'on lui jetait chaque soir.

12.27

J'aime encore à détailler toutes les souffrances qu'endurent ceux que je prends dans mes embrassements.

Maintenant, me reconnais-tu ? J'ai une tête de squelette, des mains de fer, et dans ces mains une faulx.

On m'appelle la Mort.

Le linceul qui entourait ses os se déchira et laissa voir à nu des entrailles à demi pourries que suçait un serpent.

q

Chapitre 1

Il y avait autrefois à Florence une femme d'environ 60 ans que l'on appelait Beatricia. Elle habitait dans le quartier le plus misérable de la ville et ses seuls moyens de vivre se réduisaient à dire la bonne aventure aux grands seigneurs et à vendre quelques drogues à ses voisins pauvres lorsqu'ils étaient malades. La mendicité complétait ses revenus.

Elle avait été grande (dame) dans sa jeunesse. Mais alors elle était si voûtée qu'on lui voyait à peine la figure. Ses traits étaient irréguliers, elle avait un grand nez aquilin, de petits yeux noirs, un menton allongé et une large bouche d'où sortaient deux ou trois dents longues, jaunes et chancelantes (qui) répandaient sans cesse de la salive sur sa lèvre inférieure. Son costume avait quelque chose de bizarre et d'étrange. Son jupon était bleu et sa camisole noire. Quant à ses chaussures – elle marchait toujours nu-pieds en s'appuyant sur un bâton plus haut qu'elle.

Joignez à cela une magnifique chevelure blanche qui lui couvrait les épaules et le dos et qui tombait des deux côtés de son visage sans ordre et sans soin car elle n'avait pas même un simple bandeau pour les retenir.

Le jour et une partie de la nuit elle se promenait dans les rues de Florence mais le soir elle rentrait chez elle pour manger et pour dire la Bonne aventure à ceux qui n'avaient pas voulu s'arrêter en public devant une pareille femme et qui avaient honte de leur superstition.

Un jour donc elle fut accostée par deux jeunes gens de distinction qui lui ordonnèrent de les conduire chez elle. Elle obéit et se

mit à marcher devant eux.

Pendant la route et en traversant les rues sombres et tortueuses du vieux quartier de la ville le plus jeune des deux témoignait ses craintes à l'autre et lui reprochait l'envie démesurée qu'il avait de se faire dire son avenir.

— Quelle singulière idée as-tu, lui disait-il, de vouloir aller chez cette femme. – Cela est-il sensé ? – Songe que maintenant il est près de huit heures, que le jour baisse, songe encore qu'en allant dans ce sale quartier de la plus vile populace, nos riches épées, les plumes de nos feutres, et nos fraises de dentelles peuvent faire supposer qu'il y a de l'or…

— Ah tu es fou Garcia, interrompit François, quel lâche tu fais.

— Mais enfin cette femme la connais-tu ? Sais-tu son nom ?

— Oui. C'est Beatricia.

Ce mot produisit un singulier effet sur le jeune homme et l'arrêta tout court d'autant plus que la devineresse entendant prononcer son nom s'était retournée – et cette pâle figure le fixant avec ses longs cheveux blancs que le vent agitait légèrement le fit tressaillir.

Garcia comprima sa crainte et continua de marcher silencieusement mais se rapprochant de plus en plus de son frère François.

Enfin au bout d'une demi-heure de marche ils arrivèrent devant une longue allée qu'il fallait traverser avant d'arriver chez Beatricia.

— Tu peux faire tes opérations ici, lui dit Garcia en s'adressant à la vieille femme.

— Impossible, attendez encore quelques instants, nous voici arrivés, et elle ouvrit une porte qui donnait sur un escalier tortueux et en bois de chêne.

Après avoir monté bien des marches Beatricia ouvrit une autre porte. C'était celle de son cabinet éclairé par une lampe suspendue au plafond. Mais sa pâle lumière éclairait si peu que l'obscurité était presque complète. Pourtant avec quelque soin et comme l'appartement était bas et petit on voyait dans l'ombre quelques têtes de morts, et si la main par hasard tâtonnait sur une grande table ronde qui se trouvait là, elle rencontrait aussitôt des herbes mouillées et de longs cheveux encore tout sanglants.

— Vite dépêche-toi, dit François.

Beatricia lui prit la main et l'ayant amené sous la lampe, elle lui dit :

— Tiens, vois-tu ces trois lignes en forme d'M ? – Cela est signe de Bonheur. – Les autres lignes qui s'entrecroisent et s'entrelacent vers le pouce indiquent qu'il y aura des trahisons, ta famille, toi-même, tu mourras par la trahison d'un de tes proches. Mais je te le dis, tu verras bientôt réussir tes projets. Va.

— À moi, dit Garcia d'une voix tremblante. Beatricia lui prit sa main droite. – Elle était brûlante.

— Ta vie sera entremêlée de biens et de maux. Mais le cancer de l'envie et de la haine te rongera le coeur, le glaive du meurtre sera dans ta main et tu trouveras dans le sang de ta victime l'expiation des humiliations de ta vie – Va.

— Adieu femme de l'enfer, dit Garcia en lui jetant une pièce d'or qui roula sur les pavés et alla frapper un crâne. Adieu, femme de Babylone, que la malédiction du ciel tombe sur ta maison et sur ta science et fasse que d'autres ne se laissent point prendre à tes discours… Ils sortirent aussitôt et l'escalier résonnait encore du bruit de leurs pas que Beatricia contemplait par sa fenêtre les étoiles qui brillaient au ciel et la lune qui argentait les toits de Florence.

q

Chapitre 2

Rentré chez Cosme son père, Garcia ne put fermer l'oeil de la nuit, il se leva n'en pouvant plus car la fièvre battait avec violence dans ses artères, et il rêva toute la nuit à la prédiction de Beatricia.

Je ne sais si comme moi vous êtes superstitieux mais il faut avouer qu'il (y) avait dans cette vieille femme aux longs cheveux blancs, dans son costume, dans toute sa personne, dans ses paroles sinistres, dans cet appareil lugubre qui décorait son appartement avec des crânes humains et avec des cheveux d'exécutés quelque chose de fantastique, de triste et même d'effrayant qui devait, au 17e siècle, en Italie, à Florence et la nuit effrayer un homme tel que Garcia de Médicis.

Il avait alors vingt ans. C'est-à-dire que depuis vingt ans il était en proie aux railleries, aux humiliations, aux insultes de sa famille. En effet c'était un homme méchant, traître et haineux

que Garcia de Médicis mais qui dit que cette méchanceté maligne, cette sombre et ambitieuse jalousie qui tourmentèrent ses jours ne prirent pas naissance dans toutes les tracasseries qu'il eut à endurer ?

Il était faible, et maladif. François était fort et robuste, Garcia était laid, gauche, il était mou, sans énergie, sans esprit. François était un beau cavalier aux belles manières, c'était un galant homme. Il maniait habilement un cheval, et forçait le cerf aussi aisément que le meilleur chasseur des états du Pape.

C'était donc l'aîné le chéri de la famille. À lui tous les honneurs, les gloires, les titres et les dignités. Au pauvre Garcia l'obscurité et le mépris.

Cosme chérissait son fils aîné. Il avait demandé pour lui le cardinalat, il était sur le point de l'obtenir tandis que le cadet était resté simple lieutenant dans les troupes de son père.

Il y avait déjà longtemps que la haine de Garcia couvait lentement dans son coeur. Mais la prédiction de la vieille compléta l'oeuvre que l'orgueil avait commencée. Depuis qu'il savait que son frère allait être cardinal, cette idée-là lui faisait mal. Dans sa haine il souhaitait la mort de François. – Oh comment, se disait-il à lui-même en pleurant de rage et la tête dans ses mains. Oh comment, cet homme que je déteste sera Monseigneur le Cardinal François, plus qu'un duc, plus qu'un roi, presque le pape. Et moi… Ah moi son frère, toujours pauvre et obscur, comme le valet d'un bourgeois. – Quand on verra dans les rues de Florence la voiture de Monseigneur qui courra sur les dalles – si quelqu'enfant ignorant des choses de ce monde demande à sa mère :

— Quels sont ces hommes rouges derrière le Cardinal ?

— Ses valets.

— Et cet autre qui le suit à cheval habillé de noir ?

— Son frère. Son frère qui le suit à cheval. Ah dérision et pitié – Et dire – qu'il faudra respecter ce Cardinal, dire qu'il faudra l'appeler Monseigneur, se prosterner à ses pieds.

Ah quand j'étais jeune et pur, quand je croyais encore à l'avenir, au bonheur, à Dieu, – je méprisais les sarcasmes de l'impie. Ah je comprends maintenant, les joies du sang, les délices de la vengeance, et l'athéisme et l'impureté – et il sanglotait.

Le jour était déjà venu quand on vit de loin accourir un courrier aux armes du pape. Il se dirigea vers le palais ducal.

Garcia le vit, et il pleura amèrement.

q

Chapitre 3

C'était par une folle nuit d'Italie au mois d'août, à Florence. Le palais ducal était illuminé, le peuple dansait sur les places publiques. Partout c'était des danses, des rires et du bruit. Pourtant la peste avait exercé ses ravages sur Florence et avait décimé ses habitants.

Au palais aussi c'était des danses, des rires et du bruit mais non de joie. Car la peste là aussi avait fait ses ravages dans le coeur d'un homme, l'avait comprimé et l'avait endurci mais une autre peste que la contagion. Le malheur qui étreignait Garcia

dans ses serres cruelles le serra si fort qu'il le broya comme le verre du festin entre les mains d'un homme ivre.

Or c'était Cosme de Médicis qui donnait toutes (ces) réjouissances publiques parce que son fils chéri François de Médicis était nommé Cardinal. C'était sans doute pour distraire le peuple des événements sinistres qui le préoccupaient, pauvre peuple – que l'on amuse avec du fard et des costumes de théâtre tandis qu'il agonise. Oh c'est que souvent un rire cache une larme.

Peut-être qu'au milieu de la danse dans le salon du duc quelqu'un des danseurs allait tomber sur le parquet et se convulsionner à la lueur des lustres et des glaces. Qui dit que cette jeune femme ne va pas s'évanouir tout à coup ? Peut-être son délire commence-t-il. Tenez, voyez-vous ses mains qui se crispent, ses pieds qui trépignent, ses dents qui claquent – Elle agonise, elle râle, ses mains défaillantes errent sur sa robe de satin, et elle expire dans sa parure de bal.

La fête était resplendissante et belle. Cosme avait appelé tous les savants et les artistes de l'Italie. Le Cardinal François était au comble de la gloire et des honneurs.

On lui jetait des couronnes, des fleurs, des odes, des vers. C'était des louanges et des flatteries, des adulations.

Dans un coin de la salle on voyait à un des groupes les plus considérables un homme vêtu de noir dont le maintien sérieux annonçait sans doute quelque profession savante. C'était le docteur Roderigo le médecin et l'ami des Médicis.

C'était un singulier homme que le docteur Roderigo. Alchimiste assez distingué pour son époque il était peu versé dans la

science qui le faisait vivre et savait bien mieux celle dont il ne s'occupait que comme passe-temps.

L'étude des livres et celle des hommes avaient imprimé sur sa figure un certain sourire sceptique et moqueur qui effaçait légèrement les rides sombres de son front. Dans sa jeunesse il avait beaucoup étudié surtout la philosophie et la théologie mais au fond n'y ayant trouvé que doute et dégoût et il avait abandonné l'hypothèse pour la réalité et le livre pour le monde.

Autre livre aussi où il y a tant à lire.

Il était alors à s'entretenir avec le comte Salfieri et le duc de Florence. Il aimait particulièrement l'entretien de ce dernier parce qu'il trouvait là quelqu'un qui écoutait tous ses discours sans objection et qui y répondait toujours par un oui approbatif et lorsqu'on a une opinion hasardeuse, un système nouveau, on préfère l'exposer devant un homme supérieur à vous par le sang et inférieur par les moyens. Voilà pourquoi le docteur Roderigo qui était un homme de beaucoup d'esprit aimait la société de Cosme II de Médicis qui n'en avait guère.

Il y avait déjà près de deux heures qu'il tenait le duc dans une dissertation sur les miracles de l'Ancien Testament et déjà plusieurs (fois) Cosme s'était avoué vaincu car à sa religion simple et naïve Roderigo opposait de puissantes objections et une logique vive et pressante.

— Rangez-vous donc, lui dit Salfieri, vous empêchez cette jeune fille de danser, allons autre part, ici nous gênons. Voulez-vous une partie de dés ?

— Volontiers, répondit le médecin saisissant cette occasion de finir la conversation car il avait quelquefois peur d'humilier le complaisant prince.

Quant à celui-ci après chaque entretien qu'il avait eu avec son médecin il s'en allait toujours avec une croyance de moins, une illusion détruite et un vide de plus dans l'âme. Il le quittait en disant tout bas : Ce diable de Roderigo – il est bien instruit, il est bien habile. Mais Dieu me pardonne si ce n'est pas péché de croire un pareil homme – pourtant ce qu'il dit est vrai.

Et le lendemain il courait entamer avec lui quelque discussion philosophique.

Sa magnificence s'était largement déployée dans la fête de ce jour, et rarement on en avait vu de pareille, tout était beau, digne et somptueux, c'était riche, c'était grandiose. Mais au milieu de toutes ces figures où le luxe et la richesse éclataient, au milieu de ces femmes parées de perles, de fleurs et de diamants, entre les lustres, les glaces, au bruit du bolero qui bondissait, au milieu de ce bourdonnement de la fête, au retentissement de l'or sur les tables, au milieu donc de tout ce qu'il y avait d'enivrant dans le bal, d'entraînant dans la danse, d'enchanteur dans cette longue suite d'hommes et de femmes richement parés où il n'y avait que doux sourires, galantes paroles on voyait donc – apparaître là au milieu du bal comme le spectre de Banco la haute figure de Garcia – sombre et pâle.

— Il était venu là aussi lui – tout comme un autre – apporter au milieu des rires et de la joie sa blessure saignante et son profond chagrin. Il contemplait tout cela d'un oeil morne et triste,

comme quelqu'un d'indifférent aux petites joies factices de la vie, comme le mourant regarde le soleil sur son grabat d'agonie.

À peine si depuis le commencement du bal quelqu'un lui avait adressé la parole, il était seul au milieu de tant de monde, seul avec son chagrin qui le rongeait et le bruit de la danse lui faisait mal, la vue de son frère l'irritait à un tel point que quelquefois en regardant toute cette foule joyeuse et en pensant à lui-même, à lui désespéré et misérable sous son habit de courtisan, il touchait à la garde de son épée et qu'il était tenté de déchirer avec ses ongles la femme dont la robe l'effleurait en passant l'homme qui dansait devant pour narguer la fête et pour nuire aux heureux.

Son frère s'aperçut qu'il était malade et vint à lui d'un air bienveillant.

— Qu'as-tu Garcia ? lui dit-il – Qu'as-tu, ta main crève ton gant, tu tourmentes la garde de ton épée.

— Moi oh je n'ai rien, Monseigneur.

— Tu es fier Garcia.

— Oh oui, je suis fier va, bien fier, plus fier que toi peut-être, c'est la fierté du mendiant qui insulte le grand seigneur dont le cheval l'éclabousse et il accompagna ces derniers mots d'un rire forcé.

Le cardinal lui avait tourné le dos en haussant les épaules, et il alla recevoir les félicitations du duc de Bellamonte qui arrivait alors suivi d'un nombreux cortège.

— Un homme venait de s'évanouir sur une banquette, le premier valet qui passait par là le prit dans ses bras et l'emmena

hors de la salle.

Personne ne s'informa de cet homme.

— C'était Garcia.

q

Chapitre 4

Quelques archers rangés en ordre dans la cour attendaient l'arrivée des seigneurs pour partir – Car leurs chevaux étaient impatients et ils piaffaient tous désireux qu'ils étaient de courir dans la plaine. – Les chiens que chaque cavalier tenait en laisse aboyaient autour d'eux en leur mordant les jambes et déjà plus d'un juron, plus d'un coup de cravache avaient calmé l'ardeur de quelques-uns.

Le duc et sa famille étaient prêts et n'attendaient plus que quelques dames et le bon docteur Roderigo qui arriva monté sur une superbe mule noire. La grande porte s'ouvrit et l'on se mit en route, les hommes montés sur des chevaux, et la carabine sur l'épaule et le couteau de chasse au côté gauche.

Quant aux dames elles suivaient par-derrière montées sur des haquenées et le faucon au poing.

Cosme et le Cardinal ouvraient la marche, en passant sous la porte la jument de ce dernier eut peur de la toque rouge d'une des sentinelles et fit un bond qui faillit renverser son cavalier.

— Mauvais présage, grommela le duc.

— Bah est-ce que vous croyez à ces niaiseries-là, vous plaisantez sans doute, dit Roderigo. Cosme se tut et enfonça l'éperon dans le flanc de son cheval qui partit au trot – On le suivit.

Le bruit des chevaux sur le pavé et celui des épées qui battaient sur la selle firent mettre tous les habitants aux fenêtres pour voir passer le cortège de Monseigneur le duc Cosme II de Médicis qui allait à la chasse avec son fils le Cardinal.

Arrivée sur une grande place la compagnie se divisa en trois bandes différentes. Le premier piqueur donna du cor et les cavaliers partirent au galop dans les rues de Florence.

Cosme était avec Roderigo, Garcia avec François et Bellamonte avec les dames et les archers devait forcer le gibier.

Le temps était sombre et disposé à l'orage. L'air était étouffant et les chevaux étaient déjà blancs d'écume.

Il fait beau dans les bois, on y respire un air frais et pur. Alors on était en plein midi et chacun éprouvait la douce sensation que procure l'ombrage lorsque l'on voit au loin passer quelque rayon du soleil à travers les branches. Car il faut vous dire que l'on était alors dans la forêt.

Garcia vêtu de noir, sombre et pensif, avait suivi machinalement son frère qui s'était écarté pour aller à la piste du cerf dont il venait tout à l'heure de perdre les traces. Ils se trouvèrent bientôt isolés et seuls dans un endroit où le bois devenant de plus en plus épais, il leur fut impossible d'avancer. Ils s'arrêtèrent, descendirent de cheval et s'assirent sur l'herbe.

— Te voilà donc Cardinal, dit vivement Garcia qui jusqu'alors avait été silencieux et triste. Ah te voilà Cardinal, il tira son épée.

Un Cardinal, et il rit de son rire forcé et éclatant dont le timbre avait quelque chose de cruel et de féroce –

— Cela t'étonne Garcia ?

— Oh non, te souviens-tu de la prédiction de Beatricia ?

— Oui, eh bien ?

— Te souviens-tu de sa chambre où il y avait des cheveux d'exécutés et des crânes humains – te souvient-il de ses longs cheveux blancs ? N'est-ce pas hein mon Cardinal, n'est-ce pas que cette femme avait quelque chose de satanique dans sa personne et d'infernal dans son regard ? – Et ses yeux brillaient avec une expression qui fit frémir François.

— Où veux-tu en venir avec cette femme ?

— Te souvient-il de sa prédiction ? – te souvient-il qu'elle t'avait dit que tes projets réussiraient ? Oui n'est-ce pas ? tu vois que j'ai la mémoire bonne quoiqu'il y ait deux jours et que ces deux jours aient été pour moi aussi longs que des siècles. Ah il y a dans la vie des jours qui laissent le soir plus d'une ride au front. Et des larmes roulaient dans ses yeux.

— Tu m'ennuies Garcia, lui dit brusquement son frère.

— Je t'ennuie. Ah. Eh bien tes projets ont réussi. La prédiction s'est accomplie, mais oublies-tu qu'elle avait dit que le cancer de la jalousie et de la rage m'abîmerait l'âme ? oublies-tu qu'elle avait dit que le sang serait mon breuvage et un crime la joie de ma vie ? oublies-tu cela ? – Va sa prédiction est juste. Vois-tu la trace des larmes que j'ai versées depuis deux jours ? Vois-tu les places de ma tête où manquent les cheveux ? Vois-tu les marques

rouges de mes joues ? Vois-tu comme ma voix est cassée et affaiblie ? Car j'ai arraché mes cheveux de colère, je me suis déchiré le visage avec les ongles et j'ai passé les nuits à crier de rage et de désespoir.

Il sanglotait et on eût dit que le sang allait sortir de ses veines.

— Tu es fou Garcia, dit le Cardinal en se levant effrayé.

— Fou. Ah oui fou. Assassin peut-être. Écoute, Monseigneur le Cardinal François nommé par le pape. Écoute notre vie c'était un duel terrible à mort mais un duel à outrage dont le récit fait frémir d'horreur, tu as eu l'avantage jusqu'alors, la société t'a protégé. Tout est juste et bien fait – Tu m'as supplicié toute ma vie, je t'égorge maintenant, – et il l'avait renversé d'un bras furieux et tenait son épée sur sa poitrine.

— Oh pardon, pardon Garcia, disait François d'une voix tremblante – que t'ai-je fait ?

— Ce que tu m'as fait tiens ?

Et il lui cracha au visage.

— Je te rends injure pour injure, mépris pour mépris, tu es Cardinal j'insulte ta dignité de Cardinal, tu es beau, fort et puissant j'insulte ta force, ta beauté et ta puissance. Car je te tiens sous moi, tu palpites de crainte sous mon genou. Ah tu trembles. Tremble donc et souffre comme j'ai tremblé et souffert. Tu ne savais pas toi dont la sagesse est si vantée combien un homme ressemble au démon quand l'injustice l'a rendu bête féroce. Ah je souffre de te voir vivre tiens.

. . . . . .

Et un cri perçant partit de dessous le feuillage et fit envoler un nid de chouettes.

Garcia remonta sur son cheval et partit au galop. Il avait des taches de sang sur sa fraise de dentelles.

†

Les bons habitants de Florence furent réveillés vers minuit par un grand bruit de chevaux et de cavaliers qui traversaient les rues avec des torches et des flambeaux.

C'était monseigneur le duc qui revenait de la chasse.

Plus loin suivaient silencieusement quatre valets portant une litière, ils avaient l'air de vouloir passer inaperçus et ils marchaient à petits pas. À côté d'eux il y avait un homme qui paraissait leur chef. Il était triste, enveloppé dans son manteau et la tête baissée sur sa poitrine, il semblait vouloir comprimer des larmes.

Quand on arriva au château du duc une femme courut au-devant des chasseurs en demandant où était le Cardinal. Quand elle aperçut la litière elle demanda au duc son mari :

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

L'homme au manteau lança à Garcia un regard sévère et froid puis hésitant quelques secondes il dit avec un accent qui faisait mal à entendre :

— Un cadavre –

q

Chapitre 5

Un demi-jour éclairait l'appartement et les rideaux bien fermés n'y laissaient entrer qu'une lumière douce et paisible.
Un homme s'y promenait à grands pas. C'était un vieillard. Il paraissait (avoir) des pensées qui lui remuaient fortement l'âme, tantôt il allait à sa table et y prenait une épée nue qu'il examinait avec répugnance, tantôt il allait vers le fond où était tendu un large rideau noir autour duquel venaient bourdonner les mouches. Il faisait frais dans cette chambre et l'on y sentait même quelque chose d'humide et de sépulcral semblable à l'odeur d'un amphithéâtre de dissection.

Enfin il s'arrêta tout à coup et frappant du pied avec colère : – Oh Oui – Oui que justice se fasse – il le faut. – Le sang du juste crie vengeance vers nous – Eh bien vengeance. Et il ordonna à un de ses valets d'appeler Garcia.

Celui-ci arriva bientôt, ses lèvres étaient blanches et ridées comme quelqu'un qui sort d'un accès de fièvre et ses cheveux noirs rejetés en arrière laissaient voir un front pâle où la malédiction de Dieu semblait empreinte.

— Vous m'avez demandé mon père ? dit-il en (entrant).

— Oui. Ah tu es déjà en toilette, tu as changé d'habits. Ce ne sont pas ceux que tu portais hier. Les taches se font bien voir sur un vêtement noir n'est-ce pas, Garcia ? Tes doigts sont humides. – Oh tu as bien lavé tes mains, tu t'es parfumé les cheveux.

— Mais pourquoi ces questions mon père ?

— Pourquoi ? Ah. Garcia mon fils – N'est-ce pas sur mon honneur que la chasse est un royal plaisir mais quelquefois on oublie son gibier et s'il ne se trouvait pas quelqu'un assez complaisant pour le ramasser…

Il prit son épée et amenant Garcia au fond de la salle, il ouvrit le rideau de la main gauche et détournant les yeux – Vois et contemple ! ! !

. . . . . .

..

Étendu sur un lit le cadavre était nu, et le sang suintait encore de ses blessures. Sa figure était horriblement contractée, ses yeux étaient ouverts et tournés du côté de Garcia – Et ce regard morne et terne de cadavre lui fit claquer des dents. Sa bouche était entr'ouverte et quelques mouches à viande venaient bourdonner jusque sur ses dents, il y en avait alors cinq ou six qui restèrent collées dans du sang figé qu'il avait sur la joue puis il y avait ce teint livide de la peau, cette blancheur des ongles et quelques meurtrissures sur les bras et les genoux.

Garcia resta muet de stupeur et d'étonnement. – Il tomba à genoux, froid et immobile comme le cadavre du Cardinal. Quelque chose siffla dans l'air.

. . . . . .

..

L'on entendit le bruit d'un corps pesant qui tombait sur le parquet et un râle horrible, un râle forcené, un râle d'enfer retentit sous les voûtes.

Chapitre 6

Florence était en deuil – ses enfants mouraient par la peste. Depuis un mois elle régnait en souveraine dans la ville mais depuis deux jours surtout sa fureur avait augmenté. Le peuple mourait en maudissant Dieu et ses ministres, il blasphémait dans son délire et sur son lit d'angoisse et de douleur, s'il lui restait un mot à dire c'était une malédiction. Et puisqu'il était sûr de sa fin prochaine il se vautrait en riant stupidement dans la débauche et dans toute la boue du vice.

C'est qu'il est dans l'existence d'un homme de tels malheurs, des douleurs si vives, des désespoirs si poignants que l'on abandonne pour le plaisir d'insulter celui qui nous fait souffrir et que l'on jette avec mépris sa dignité d'homme comme un masque de théâtre. – Et l'on se livre à ce que la débauche a de plus sale, le vice de plus dégradant, on expire en buvant et au son de la musique.

C'est l'exécuté qui s'enivre avant son supplice.

C'est alors que les philosophes devraient considérer l'homme quand ils parlent de sa dignité et de l'esprit des masses.

Un événement important était pourtant venu distraire Florence plongée au milieu de ses cris de désespoir, et de ses prières, de ses voeux ridicules.

C'était la mort des deux fils de Cosme de Médicis que le fléau n'avait pas plus épargnés que le dernier laquais du dernier bourgeois.

C'était ce jour-là qu'on fêtait leurs obsèques et le peuple pour un instant s'était soulevé de son matelas, avait ouvert sa fenêtre de ses mains défaillantes et moites de sueur pour avoir la joie de contempler deux grands seigneurs que l'on portait en terre.

Le convoi passait triste et recueilli dans son deuil pompeux, au milieu de Florence.

Les corps de Garcia et de François étaient étendus sur des brancards tirés par des mules noires.

Tout était calme et paisible et l'on n'entendait que le pas lent des mules sur le pavé, le bruit du brancard dont les timons craquaient à chaque mouvement puis les chants (de) mort qui gémissaient à l'entour de ces deux cadavres puis dans le lointain de divers côtés on entendait comme un chant de tristesse le glas funèbre de la cloche qui gémissait de sa forte voix d'airain.

À côté des brancards marchaient le docteur Roderigo, le duc de Bellamonte, le comte de Salfieri.

— Est-il possible, dit ce dernier en s'adressant au médecin, est-il possible qu'un homme tué de la peste ait de si larges balafres ? Et il lui montrait les blessures de Garcia.

— Oui quelquefois. Ce sont des ventouses, et l'on n'entendait que le chant des morts et le glas funèbre des cloches qui gémissaient par les airs.

q

Quatrième partie Bibliomanie

Dans une rue de Barcelone, étroite et sans soleil, vivait, il y a peu de temps, un de ces hommes au front pâle, à l'oeil terne, creux, un de ces êtres sataniques et bizarres, tels qu'Hoffmann en déterrait dans ses songes.

C'était Giacomo, le libraire ; il avait trente ans, et il passait déjà pour vieux et usé. Sa taille était haute, mais courbée comme celle d'un vieillard ; ses cheveux étaient longs, mais blancs ; ses mains étaient fortes et nerveuses, mais desséchées et couvertes de rides ; son costume était misérable et déguenillé ; il avait l'air gauche et embarrassé ; sa physionomie était pâle, triste, laide et même insignifiante. On le voyait rarement dans les rues si ce n'est les jours où l'on vendait à l'enchère des livres rares et curieux. Alors, ce n'était plus ce même homme indolent et ridicule. Ses yeux s'animaient, il courait, il marchait, il trépignait ; il avait peine à modérer sa joie, ses inquiétudes, ses angoisses et ses douleurs ; il revenait chez lui, haletant, essoufflé, hors d'haleine. Il prenait le livre chéri, le couvait des yeux, le regardait et l'aimait, comme un avare son trésor, un père sa fille, un roi sa couronne.

Cet homme n'avait jamais parlé à personne, si ce n'est aux bouquinistes et aux brocanteurs. Il était taciturne et rêveur, sombre et triste ; il n'avait qu'une idée, qu'un amour, qu'une passion, les livres. Et cet amour et cette passion le brûlaient intérieurement, lui usaient ses jours, lui dévoraient son existence.

Souvent, la nuit, les voisins voyaient, à travers les vitres du libraire, une lumière qui vacillait : puis elle s'avançait, s'éloignait, montait, puis quelquefois elle s'éteignait. Alors ils entendaient

frapper à leur porte, et c'était Giacomo qui venait rallumer sa bougie qu'un feuillet avait soufflée.

Ces nuits fiévreuses et brûlantes, il les passait dans ses livres ; il courait dans ses magasins ; il parcourait les galeries de sa bibliothèque avec extase et ravissement, puis il s'arrêtait, les cheveux en désordre, les yeux fixes et étincelants. Ses mains tremblaient en touchant les livres des rayons ; elles étaient chaudes et humides. Il prenait un livre, en retournait les feuillets, en tâtait le papier, en examinait les dorures, le couvert, les lettres, l'encre, les plis, et l'arrangement des dessins pour le mot finis. Puis il le changeait de place, le mettait dans un rayon plus élevé, et restait des heures entières à en regarder le titre et la forme.

Il allait ensuite vers ses manuscrits, car c'étaient ses enfants chéris ; il en prenait un, le plus vieux, le plus usé, le plus sale ; il en regardait le parchemin avec amour et bonheur ; il en sentait la poussière sainte et vénérable ; puis ses narines s'enflaient de joie et d'orgueil, et un sourire venait sur ses lèvres.

Oh ! il était heureux, cet homme ; heureux au milieu de toute cette science, dont il comprenait à peine la portée morale et la valeur littéraire, il était heureux au milieu de tous ces livres ; promenait ses yeux sur les lettres dorées, sur les pages usées, sur le parchemin terni. Il aimait la science comme un aveugle aime le jour.

Non, ce n'était point la science qu'il aimait, c'était sa forme et son expression. Il aimait un livre, parce que c'était un livre ; il aimait son odeur, sa forme, son titre. Ce qu'il aimait dans un manuscrit, c'était sa vieille date illisible, les lettres gothiques, bizarres et étranges, les lourdes dorures qui chargeaient les

dessins ; c'étaient ces pages couvertes de poussière, poussière dont il aspirait avec délice le parfum suave et tendre. C'était ce joli mot finis,entouré de deux amours, portés sur un ruban, s'appuyant sur une fontaine, gravé sur une tombe, ou reposant dans une corbeille, entre les roses et les pommes d'or et les bouquets bleus.

Cette passion l'avait absorbé tout entier : il mangeait à peine, il ne dormait plus ; mais il rêvait des jours et des nuits entières à son idée fixe, les livres. Il rêvait à tout ce que devait avoir de divin, de sublime et de beau, une bibliothèque royale, et il rêvait à s'en faire une aussi grande que celle d'un roi. Comme il respirait à son aise, comme il était fier et puissant lorsqu'il plongeait sa vue dans les immenses galeries où son oeil se perdait dans les livres ! – il levait la tête, des livres – il l'abaissait, des livres – à droite, à gauche, encore des livres.

Il passait dans Barcelone pour un homme étrange et infernal, pour un savant ou un sorcier.

Il savait à peine lire. Personne n'osait lui parler, tant son front était sévère et pâle ; il avait l'air méchant et traître, et pourtant jamais il ne toucha à un enfant pour lui nuire ; il est vrai que jamais il ne fit l'aumône.

Il gardait tout son argent, tout son bien, toutes ses émotions pour les livres ; il avait été moine, et, pour eux, il avait abandonné Dieu. Plus tard, il leur sacrifia ce que les hommes ont de plus cher, après leur Dieu, l'argent ; ensuite il leur donna ce qu'on a de plus cher, après l'argent, son âme.

Depuis quelque temps surtout, ses veilles étaient plus longues. On voyait plus tard sa lampe des nuits qui brûlait sur ses livres ;

c'est qu'il avait un nouveau trésor, un manuscrit.

Un matin, entra dans sa boutique un jeune étudiant de Salamanque. Il paraissait riche, car deux valets de pied tenaient sa mule à la porte de Giacomo. Il avait une toque de velours rouge, et des bagues brillaient sur ses doigts.

Il n'avait pourtant pas cet air de suffisance et de nullité habituel aux gens qui ont des valets galonnés, de beaux habits et la tête creuse. Non, cet homme était un savant, mais un riche savant. C'est-à-dire, un homme qui, à Paris, écrit sur une table d'acajou, a des livres dorés sur tranche, des pantoufles brodées, des curiosités chinoises, une robe de chambre, une pendule en or, un chat qui dort sur son tapis, et deux ou trois femmes qui lui font lire ses vers, sa prose et ses contes, qui lui disent : Vous avez de l'esprit, et qui ne le trouvent qu'un fat. Les manières de ce gentilhomme étaient polies. En entrant il salua le libraire, fit une profonde révérence et lui dit d'un ton affable :

— N'avez-vous point ici, maître, des manuscrits ?

Le libraire devint embarrassé, et répondit en balbutiant : « Mais, seigneur, qui vous l'a dit ?

— Personne, mais je le suppose, et il déposa sur le bureau du libraire une bourse pleine d'or qu'il fit sonner en souriant, ainsi que tout homme qui touche à de l'argent dont il est le possesseur.

— Seigneur, reprit Giacomo, il est vrai que j'en ai, mais je ne les vends pas ; je les garde.

— Et pourquoi ? qu'en faites-vous ?

— Pourquoi, Monseigneur ? – Ici il devint rouge de colère. – Ce que j'en fais ! Oh ! non, vous ignorez ce que c'est qu'un manuscrit.

— Pardon, maître Giacomo, je m'y connais, et, pour en donner la preuve, je vous dirai que vous avez ici la Chronique de Turpin !

– Moi, oh ! on vous a trompé, Monseigneur.

— Non, Giacomo, répondit le gentilhomme, rassurez-vous ; je ne veux point vous le voler, mais vous l'acheter.

— Jamais !

— Oh ! vous me le vendrez, répondit l'écolier, car vous l'avez ici, il a été vendu chez Ricciamy, le jour de sa mort.

— Eh bien ! oui, seigneur, je l'ai ; c'est mon trésor, c'est ma vie. Oh ! vous ne me l'arracherez pas ! Écoutez, je vais vous confier un secret. Baptisto, vous savez, Baptisto, le libraire, qui demeure sur la place Royale, mon rival et mon ennemi, eh bien ! il ne l'a pas, lui, et moi je l'ai !

— Combien l'estimez-vous ?

Giacomo s'arrêta longtemps, et répondit d'un air fier : « Deux cents pistoles, Monseigneur. » Il regarda le jeune homme d'un air triomphant, ayant l'air de lui dire : Vous allez vous en aller ; c'est trop cher, et pourtant je ne le donnerai pas à moins. Il se trompa, car celui-ci, lui montrant sa bourse :

— En voilà trois cents, dit-il.

Giacomo pâlit ; il fut près de s'évanouir. Trois cents pistoles ! répéta-t-il.

— Mais, je suis un fou, Monseigneur ; je ne le vendrais pas pour quatre cents.

L'étudiant se mit à rire, et, fouillant dans sa poche, dont il tira deux autres bourses. Eh bien ! Giacomo, en voilà 500. Oh ! non, tu ne veux pas le vendre, Giacomo, mais je l'aurai, je l'aurai aujourd'hui, à l'instant ; il me le faut. Dussé-je vendre cette bague, donnée dans un long baiser d'amour, dussé-je vendre mon épée garnie de diamants, mes hôtels et mes palais, dussé-je vendre mon âme ! il me faut ce livre. Oui, il me le faut à toute force, à tout prix ! Dans huit jours je soutiens une thèse à Salamanque. Il me faut ce livre pour être docteur ; il me faut être docteur pour être archevêque ; il me faut la pourpre sur les épaules pour avoir la tiare au front !

Giacomo s'approcha de lui, et le regarda avec admiration et respect comme le seul homme qui l'eût compris.

— Écoute, Giacomo, interrompit le gentilhomme, je vais te dire un secret qui va faire ta fortune et ton bonheur. Ici, il y a un homme, cet homme demeure à la barrière des Arabes ; il a un livre, c'est le Mystère de Saint-Michel.

– Le Mystère de Saint-Michel, –dit Giacomo en poussant un cri de joie ; oh ! merci, vous m'avez sauvé la vie.

— Vite ! donne-moi la Chronique de Turpin.

Giacomo courut vers un rayon ; là, il s'arrêta tout à coup, s'efforça de pâlir, et dit d'un air étonné : Mais, Monseigneur, je ne l'ai pas.

— Oh ! Giacomo, tes ruses sont bien grossières, et tes regards trahissent tes paroles.

— Oh ! Monseigneur, je vous jure ; je ne l'ai pas.

— Allons ! tu es un vieux fou, Giacomo ; tiens, voilà six cents pistoles. – Giacomo prit le manuscrit et le donna à ce jeune homme. – Prenez ce livre, dit-il ; lorsque celui-ci s'éloignait en riant, et disait à ses valets, en montant sur sa mule : – Vous savez que votre maître est un fou, mais il vient de tromper un imbécile. L'idiot de moine-bourru, répéta-t-il en riant, il croit que je vais être pape.

Et le pauvre Giacomo restait triste et désespéré, appuyant son front brûlant sur les carreaux de sa boutique en pleurant de rage, et regardant avec peine et douleur son manuscrit, objet de ses soins et de ses affections, que portaient les grossiers valets du gentilhomme.

— Oh ! sois maudit, homme de l'enfer ! sois maudit ! maudit cent fois, toi qui m'as volé tout ce que j'aimais sur la terre, où je ne pourrai vivre maintenant. Je sais qu'il m'a trompé, l'infâme, il m'a trompé ! S'il en était ainsi, oh ! je me vengerais. Non. Courons vite à la barrière des Arabes. Si cet homme allait me demander une somme que je n'ai pas, que faire alors ?... Oh ! c'est à en mourir !

Il prend l'argent que l'étudiant avait laissé sur le bureau et sort en courant.

Pendant qu'il allait par les rues, il ne voyait rien de tout ce qui l'entourait ; tout passait devant lui comme une fantasmagorie dont il ne comprenait pas l'énigme ; il n'entendait ni la marche des passants, ni le bruit des roues sur le pavé ; il ne pensait, il ne rêvait, il ne voyait qu'une chose ; les livres. Il pensait au Mystère de Saint-Michel,il se le créait dans son imagination, large et

mince avec un parchemin orné de lettres d'or ; il tâchait de deviner le nombre des pages qu'il devait contenir. Son coeur battait avec violence comme celui d'un homme qui attend son arrêt de mort. Enfin il arriva.

— L'étudiant ne l'avait pas trompé ! ! !

Sur un vieux tapis de Perse tout troué étaient étendus par terre une dizaine de vieux livres.

Giacomo, sans parler à l'homme qui dormait à côté, couché comme les livres, et ronflant au soleil, tomba à genoux, se mit à parcourir, d'un oeil inquiet et soucieux, tous les dos de livres ; puis il se leva pâle et abattu ; il éveilla le bouquiniste en criant, et lui demanda :

— Hé ! l'ami, n'avez-vous pas ici le Mystère de Saint-Michel ?

– Quoi ! dit le marchand en ouvrant les yeux, ne voulez-vous pas parler d'un livre que j'ai ? regardez !

— L'imbécile ! dit Giacomo, en frappant du pied. En as-tu d'autres que ceux-là ?

— Oui. Tenez, les voici. Et il lui montra un petit paquet de brochures lié avec des cordes.

Giacomo les rompit avec colère, et en lut le titre en une seconde.

— Enfer ! dit-il, ce n'est pas cela. Ne l'as-tu pas vendu, par hasard ? Oh ! si tu le possèdes, donne, donne !... Cent pistoles... deux cents... tout ce que tu voudras.

Le bouquiniste, le regardant étonné :

— Ah ! vous voulez peut-être parler d'un petit livre que j'ai donné hier pour huit maravedis au curé de la cathédrale d'Oviédo ?

— Te souviens-tu du titre de ce livre ?

— Non.

— N'était-ce pas le Mystère de Saint-Michel ?

– Oui, c'est cela.

Giacomo s'écarta à quelques pas de là, et tomba sur la poussière, comme un homme fatigué d'une apparition qui l'obsède.

Quand il revint à lui, il faisait soir, et le soleil, qui rougissait à l'horizon, était à son déclin ; il se leva, et rentra chez lui malade et désespéré.

Huit jours après, Giacomo n'avait pas oublié sa triste déception, sa blessure était encore vive et saignante ; il n'avait point dormi depuis trois nuits ; car ce jour-là devait se vendre le premier livre qui eût été imprimé en Espagne, exemplaire unique dans ce royaume.

Il y avait longtemps qu'il avait envie de l'avoir. Aussi fut-il heureux, le jour où on lui annonça que le propriétaire était mort. Mais une inquiétude lui tenait à l'âme : Baptisto pourrait l'acheter ; Baptisto qui, depuis quelque temps, lui enlevait, non les chalands, peu lui importait, mais tout ce qui paraissait de rare et de nouveau ; Baptisto, dont il haïssait la renommée d'une haine d'artiste. Cet homme lui devenait à charge. C'était toujours lui qui enlevait les manuscrits aux ventes publiques : il enchérissait et il obtenait. Oh ! que de fois le pauvre moine, dans ses rêves

d'ambition et d'argent, que de fois il vit venir à lui la longue main de Baptisto, qui passait à travers la foule, comme aux jours de vente, pour lui enlever un trésor qu'il avait rêvé si longtemps, qu'il avait convoité avec tant d'amour et d'égoïsme.

Que de fois aussi il fut tenté de finir avec un crime ce que ni l'argent, ni la patience n'avaient pu faire ; mais il refoulait cette idée dans son coeur ; tâchait de s'étourdir sur la haine qu'il portait à cet homme, et s'endormait sur ses livres.

Dès le matin, il fut devant la maison dans laquelle la vente allait avoir lieu ; il y fut avant le commissaire, avant le public et avant le soleil.

Aussitôt que les portes s'en ouvrirent, il se précipita dans l'escalier, monta dans la salle, et demanda ce livre. On le lui montra ; c'était déjà un bonheur.

Oh ! jamais il n'en avait vu de si beau, et qui lui complut davantage ; c'était une Bible latine, avec des commentaires grecs. Il la regarda et l'admira plus que tous les autres ; il le serrait entre ses doigts en riant amèrement, comme un homme qui se meurt de faim et qui voit de l'or.

Jamais non plus il n'avait rien tant désiré : oh ! qu'il eût voulu alors, même au prix de tout ce qu'il avait, de ses livres, de ses manuscrits, de ses 600 pistoles, au prix de son sang, oh ! qu'il eût voulu avoir ce livre, vendre tout, tout pour avoir ce livre, n'avoir que lui, mais l'avoir à lui ; pouvoir le montrer à toute l'Espagne avec un rire d'insulte et de pitié pour le roi, pour les princes, pour les savants, pour Baptisto et dire : – À moi ! à moi, ce livre, et le tenir dans ses deux mains toute sa vie ; le palper comme il le

touche, le sentir comme il le sent, et le posséder comme il le regarde.

Enfin l'heure arriva. Baptisto était présent, le visage serein, et l'air calme et paisible. On arriva au livre. Giacomo offrit d'abord vingt pistoles, Baptisto se tut et ne regarda pas la Bible. Déjà le Moine avançait la main pour saisir ce livre qui lui avait coûté si peu de peines et d'angoisses quand Baptisto se mit à dire 40. Giacomo vit avec horreur son antagoniste qui s'enflammait à mesure que le prix montait plus fort et plus haut. – Cinquante ! s'écria-t-il de toutes ses forces. – Soixante ! s'écria Baptisto. – Cent ! quatre cents ! cinq cents ! ajouta le moine avec rage, et tandis qu'il trépignait d'impatience et de colère, Baptisto affectait un calme ironique et méchant. Déjà la voix aigre et cassée de l'huissier avait répété trois fois : Cinq cents, déjà Giacomo se rattachait au bonheur, quand un souffle échappé des lèvres d'un homme vint le faire évanouir. Car le libraire de la place Royale, se pressant dans la foule, se mit à dire : Six cents ! La voix de l'huissier répéta : Six cents, quatre fois, et aucune autre voix ne lui répondit. Seulement, on voyait, à un des bouts de la table, un homme, au front pâle, aux mains tremblantes, un homme qui riait amèrement de ce rire des damnés du Dante. Il baissait la tête, et avait la main dans sa poitrine ; quand il la retira, elle était chaude et mouillée, car il avait de la chair et du sang au bout des ongles.

On se passa le livre de main en main pour le faire parvenir à Baptisto. Ce livre passa devant Giacomo, il en sentit l'odeur, il le vit courir un instant devant ses yeux, puis s'arrêter à un homme qui le prit et l'ouvrit en riant. Alors le moine baissa sa tête pour cacher son visage, car il pleurait…

. . . . . .

– En retournant par les rues, sa démarche était lente et pénible ; il avait une figure étrange et stupide ; sa tournure était grotesque et ridicule ; il avait l'air d'un homme enivré, car il chancelait : ses yeux étaient à moitié fermés ; il avait les paupières rouges et brûlantes ; la sueur coulait sur son front, et il balbutiait entre ses dents comme un homme qui a trop bu, et qui a pris trop de sa part au banquet de la fête.

Sa pensée n'était plus à lui : elle errait comme son corps, sans avoir de but ni d'intention ; elle était chancelante, irrésolue, lourde et bizarre ; sa tête était chaude comme des flammes ; son front le brûlait comme un brasier.

Oui, il était ivre de ce qu'il avait senti ; il était fatigué de ses jours ; il était soûl de l'existence.

Ce jour-là, c'était un dimanche : le peuple se promenait dans les rues en causant et en chantant. Le pauvre moine écouta les causeries et les chants ; il ramassa quelques bribes de phrases, quelques mots, quelques cris ; mais il lui semblait que c'était toujours le même son et la même voix ; c'était un brouhaha vague, confus, une bourrasque bizarre et bruyante, qui bourdonnait dans son cerveau et l'accablait.

— Tiens, disait un homme à son voisin, as-tu entendu parler de l'histoire de ce pauvre curé d'Oviedo, qui fut trouvé étranglé dans son lit ?

Ici, c'était un groupe de femmes qui prenaient le frais du soir sur leurs portes. Voici ce qu'entendit Giacomo en passant devant elles :

— Dites donc, Martha, savez-vous qu'il y a eu à Salamanque un jeune riche, don Bernardo, vous savez, celui qui, lorsqu'il vint ici, il y a quelques jours, avait une mule noire si jolie et si bien équipée, et qui la faisait piaffer sur les pavés ; eh bien ! le pauvre jeune homme, on m'a dit ce matin, à l'église, qu'il était mort !

— Mort ! dit une jeune fille.

— Oui, petite, répondit la femme ; il est mort ici, à l'auberge de Saint-Pierre. D'abord, il se sentit mal à la tête ; enfin il eut la fièvre, et, au bout de quatre jours, on le porta en terre.

Giacomo en entendit encore d'autres. Tous ces souvenirs le firent trembler, et un sourire de férocité vint errer sur sa bouche.

Le moine rentra chez lui, épuisé et malade ; il se coucha par terre sous le banc de son bureau et dormit ; sa poitrine était oppressée, un son rauque et creux sortait de sa gorge ; il s'éveilla avec la fièvre, un horrible cauchemar avait épuisé ses forces. Il faisait nuit alors, et onze heures venaient de sonner à l'église voisine, Giacomo entendit des cris : Au feu ! au feu ! Il ouvrit ses vitres, alla dans les rues, et vit, en effet, des flammes qui s'élevaient au-dessus des toits. Il rentra chez lui, et il allait reprendre sa lampe pour aller dans ses magasins, quand il entendit, devant ses fenêtres, des hommes qui passaient en courant, et qui disaient : C'est sur la place Royale, le feu est chez Baptisto. Le moine tressaillit ; un rire éclatant partit du fond de son coeur, et il se dirigea avec la foule vers la maison du libraire. La maison était en feu, les flammes s'élevaient hautes et terribles, et, chassées par les vents, elles s'élançaient vers le beau ciel bleu d'Espagne qui planait sur Barcelone, agitée et tumultueuse, comme un voile sur des larmes.

On voyait un homme à moitié nu ; il se désespérait, s'arrachait les cheveux, se roulait par terre en blasphémant Dieu et en poussant des cris de rage et de désespoir. C'était Baptisto. Le moine contemplait son désespoir et ses cris avec calme et bonheur, avec ce rire féroce de l'enfant riant des tortures du papillon dont il a arraché les ailes.

On voyait dans un appartement élevé des flammes qui brûlaient quelques liasses de papiers. Giacomo prit une échelle, l'appuya contre la muraille noircie et chancelante. L'échelle tremblait sous ses pas ; il monta en courant, arriva à cette fenêtre. Malédiction ? ce n'était que quelques vieux livres de librairie sans valeur ni mérite. Que faire ? Il était entré. Il fallait, ou avancer au milieu de cette atmosphère enflammée, ou redescendre par l'échelle dont le bois commençait à s'échauffer. Non, il avança.

Il traversa plusieurs salles ; le plancher tremblait sous ses pas, les portes tombaient lorsqu'il en approchait, les solives se fendaient sur sa tête. Il courait au milieu de l'incendie, haletant et furieux ; il lui fallait ce livre, il le lui fallait ou la mort : il ne savait où diriger sa course, mais il courait ; enfin, il arriva devant une cloison qui était intacte, il la brisa avec un coup de pied, et vit un appartement obscur et étroit. Il tâtonnait, sentit quelques livres sous ses doigts ; il en toucha un, le prit et l'emporta hors de cette salle ; c'était lui, le Mystère de Saint-(Michel) ; il retourna sur ses pas, comme un homme éperdu et en délire. Il sauta par-dessus les trous, il volait dans les flammes, mais il ne retrouva point l'échelle qu'il avait dressée contre le mur ; il arriva à une fenêtre et descendit en dehors, se cramponnant avec les mains et les genoux aux sinuosités. Ses vêtements commençaient à s'enflam-

mer, et, lorsqu'il arriva dans la rue, il se roula dans le ruisseau, pour éteindre les flammes qui le brûlaient.

— Quelques mois se passèrent, et l'on n'entendait plus parler du libraire Giacomo, si ce n'est comme un de ces hommes singuliers et étranges dont la multitude rit dans les rues, parce qu'elle ne comprend point leurs passions et leurs manies.

L'Espagne était occupée d'intérêts plus graves et plus sérieux, un mauvais génie semblait peser sur elle. Chaque jour, de nouveaux meurtres et de nouveaux crimes, et tout cela paraissait venir d'une main invisible et cachée : c'était un poignard suspendu sur chaque toit et sur chaque famille ; c'étaient des gens qui disparaissaient tout à coup, sans qu'on eût aucune trace du sang que leurs blessures avaient répandu : un homme partait pour un voyage, il ne revenait plus.

On ne savait à qui attribuer cet horrible fléau ; car il faut attribuer le malheur à quelqu'un d'étranger, mais le bonheur à soi.

En effet, il est des jours si néfastes dans la vie, des époques si funestes pour les hommes, que, ne sachant qui accabler de ses malédictions, on crie vers le ciel. C'est dans les époques malheureuses pour les peuples que l'on crut à la fatalité.

Une police vive et empressée avait tâché, il est vrai, de découvrir l'auteur de tous ces forfaits. L'espion soudoyé s'était introduit dans toutes les maisons, avait écouté toutes les paroles, entendu tous les cris, vu tous les regards, et il n'avait rien appris. Le procureur avait ouvert toutes les lettres, brisé tous les cachets, fouillé dans tous les coins, et n'avait rien trouvé.

Un matin pourtant, Barcelone avait quitté sa robe de deuil pour aller s'entasser dans les salles de la justice, où l'on allait condamner à mort celui que l'on supposait être l'auteur de tous ces horribles meurtres. Le peuple cachait ses larmes dans un rire convulsif ; car lorsqu'on souffre et qu'on pleure, c'est une consolation, bien égoïste, il est vrai, mais enfin réelle, de voir d'autres souffrances et d'autres larmes.

Le pauvre Giacomo, si calme et si paisible, était accusé d'avoir brûlé la maison de Baptisto, d'avoir volé sa bible. Il était chargé encore de mille autres accusations. Il était donc là, assis sur le banc des meurtriers et des brigands ; lui, l'honnête bibliophile, lui, le pauvre Giacomo, lui qui ne pensait qu'à lire ses livres, était donc compromis dans des mystères de meurtre et d'échafaud.

La salle regorgeait de peuple. Enfin, le procureur se leva et lut son rapport ; il était long et diffus, à peine si on pouvait en distinguer l'action principale des parenthèses et des réflexions. Le procureur disait qu'il avait trouvé, dans la maison de Giacomo, la bible qui appartenait à Baptisto, puis que cette bible était la seule en Espagne. Or, il était probable que c'était Giacomo qui avait mis le feu à la maison de Baptisto, pour s'emparer de ce livre rare et précieux. Il se tut et se rassit essoufflé.

Quant au moine, il était calme et paisible, et ne répondit pas même par un regard à la multitude qui l'insultait.

Son avocat se leva, il parla longtemps et bien. Enfin, quand il crut avoir ébranlé son auditoire, il souleva sa robe et en tira un livre ; il l'ouvrit et le montra au public : c'était un autre exemplaire de cette bible.

Giacomo poussa un cri, et tomba sur son banc, en s'arrachant les cheveux. Le moment était critique, on attendait une parole de l'accusé, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Enfin, il se rassit, regardant ses juges et son avocat comme un homme qui s'éveille. On lui demanda s'il était coupable d'avoir mis le feu chez Baptisto.

— Non, hélas ! répondit-il. Non : mais allez-vous me condamner ? Oh ! condamnez-moi, je vous en prie ; la vie m'est à charge, mon avocat vous a menti, ne le croyez pas. Oh ! condamnez-moi, j'ai tué don Bernardo, j'ai tué le curé, j'ai volé le livre, le livre unique, car il n'y en a point deux en Espagne. Messeigneurs, tuez-moi, je suis un misérable. Son avocat s'avança vers lui, et lui montrant cette bible : « Je puis vous sauver, regardez. »

— Oh ! moi qui croyais que c'était le seul en Espagne ! Giacomo prit le livre et le regarda : Oh ! dites-moi, dites-moi que vous m'avez trompé. Malheur sur vous, et il tomba évanoui.

Les juges revinrent et prononcèrent son arrêt de mort. Giacomo l'entendit sans frémir, et il parut même plus calme et plus tranquille. On lui fit espérer qu'en demandant sa grâce au pape, il l'obtiendrait peut-être. Il n'en voulut point, et demanda seulement que sa bibliothèque fût donnée à l'homme qui avait le plus de livres en Espagne.

Puis, lorsque le peuple se fut écoulé, il demanda à son avocat d'avoir la bonté de lui prêter son livre. Celui-ci le lui donna.

Giacomo le prit amoureusement, versa quelques larmes sur les feuillets usés, le déchira avec colère, puis il en jeta les morceaux à la figure de son défenseur, en lui disant : « Vous en avez

menti, Monsieur l'avocat ; je vous disais bien que c'était le seul en Espagne ! »

q

Cinquième partie Rage et impuissance

conte

Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde.

Alp. de Lamartine

Rage et impuissance

conte malsain pour Les nerfs sensibles et les âmes dévotes

(Décembre 1836)

Gve Flaubert

Tout dormait calme et paisible dans le village de Mussen. De toutes les lumières qui avaient disparu lentement et les unes après les autres une seule brillait encore aux vitres de ce bon monsieur Ohmlin le médecin du pays.

Minuit venait de sonner à la petite église, la pluie tombait par torrents, et la neige sortie des flancs du mont Pilate tourbillonnait dans l'air emportée par les rafales de l'avalanche et la grêle résonnait sur les toits.

Cette lumière seule et isolée éclairait une chambre basse où était assise une femme d'environ soixante et quelques années.

Elle était voûtée et couverte de rides, elle cousait mais la fatigue souvent surmontant son courage lui faisait fermer les yeux et pencher la tête puis si quelque coup de vent plus furieux et plus bruyant que tous les autres venait à faire craquer les auvents, si la pluie redoublait de violence alors elle se réveillait de son assoupissement, tournait ses petits yeux creux sur la chandelle dont la longue flammèche jetait encore quelque lueur autour d'elle, frissonnait, rapprochait son fauteuil de la cheminée – puis faisait un signe de croix.

C'était une de ces bonnes et honnêtes filles qui naissent et meurent dans les familles, qui servent leurs maîtres jusqu'à la mort, prennent soin de (leurs) enfants et les élèvent.

Celle-ci avait vu naître M. Ohmlin, elle avait été sa nourrice, plus tard elle était sa servante. Aussi tremblait-elle alors pour son pauvre (maître) parti dès le matin dans les montagnes et qui n'était point encore de retour. Elle n'osait plus reprendre son ouvrage, se tenait assise près du foyer les bras croisés, les pieds sur l'âtre du foyer et la tête baissée sur ses mains, elle écoutait avec terreur le vent qui sifflait dans la serrure et hurlait sur la montagne.

Triste et pensive elle tâchait de se rappeler une de ces légendes si terribles et si sanglantes qu'on contait chez elle, jadis dans sa jeunesse, quand toute la famille réunie autour du foyer écoutait avec plaisir une histoire de meurtre et de fantôme qui se passait ainsi dans les montagnes par une nuit d'hiver bien sombre et bien froide, au milieu des glaciers, des neiges et des torrents.

C’est dans ses souvenirs d’enfance qu’errait ainsi son imagination, et la vieille Berthe se retraçait ainsi toute sa vie qui s’était passée monotone et uniforme dans son village et qui dans un cercle si étroit avait eu aussi ses passions, ses angoisses et ses douleurs.

Mais bientôt elle entendit sur le pavé de la place voisine les aboiements sinistres et lugubres d’un chien et le pas saccadé d’un mulet. Elle tressaillit, se leva de sa chaise en s’écriant « C’est lui. » Puis elle courut à la porte et l’ouvrit.

Après quelques instants un homme parut dans la salle, il était entouré d’un large manteau brun tout blanc de neige, l’eau ruisselait sur ses vêtements.

— Du feu Berthe, dit-il en entrant – du feu je me meurs de froid.

La vieille fille sortit puis revint au bout de quelques minutes apportant dans ses bras des copeaux et un fagot qu’elle alluma avec les tisons blanchis qui jetaient encore quelque chaleur dans la cheminée.

Aussitôt un feu clair et pétillant éclaira l’appartement, M. Ohmlin retira son manteau et laissa voir un homme de taille ordinaire, maigre mais fort de complexion. Ses joues étaient creuses et pâles, et quand il eut ôté son chapeau on vit un crâne large et blanc couvert de peu de cheveux noirs. Il avait l’aspect sérieux et réservé. Sa barbe noire lui donnait un aspect triste et sombre tempéré par un sourire bienveillant qui régnait sur ses lèvres.

Il s'assit, mit ses pieds sur les chenets et caressa un de ces beaux chiens des Alpes assis à ses côtés. L'animal regardait tristement son maître et lui léchait ses mains humides rougies par le froid.

— Eh bien comment ça va-t-il ? dit Berthe en se rapprochant, – vos dents ?

— Mal Berthe. Oh bien mal, cet air froid des montagnes m'a fait souffrir. Il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'oeil. Ce n'est pas de cette nuit que je dormirai.

Ici Fox (c'était le nom du chien favori qui était étendu aux pieds du médecin) Fox se mit à faire entendre ce son singulier et traînard que Berthe avait entendu lorsqu'il était arrivé avec son maître.

— Tais-toi Fox – tais-toi.

La pauvre bête se mit à geindre comme quelqu'un qui souffle ou qui pleure.

— Tais-toi Fox, poursuivit Berthe, tais-toi, et (elle) le repoussa rudement du pied.

— Pourquoi veux-tu le faire taire ? dit M. Ohmlin. Il est de mauvaise humeur, dam c'est tout simple, il est fatigué et il a faim.

— Tiens, dit Berthe en lui jetant un morceau de pain qu'elle alla chercher dans une armoire placée à côté de la cheminée, tiens –

Fox vit le pain d'un oeil terne et humide, tourna sa belle tête noire vers son maître et le regarda tristement.

— Pauvre bête, dit-il, qu'as-tu ?

— C'est signe de malheur, dit Berthe, Dieu et saint Maurice nous en préservent.

— Vieille folle – il est malade.

— Avez-vous faim, que voulez-vous ?

— Moi oh rien, je vais dormir – s'il m'est possible. Ou plutôt non. J'ai encore quelques pilules d'opium, je vais en essayer. Adieu Berthe, éteins le feu et dors bien ma brave fille. Quant à toi Fox, à la niche. Et il ouvrit la porte qui donnait sur la cour. Fox n'obéit point, il se coucha par terre et se traîna aux pieds de M. Ohmlin. Celui-ci impatienté le laissa et monta précipitamment dans sa chambre. Il se coucha précipitamment avec le frisson de la fièvre, avala son opium et s'endormit dans des rêves d'or.

Quant à Berthe elle dormait profondément et était pourtant réveillée quelquefois par les gémissements plaintifs du pauvre Fox qui était resté précipitamment dans l'escalier. La neige avait diminué, les nuages s'étaient évanouis et la lune commençait à se montrer derrière les sommets du mont Pilate –

Le matin vers les neuf heures la vieille Berthe s'éveilla, fit sa prière et descendit dans la salle, la porte n'était point ouverte. Elle s'en étonna. Comme il dort aujourd'hui le pauvre homme, se dit-elle, probablement il va bientôt sortir. Mais aussitôt Maître Bernardo arriva, c'était un médecin des environs.

— Où est-il ? dit-il en entrant.

— Dans sa chambre je pense, allez voir il dort encore.

Celui-ci monta et entra sans cérémonie en criant :

— Allons, levez-vous donc il est tard.

M. Ohmlin ne répondit pas, sa tête était penchée hors de son lit et ses bras étaient étendus hors de sa couche.

Bernardo s'en approcha et le remuant avec violence – Diable il a le sommeil dur.

Mais le corps céda au mouvement de la main et retomba dans sa position première comme un cadavre.

Bernardo pâlit, prit ses mains – elles étaient froides. Il s'approcha de sa bouche – il ne respirait pas. Il mit les doigts sur sa poitrine, pas un battement.

Il resta pâle et stupéfait, regarda ses paupières et les ouvrit, pas un regard – il ne vit que cet oeil terne et à demi fermé qu'ont les morts dans leur sommeil.

Bernardo sortit de la chambre du médecin en courant – Berthe lui demanda ce qu'il avait. Il ne répondit (pas), seulement il était pâle et ses lèvres étaient blanches.

Quelques heures après une douzaine de médecins tous tristes et calmes entouraient le lit de leur confrère, et un seul mot errait sur leurs lèvres, il est mort.

Chacun s'approchait du corps inanimé, le retournait sur tous les sens puis s'écartait avec horreur et dégoût en disant – il est mort.

Un seul d'entre eux osa croire que ce cadavre n'était qu'endormi et manquant de preuves il ne put appuyer sa prévision et finit par se rendre à l'avis des autres médecins.

C'était un de ces jours d'hiver tristes et pluvieux, une pluie fine battait dans l'air et des flocons de neige blanchissaient les rues du village. – Ce jour-là il était triste aussi le village. Son père, son bienfaiteur était mort. – Les maisons étaient fermées, on ne se parlait (pas), les enfants ne riaient plus sur la place, les hommes étaient attendris – et l'on pleurait.

Le modeste convoi s'avançait vers le cimetière modeste et beau de sa douleur. Quelques hommes vêtus de noir portaient le cercueil dont le (drap) noir se blanchissait de neige. Les enfants aux têtes blondes suivaient par derrière, silencieux et étonnés et les prêtres chantaient tout bas car des larmes couvraient leurs voix. Un ami suivait le mort dans sa tombe. Mais à celui-(là), sa douleur était profonde et triste, plus désespérée et plus intime que celle de tous ces hommes – celui-là, était-ce une femme – un enfant – une maîtresse – un ami ? – non c'était un chien.

Le pauvre Fox marchant la tête baissée, suivant son maître avec des cris plaintifs et des larmes aussi grosses que celles d'un homme.

Le cimetière était à mi-côte, le chemin était glissant et boueux, on n'entendait que le pas des prêtres et des hommes dont les gros souliers ferrés s'enfonçaient dans la boue – puis les chants des morts, la neige qui tombait – la pluie qui roulait dans les ornières et le vent qui agitait le drap du cercueil.

Enfin on creusa la terre, – on y déposa le coffre avec quelques prières pour l'éternité. – Le fossoyeur jeta dessus quelques pelletées de terre qui résonnèrent sur le bois de chêne en rendant un son vide et creux.

— On se sépara, la grille de fer résonna dans ses gonds et le cimetière redevint silencieux et paisible.

De tous les amis du convoi un seul était resté, Fox couché sur la terre et regardant (avec) tristesse les bougies vacillantes du convoi qui s'éloignaient dans le brouillard et ces longs vêtements noirs qui s'abaissaient lentement et comme des ombres dans la vallée brumeuse.

La nuit arriva bientôt belle et blanche de sa lune dont la lueur mélancolique s'abattait sur les tombes comme le doute sur le mourant.

M. Ohmlin dormait toujours d'un sommeil lourd et pesant – il rêvait – et c'était des songes beaux d'illusions, voluptueux d'amour et d'enchantements.

Il rêvait l'Orient – l'Orient avec son soleil brûlant, son ciel bleu, ses minarets dorés, ses pagodes de pierre, l'Orient avec sa poésie toute d'amour et d'encens, l'Orient avec ses parfums, ses émeraudes, ses fleurs, ses jardins aux pommes d'or – l'Orient avec ses fées, ses caravanes dans les sables. L'Orient avec ses sérails, séjour des fraîches voluptés. Il rêvait l'insensé les ailes blanches des Anges qui chantaient des versets du Coran aux oreilles du prophète, il rêvait des lèvres de femme pures et rosées, il rêvait de grands yeux noirs qui n'avaient d'amour que pour lui, il rêvait cette peau brune et olivâtre des femmes de l'Asie, doux satin qu'effleure si souvent dans ses nuits le poète qui les rêve, il rêvait tout cela – Mais le réveil allait venir morne et impitoyable comme la réalité qu'il apporte.

Il rêvait l'amour dans une tombe. Mais le rêve s'efface et la tombe reste. –

Il ouvre les yeux, se sent entouré dans de longs plis, il s'en dégage, palpe de ses mains tremblantes le bois qui l'entoure, sur sa tête, sur ses côtés, partout, partout… Il se tâte lui-même, se sent nu. Oh c'est un songe, un songe horrible, infernal, un pesant cauchemar. Arrière toute idée d'éternité, lui qui veut s'accrocher à la vie.

Mais l'éternité est là – là pauvre fou couchée avec toi dans son lit de noces, t'attirant vers elle, riant derrière ta tête avec une grimace de démon.

— Il a peur, peur de ce squelette hideux dont il lui semble palper les os sur sa poitrine.

— Oh non c'est impossible – et il voulut se rendormir, oublier tout cela, s'étourdir sur la réalité, effacer de sa pensée cette masse de plomb qui pesait sur sa tête et se bercer dans d'autres rêves.

Non – il avait trop rêvé – Ah d'autres rêves maintenant, rêve l'éternité si tu veux ; eh bien, l'Orient maintenant, rêve donc l'Orient dans ta tombe, dans une pensée de volupté et dans des rêves dorés.

Non non l'Agonie qui va et les rêves d'enfer – Mais l'Agonie qui s'arrache les cheveux, se tord de désespoir, appelle Satan et maudit Dieu.

Pourtant sa première terreur fut muette et calme. C'était un étonnement étrange et stupide – une stupeur d'idiot.

— Oh non non, se disait-il, voulant se faire illusion, non cela est impossible, oh non, mourir ainsi dans une tombe, mourir de désespoir et de faim, oh ce serait affreux et il touchait tout ce qui

l'entourait, mais je suis un fou, je rêve, ce bois eh bien c'est ma couche – ce linge mon drap. – Mais enfer, une tombe, un linceul, et il poussa un de ces rires amers qui eût retenti bien fort s'il n'eût pas éclaté dans une tombe.

Et puis il avait froid, il se sentait nu, et l'humidité des sépulcres humectait sa peau, il tremblait. Ses dents claquaient et la fièvre battait dans ses artères, il se sentit piqué au doigt, le porta à ses yeux, il ne vit rien, il faisait si noir – à ses lèvres il sentit l'odeur du sang, il s'était écorché à un clou de sa tombe.

— Mourir, mourir ainsi sans secours, sans pitié. Oh non je sortirai de cet enfer, je sortirai de cette tombe, cela ne s'est jamais vu, c'est à en devenir fou avant de mourir de désespoir et oui je vais mourir. Oh mourir, (ne) plus vivre, quoi, rien, tout ce qui se passe sur cette terre, la nature, les champs, le ciel, les montagnes tout cela ah je vais le quitter. Je les ai quittés pour toujours, et il se tordait dans sa tombe comme le serpent sous les griffes du tigre.

Il pleurait de rage, il s'arrachait les cheveux, criait après la vie, lui si plein de force et de santé.

Que de larmes il versa sur ses mains. Que de cris il jeta dans sa tombe, que de coups de colère. Il frappa son cercueil. Il prit son linceul, le déchira avec ses ongles, le mit en pièces avec ses dents, – il lui fallait quelque chose à broyer, à anéantir sous ses mains, lui qui se sentait si impitoyablement écrasé sous celles de la fatalité.

Enfin il s'arrêta dans son désespoir, s'étendit sur sa planche, ferma les yeux et pensa à Dieu.

Un rayon d'espérance vint briller dans sa tombe il pensa à son âme dont il doutait depuis longtemps, il crut à Dieu qu'il blasphéma tout à l'heure et il espéra la vie dont il désespérait.

Il prêta l'oreille, entendit sur sa tête un bruit faible et léger. Il lui semblait qu'on grattait la terre sur lui – plus il écoutait, plus le bruit devenait fort – il sourit de bonheur, joignit les mains et pria Dieu.

Oh merci, merci, tu m'as rendu la vie, tu me la donnes donc la vie. Je ne mourrai pas (dans) cette tombe hideuse et froide. Je mourrai mais plus tard car je serai vieux dans bien des années, je vais vivre. La vie est à moi, ses délices, ses joies – et il pleurait de bonheur, il maudit son scepticisme d'homme du monde et ses préjugés impies.

Merci, merci Dieu de m'avoir rendu tout cela.

Il entendit distinctement sur sa tête des pas d'hommes. On venait le délivrer oh c'était sûr. Quelque âme charitable aura eu pitié de son malheur, on se sera douté que dans cette tombe était un homme au lieu d'un cadavre. – Et on vient le déterrer c'est tout simple, la chose est certaine, positive. Oh béni soit l'homme qui vient lui donner la vie – Oh béni soit celui-là.

Son coeur battait avec violence – il riait de bonheur, s'il eût pu il aurait sauté de joie.

Les pas se rapprochèrent, puis s'écartèrent – et tout redevint calme.

C'était le fossoyeur qui venait chercher sa pioche qu'il avait oubliée et comme il pleuvait il craignait qu'elle ne se rouillât.

Un bon enfant ce fossoyeur qui fumait une petite (pipe) allemande, avait un chapeau de paille des montagnes et aimait le vin du Rhin, il avait l'âme charitable car lorsqu'il vit un chien sale et couvert de boue qui s'amusait à bouleverser la terre bénite, au lieu de le tuer comme tout autre eût fait à sa place, il se contenta de le repousser du pied.

M. Ohmlin écouta longtemps, bien longtemps, rien – il écouta encore, rien. Oh c'était fini. Il fallait mourir.

Mourir comme il l'avait prévu, de cette mort horrible et cruelle qui arrive à chaque minute mais lentement vous brûle à petit feu, vous mange avec délices. Et quand mourir ? Quand finira ce supplice, cette agonie, ce râle qui dure tant de siècles ?

Et il se mit à rire de pitié pour ses anciennes croyances et puisque le ciel n'avait (pas) voulu le sauver, il appela l'enfer, l'enfer vint à son secours, lui donna l'Athéisme, le désespoir et les blasphèmes.

D'abord il douta de Dieu puis il le nia puis il en rit puis il insulta ce mot.

Bah, se disait-il en riant d'un rire forcé, où est-il le créateur des misères ? Où est-il ? qu'il vienne me délivrer s'il existe. Je te nie mot inventé par l'heureux, je te nie, tu n'es qu'une puissance fatale et stupide comme la foudre qui tombe et qui brûle.

Et il s'arrachait les cheveux et se déchirait le visage avec les ongles.

Tu crois que j'irai te prier dans mon heure dernière ? oh je suis trop fier et trop malheureux. Je n'irai pas t'implorer, je t'abhorre. L'éternité je la nie – ton paradis – chimère, ton bon-

heur céleste je le méprise, ton enfer je le brave, l'éternité c'est une tête de mort qu'on trouvera dans quelques mois (ici) à ma place.

Le rire était sur son front et les larmes étouffaient sa voix.

Moi bénir la main qui me frappe, embrasser le bourreau. Oh si tu peux te réunir sous la forme humaine – viens dans ma tombe avec moi que j(e t')emporte aussi vers l'éternité qui te dévorera un jour, que je te livre au néant qui te donne son nom, viens, viens que je te broie, que je t'écrase entre ma tombe et moi, que je mange ta chair, fais-toi quelque chose de palpable pour que je puisse te déchirer en riant –

Ses dents claquaient comme celles du démon quand il fut vaincu par le Christ.

Il était furieux et bondissant, roulant dans une tombe en maudissant Dieu avec des cris à la bouche et le désespoir dans l'âme.

Où es-tu Dieu du ciel ? viens si tu existes, pourquoi ne me délivres-tu pas ? Si tu existes pourquoi m'as-tu fait malheureux ? Quel plaisir à me voir souffrir ? Si je ne croyais pas à toi c'est que j'étais malheureux rends-moi la vie je t'aimerai. Si cela ne dépend pas de toi, eh bien fais-le puisque tu es tout-puissant – fais-le, donne-moi la foi, pourquoi ne veux-tu pas que je te croie ? tu vois que je souffre, que je pleure, abrège mes souffrances, taris mes larmes !

Puis il s'arrêta effrayé de ses blasphèmes. Il eut peur et trembla. Il avait peur et de Quoi ? La terre pouvait s'effacer, les révolutions pouvaient remuer la poussière du globe. Peu lui importait, il aurait toujours assez d'air pour respirer encore pendant

quelques minutes dans une tombe – air corrompu, humide, échauffé et qui sentait le cadavre.

Mais il avait peur de l'éternité qu'il bravait, de ce mot dont il se moquait en riant couché sur le dos, accroupi dans sa tombe la face vers le ciel qui était pour lui les deux planches d'un cercueil – pour son malheur il doutait encore – il n'était sûr de rien.

Ne croyez point les gens qui (se) disent athées, ils ne sont que sceptiques et nient par vanité.

Eh bien lorsqu'on doute et qu'on a des souffrances on veut effacer toute probabilité, avoir la réalité vide et nue mais le doute s'augmente et vous ronge l'âme.

Il n'entendait que les aboiements de son chien qui pleurait sa mort ou qui devinait son malheur.

— Pauvre ami, dit-il, et il versa une larme de tendresse. La seule qui le soulagea.

Il était fatigué, avait les membres brisés – il avait faim – faim et rien sous la dent…

Enfin il se tourna sur le dos, se raccroupit en peloton, s'efforça de briser son cercueil – Je sortirai d'ici malgré toi, se disait-il avec fureur. Je vivrai malgré ta volonté, et penché sur le ventre il s'efforça avec des soubresauts et des secousses convulsives de faire ployer cette planche dure comme du fer.

Enfin par un dernier effort de rage et de désespoir il la brisa.

À la vue de cette tombe entr'ouverte ou plutôt sentant ployer, craquer son cercueil sur son dos, un rire de vainqueur éclata sur sa bouche – il se crut libre –

Mais la terre était là haute de six pieds, la terre qui allait l'écraser s'il faisait le moindre mouvement – car soutenue jusqu'alors par le cercueil, elle ne pouvait rester dans la position première et au moindre dérangement des planches elle allait tomber.

M. Ohmlin s'en aperçut, il pâlit et faillit s'évanouir. – Il resta longtemps immobile, n'osant faire le moindre geste, – enfin il voulut tenter un dernier effort qui devait le tuer et le sauver.

La terre fraîchement remuée ne lui offrirait point une forte résistance, il voulait se lever brusquement et la fendre avec sa tête.

Le désespoir rend fou.

Il se leva, mais la planche du cercueil s'abaissa sur sa tête, il la vit – elle tomba.

Les gens les plus patients s'ennuient de tout. C'est un vieux proverbe il est vrai car notre bon fossoyeur ennuyé des aboiements de ce chien mélancolique dont nous avons déjà parlé, s'avisa de voir ce qu'il y avait donc là de si intéressant. Il creusa la terre dans l'espoir d'y trouver quelque chose, un trésor peut-être… dam qui sait. –

Ce qui l'étonna fort c'est que le coffre était brisé. Diable, voilà qui est drôle, il y a là-dessous quelque chose – et il leva la planche. Voici (ce) qu'il vit et ce qu'il racontait plus tard lorsqu'il voulait se faire passer pour brave.

Le cadavre était tourné sur le ventre, son linceul était déchiré, sa tête et son bras droit étaient sous sa poitrine. Quand je l'eus retourné avec ma pelle je vis qu'il avait des cheveux dans la main gauche, il s'était dévoré l'avant-bras – Sa figure faisait une gri-

mace qui me fit peur – il y avait de quoi. Ses yeux tout grands ouverts sortaient à fleur de tête, les nerfs de son cou étaient raides et tirés. On voyait ses dents blanches comme de l'ivoire car ses lèvres vertes relevées par les coins découvraient ses gencives comme s'il eût ri en mourant.

— Quant à Fox, il quitta le cimetière, alla courir dans les montagnes et fut un jour tué par des chasseurs qui n'avaient rien tué et qui lui lâchèrent un coup de fusil par passe-temps.

Pour Berthe – elle quitta le coin de son feu – et fut désignée sous les enfants du village par le nom de Berthe la folle. Les soirs quand la lune était belle, quand le vent hurlait sur la montagne, quand la neige blanchissait la terre, on voyait une vieille femme qui parcourait le chemin du cimetière en pleurant –

Un jour elle se jeta dans le torrent qui est au pied de la colline où s'élèvent les tombes et les cyprès.

q

Moralité

(cynique)

Pour indiquer la conduite que l'on doit tenir

à son heure dernière

Maître Michel de Montaigne honnête gas, prud'homme et de bonace nature a souvent dit en ses écrits – que sais-je – et Maître François Rabelais tourangeau chinonais, curé de Meudon, doc-

teur en Médecine, bon viveur, grand suceur de piot, chiffonneur de filles et joyeux sceptique, a encore plus souvent dit en les siens – Peut-être.

Eh bien aimable et courageux lecteur et vous bénévolente et peu dormeuse lectrice, que pensez-vous qu'eût répondu notre homme du cercueil si quelque malavenant lui eût demandé son avis sur la bonté de Dieu ? eût-il répondu : peut-être ? existe-t-elle ? que sais-je ? Pour moi je pense qu'il eût dit : J'en doute ou je la nie.

Et si le même malotru eût continué ses sottes questions en lui représentant la bonté de ce même Dieu miséricordieux, il aurait envoyé au diable l'escogriffe en lui répondant :

brain,

comme dit Pantagruel festoyant et troublé par l'arrivée de Panurge, et notre homme eut bien fait car lorsqu'on crève ainsi écorché d'âme autant encore en jurant après l'équarisseur.

Or de ceci je conclus provisoirement qu'il ne faut point troubler les mourants dans leur agonie, les morts dans leur sommeil, les amants au lit, les suceurs du piot devant Dame-Jeanne et le père Éternel dans ses bêtises.

J'engage aussi et voilà toute la moralité de cette sotte oeuvre, j'engage donc, ayant trouvé la conduite du sus-écrit médecin louable et bonne, j'engage tous les marmots à jeter la galette à la tête du pâtissier lorsqu'elle n'est point sucrée, les suceurs du piot leur vin quand il est mauvais, les mourants leur âme quand ils crèvent et les hommes – leur existence à la face de Dieu lorsqu'elle est amère.

Gve Flaubert

15 décembre 1836

q

Chapitre 1

La terre dormait d'un sommeil léthargique, point de bruit à sa surface, et l'on n'entendait que les eaux de l'océan qui se brisaient en écumant sur les rochers. La chouette faisait entendre son cri dans les cyprès, le lézard baveux se traînait sur les tombes, et le vautour venait s'abattre sur les ossements pourris du champ de bataille.

Une pluie lourde et abondante obscurcissait la lumière douteuse de la lune, sur laquelle roulaient, roulaient et roulaient encore les nuages gris qui passaient sur l'azur.

Le vent de la tempête agitait les vagues et faisait trembler les feuilles de la forêt ; il sifflait dans les airs tantôt fort, tantôt faible, comme un cri aigu domine les murmures.

Et une voix sortit de la terre et dit :

— Fini le monde ! que ce soit aujourd'hui sa dernière heure !

— Non, non, il faut que toutes les heures sonnent.

— Hâte-les, dit la première voix. Extermine l'homme dans un septième chaos et ne crée pas d'autres mondes.

— Il y en a encore un, supérieur à celui-ci.

— Tu veux dire plus misérable, répondit la voix de la terre. Oh ! finis, pour le bien de tes créatures ; puisque tu as manqué jusqu'à présent toutes tes oeuvres, au moins ne fais rien désormais.

— Si, si, répondit la voix du ciel, les autres hommes se sont plaints de leur faiblesse et de leurs passions ; celui-là sera fort et sans passions. Quant à son âme…

Ici la voix de la terre se mit à rire d'un rire éclatant, qui remplit l'abîme de son immense dédain.

q

Chapitre 2

Le duc Arthur d'Almaroës était alchimiste, ou du moins il passait pour tel, quoique ses valets eussent remarqué qu'il travaillait rarement ; que ses fourneaux étaient toujours cendre et jamais brasier, que ses livres entrouverts ne changeaient jamais de feuillet ; néanmoins il restait des jours, des nuits et des mois entiers sans sortir de son laboratoire, plongé dans de profondes méditations, comme un homme qui travaille, qui médite. On croyait qu'il cherchait l'or, l'élixir de longue vie, la pierre philosophale. C'était donc un homme bien froid au-dehors, bien trompeur d'apparence : jamais sur ses lèvres ni un sourire de bonheur ni un mot d'angoisse, jamais de cris à sa bouche, point de nuits fiévreuses et ardentes comme en ont les hommes qui rêvent quelque chose de grand ; on eût dit, à le voir ainsi sérieux et froid, un automate qui pensait comme un homme.

Le peuple (car il faut le citer partout, lui qui est devenu maintenant le plus fort des pouvoirs et la plus sainte des choses, deux mots qui semblent incompatibles si ce n'est à Dieu : la sainteté et la puissance), le peuple donc était persuadé que c'était un sorcier, un démon, Satan incarné. C'était lui qui riait, le soir, au détour du cimetière, qui se traînait lentement sur la falaise en poussant des cris de hibou ; c'était lui que l'on voyait danser dans les champs avec les feux follets ; c'était lui dont on voyait, pendant les nuits d'hiver, la figure sombre et lugubre planant sur le vieux donjon féodal, comme une vieille légende de sang sur les ruines d'une tombe.

Souvent, le soir, lorsque les paysans assis devant leurs portes se reposaient de leur journée en chantant quelque vieux chant du pays, quelque vieil air national que les vieillards avaient appris de leurs grands-pères et qu'ils avaient transmis à leurs enfants, qu'on leur avait appris dans leur jeunesse et que jeunes ils avaient chanté sur le haut de la montagne où ils menaient paître leurs chèvres, alors, à cette heure de repos où la lune commence à paraître, où la chauve-souris voltige autour du clocher de son vol inégal, où le corbeau s'abat sur la grève, aux pâles rayons d'un soleil qui se meurt, à ce moment, dis-je, on voyait paraître quelquefois le duc Arthur.

Et puis on se taisait quand on entendait le bruit de ses pas, les enfants se pressaient sur leurs mères et les hommes le regardaient avec étonnement ; on était effrayé de ce regard de plomb, de ce froid sourire, de cette pâle figure, et si quelqu'un effleurait ses mains, il les trouvait glaciales comme la peau d'un reptile.

Il passait vite au milieu des paysans silencieux à son approche, disparaissait promptement et se perdait à la vue, rapide comme

une gazelle, subtil comme un rêve fantastique, comme une ombre, et peu à peu le bruit de ses pas sur la poussière diminuait et aucune trace de son passage ne restait derrière lui, si ce n'est la crainte et la terreur, comme la pâleur après l'orage.

Si quelqu'un eût été assez hardi pour le suivre dans sa course ailée, pour regarder où tendait cette course, il l'eût vu rentrer dans le vieux donjon en ruines, autour duquel nul n'osait approcher le soir, car on entendait des bruits étranges qui se perdaient dans les meurtrières des tours, et, la nuit, il s'y promenait régulièrement un grand fantôme noir, qui étendait ses larges bras vers les nues et qui de ses mains osseuses faisait trembler les pierres du château, avec un bruit de chaînes et le râle d'un mourant.

Eh bien, cet homme qui paraissait si infernal et si terrible, qui semblait être un enfant de l'enfer, la pensée d'un démon, l'oeuvre d'un alchimiste damné, lui dont les lèvres gercées semblaient ne se dilater qu'au toucher frais du sang, lui dont les dents blanches exhalaient une odeur de chair humaine, eh bien, cet être infernal, ce vampire funeste n'était qu'un esprit pur et intact, froid et parfait, infini et régulier, comme une statue de marbre qui penserait, qui agirait, qui aurait une volonté, une puissance, une âme, enfin, mais dont le sang ne battrait point chaleureusement dans les veines, qui comprendrait sans sentir, qui aurait un bras sans une pensée, des yeux sans passion, un coeur sans amour.

Arrière aussi tout besoin de la vie, toute réalité matérielle ! tout pour la pensée, pour l'extase, mais une extase vague et indéfinie, qui se baigne dans les nuages, qui se mire dans la lune et qui tient de l'instinct et de la constitution, comme le parfum à la fleur.

Sa tête était belle, son regard était beau, ses cheveux étaient longs et s'ondulaient merveilleusement sur ses épaules en longs flots d'azur, lorsqu'il se penchait et se repliait lui-même sur son dos aux formes allongées, et dont la peau argentée d'un reflet de neige était douce comme le satin, blanche comme la lune.

Les autres créatures avaient eu avant lui des passions, un corps, une âme, et ils avaient agi tous pêle-mêle dans un tourbillon quelconque, se ruant les uns sur les autres, se poussant, se traînant ; il y en avait eu d'élevés, d'autres de foulés aux pieds ; tous les autres hommes enfin s'étaient pressés, entassés et remués dans cette immense cohue, dans ce long cri d'angoisse, dans ce prodigieux bourbier qu'on nomme la vie.

Mais lui, lui, esprit céleste, jeté sur la terre comme le dernier mot de la création, être étranger et singulier, arrivé au milieu des hommes sans être homme comme eux, ayant leur corps à volonté, leurs formes, leur parole, leur regard, mais d'une nature supérieure, d'un coeur plus élevé et qui ne demandait que des passions pour se nourrir, et qui, les cherchant sur la terre d'après son instinct, n'avait trouvé que des hommes, que venait-il donc faire ? il était rétréci, usé, froissé par nos coutumes et par nos instincts.

Aurait-il compris nos plaisirs charnels, lui qui n'avait de la chair que l'apparence ? les chauds embrassements d'une femme, ses bras humides de sueur, ses larmes d'amour, sa gorge nue, tout cela l'aurait-il fait palpiter un matin, lui qui trouvait au fond de son coeur une science infinie, un monde immense ?

Nos pauvres voluptés, notre mesquine poésie, notre encens, toute la terre avec ses joies et ses délices, que lui faisait tout cela,

à lui qui avait quelque chose des anges ? Aussi il s'ennuyait sur cette terre, mais de cet ennui qui ronge comme un cancer, qui vous brûle, qui vous déchire, et qui finit chez l'homme par le suicide. Mais lui ! le suicide ? Oh ! que de fois on le surprit, monté sur la haute falaise, regardant d'un rire amer la mort qui était là devant, lui riant en face et le narguant avec le vide de l'espace qui se refusait à l'engloutir !

Que de fois il contempla longtemps la gueule d'un pistolet, et puis, comme il le jetait avec rage, ne pouvant s'en servir, car il était condamné à vivre ! Oh ! que de fois il passa des nuits entières à se promener dans les bois, à entendre le bruit des flots sur la plage, à sentir l'odeur des varechs qui noircissent les rochers ! Que de nuits il passa appuyé sur un roc et promenant dans l'immensité sa pensée qui volait vers les nues !

Mais toute cette nature, la mer, les bois, le ciel, tout cela était petit et misérable ; les fleurs ne sentaient rien sur ses lèvres ; nue, la femme était pour lui sans beauté, le chant sans mélodie, la mer sans terreur.

Il n'avait point assez d'air pour sa poitrine, point assez de lumière pour ses yeux et d'amour pour son coeur.

L'ambition ? un trône ? de la gloire ? jamais il n'y pensa. La science ? les temps passés ? mais il savait l'avenir, et dans cet avenir il n'avait trouvé qu'une chose qui le faisait sourire de temps en temps, en passant devant un cimetière.

Aurait-il craint Dieu, lui qui se sentait presque son égal et qui savait qu'un jour viendrait aussi, où le néant emporterait ce Dieu comme ce Dieu l'emportera un jour. L'aurait-il aimé, lui qui avait passé tant de siècles à le maudire ?

Pauvre coeur ! comme tu souffrais, gêné, déplacé de ta sphère et rétréci dans un monde comme l'âme dans le corps.

Souvent un instinct moqueur de lui-même lui portait une coupe à ses lèvres, le vin les effleurait sans qu'un sourire vînt les dilater, et puis il s'apercevait qu'il avait fait quelque chose de fade et d'inutile ; il prenait une rose et la retirait bien vite comme une épine. Un jour il voulut être musicien, il avait une idée sublime, étrange, fantastique, que n'auraient peut-être pas comprise les hommes, mais pour laquelle se serait damné Mozart, une idée de génie, une idée d'enfer, quelque chose qui rend malade, qui irrite et qui tue. Il commença, la foule éperdue trépignait, et criait d'enthousiasme, puis, muette et tremblante, elle se prosterna sur le pavé des dalles et écouta. Des sons purs et plaintifs s'élevaient dans la nef et se perdaient sous les voûtes, c'était sublime ; ce n'était qu'un prélude. Il voulut continuer, mais il brisa l'orgue entre ses mains.

Rien pour lui désormais ! tout était vide et creux ; rien, qu'un immense ennui, qu'une terrible solitude, et puis des siècles encore à vivre, à maudire l'existence, lui qui n'avait pourtant ni besoins, ni passions, ni désirs ! Mais il avait le désespoir !

q

Chapitre 3

Il se résigna, et sa nature supérieure lui en donna les moyens ; il alla vivre seul et isolé dans un village d'Allemagne, loin du séjour des hommes qui lui étaient à charge.

Un château en ruines, situé sur une haute colline, lui parut un séjour conforme à sa pensée, et dès le soir il l'habita.

Il vivait donc ainsi seul, sans suite, sans équipages, presque sans valets, et renfermé en lui-même, bornant sa société à lui-même ; son nom n'en acquérait ainsi chaque jour qu'une existence de plus en plus problématique ; les gens qui le servaient ignoraient le son de sa voix, ils ne connaissaient de son regard qu'un oeil terne et à demi fermé qui se tournait froidement sur eux en les faisant frémir ; du reste, ils étaient entièrement libres, c'est-à-dire que leur maître ne leur faisait aucun reproche, à peine s'il leur donnait des ordres.

Le château qu'habitait le comte avait pris à la longue quelque chose de la tristesse de ses hôtes ; les murailles noircies, les pierres sans ciment, les ronces qui l'entouraient, cet aspect silencieux qui planait sur ses tours, tout cela avait quelque chose de féerique et d'étrange. C'était pire au-dedans : de longs corridors obscurs, des portes qui claquaient la nuit violemment et qui tremblaient dans leur châssis, des fenêtres hautes et étroites, des lambris enfumés, et puis de place en place, dans les galeries, quelque ornement antique, l'armure d'un ancien baron, le portrait en pied d'une princesse, un bois de cerf, un couteau de chasse, un poignard rouillé, et souvent, dans quelques recoins sans lumière, des décombres, des plâtras qui tombaient du plafond du vieux salon lorsque le vent, par quelque soirée d'hiver, s'entonnait dans les longues galeries avec plus de fureur que de coutume, avec des mugissements plus prolongés.

Le concierge (c'était un vieillard aussi décrépi que le château) faisait sa tournée tous les jours dans l'après-midi ; il commençait par le grand escalier de pierre dont la rampe était ôtée depuis que

le dernier possesseur l'avait vendue pour un arpent de terre ; il le montait lentement, et, arrivé dans la galerie principale, il ouvrait toutes les chambres, toutes portant leurs anciens numéros, toutes vides et délabrées, après avoir eu pourtant leur destination et leur emploi. Là, c'était le vieux salon, immense appartement carré dont on distinguait encore quelques lambeaux du velours cramoisi qui, dans le dernier siècle, en avait fait le somptueux ornement, la fraîche beauté ; d'abord, ce fut la salle du plaid, puis la chapelle, puis le salon. Alors il était encombré par une centaine de bottes de foin, déposées en cet endroit depuis vingt ans environ, et qui se pourrissaient à la pluie qui pénétrait facilement par les carreaux, chassée par le vent du soir ; le reste du salon était occupé par des vieux fauteuils, des harnais usés, quelques selles mangées par les vers et une grande quantité de fagots et de bois sec. Le concierge ne l'ouvrait jamais, si ce n'est pour y pousser quelque chose de vieux et de cassé, qu'il jetait négligemment et qui allait tomber sur un vieux tableau, sur une statue de jardin ou sur les fauteuils dépaillés. Il reprenait sa course lente et paisible au milieu du corridor et faisait retentir du bruit de ses souliers ferrés les larges dalles de pierre, qui en gardaient l'empreinte ; puis il revenait sur ses pas, regardant les nids d'hirondelles, s'établissant de jour en jour dans le château, comme dans leur domaine, et qui volaient et repassaient par les fenêtres du corridor dont toutes les vitres étaient étendues par terre, cassées et pêle-mêle, avec leurs encadrements en lames de plomb.

De grands peupliers bordaient le château ; ils se courbaient souvent au souffle de l'océan, dont le bruit des vagues se mêlait à celui de leurs feuilles, et dont l'air âpre et dur avait brûlé l'écorce. Une percée pratiquée dans le feuillage laissait voir, des plus

hautes fenêtres, la mer qui s'étendait immense et terrible, devant ce château sinistre qui n'en semblait qu'un lugubre apanage.

Là, c'était le pont-levis, maintenant on y passe sur une terrasse ; ici les créneaux, mais ils tremblent sous la main, et au moindre choc les pierres tombent ; plus haut, le donjon, jamais le concierge n'y alla, car il l'avait abandonné, ainsi que les étages supérieurs, aux chauves-souris et aux hiboux qui voltigeaient le soir sur les toits, avec leurs cris lugubres et leurs longs battements d'ailes.

Les murs du château étaient lézardés et couverts de mousse, il y avait à leur contact quelque chose d'humide et de gras, qui pressait sur la poitrine et qui faisait frissonner ; on eût dit la trace gluante d'un reptile.

C'était là qu'il vivait. Il aimait les longues voûtes prolongées, où l'on n'entendait que les oiseaux de nuit et le vent de la mer ; il aimait ces débris soutenus par le lierre, ces sombres corridors et toute cette apparence de mort et de ruine ; lui, qui était tombé de si haut pour descendre si bas, il aimait quelque chose de tombé aussi ; lui, qui était désillusionné, il voulait des ruines, il avait trouvé le néant dans l'éternité, il voulait la destruction dans le temps. Il était seul au milieu des hommes ! il voulut s'en écarter tout à fait et vivre au moins de cette vie qui pouvait ressembler à ce qu'il rêvait, à ce qu'il aurait dû être.

q

Chapitre 4

Le duc Arthur était assis dans un large fauteuil en maroquin noir, le coude appuyé sur sa table, la tête dans ses mains. La chambre qu'il habitait était grande et spacieuse, son plafond noirci par la fumée du charbon ; quant aux lambris, ils étaient cachés par une immense quantité de pots de terre, d'alambics, de vases, d'équerres et d'instruments rangés sur des tablettes.

Dans un coin était le fourneau, avec le creuset pour les magiques opérations ; puis, çà et là, sur des cendres encore chaudes, quelques livres entrouverts, dont quelques feuillets étaient arrachés à moitié et qui semblaient avoir été touchés par une main fiévreuse et brûlante, parcourus avec un regard avide et qui n'y avait rien lu.

Aucune lumière n'éclairait l'appartement, et quelques charbons qui se mouraient dans le fourneau jetaient seuls quelque lueur au plafond en décrivant un cercle lumineux et vacillant.

L'alchimiste restait depuis longtemps dans son immobile position : enfin il se leva, alla vers son creuset et le considéra quelque temps. La lueur rougeâtre des charbons illumina tout d'un coup son visage en le colorant d'un éclat fantastique. C'était bien là un de ces fronts pâles d'alchimistes d'enfer, ses yeux creux et rougis, sa peau blanche et tirée, ses mains maigres et allongées, tout cela indiquait bien les nuits sans sommeil, les rêves brûlants, les pensées du génie.

Et vous croyez que ce sourire d'amertume est un sourire de vanité ? vous croyez que ces joues creuses se sont amaigries sur les livres, que son teint s'est blanchi à la chaleur du charbon, et

que celui-là maintenant qui pleurerait de rage si c'était un jeune homme, cherche un nom, une immortalité ? vous croyez que ces livres jetés avec colère, ces feuillets déchirés, et que cette main qui se crispe et qui se déchire, vous croyez qu'il se désespère ainsi pour n'avoir point trouvé une parcelle d'or, un poison qui fait vivre ?

Il allait retourner à sa place quand il aperçut, sur la muraille noircie, des lignes brillantes qui se dessinaient fortement et qui formèrent bientôt un monstre hideux et singulier, semblable à ces animaux que nous voyons sur le portique de nos cathédrales, affamé, les flancs creux, avec une tête de chien, des mamelles qui pendent jusqu'à terre, un poil rouge, des yeux qui flamboient et des ergots de coq.

Il se détacha de la muraille tout à coup et vint sauter sur le fourneau ; on entendit le bruit de ses pattes grêles et fines sur les pavés du creuset.

— Que me veux-tu ? dit-il à Arthur.

— Moi ? rien ! Mais, n'es-tu point l'esprit damné qui perd les hommes, qui torture leur âme ?

— Eh bien, oui, repartit le monstre avec un cri de joie, oui, je suis Satan.

— Que me veux-tu ? que viens-tu faire ici ?

— T'aider.

— Et à quoi ?

— À trouver ce que tu cherches, l'or, l'élixir.

— Vraiment oui ! Tu ne sais donc pas que je peux vivre des mondes, qu'une pensée de ma tête peut faire rouler l'or à mes pieds ? Non, Satan, si tu n'as de pouvoir que sur cela, quitte-moi, fuis, car tu ne peux me servir.

— Non, non, je resterai, dit Satan avec un singulier sourire, je resterai !

La vanité est ma fille aînée, elle me donne les âmes de tous ceux qui la prennent, pensa-t-il en lui-même, j'aurai son âme !

En ce moment, les charbons qui s'éteignaient jetèrent encore quelques nappes de lumière, qui passèrent sur la figure d'Arthur ; elle apparut à Satan plus belle et plus terrible que celle des damnés, et même des plus beaux.

— Tiens, sortons d'ici, lui dit Arthur, le vent agite les arbres, la mer gronde et le rivage est dévasté. Viens ! nous parlerons mieux de l'éternité et du néant au bruit de la tempête, devant la colère de l'océan.

Ils sortirent. Le chemin qui conduisait au rivage était pierreux et ombragé par les grands arbres noirs qui entouraient le château. Il faisait froid, la terre était sèche et dure ; il faisait sombre, pas une étoile au ciel, pas un rayon de la lune.

Arthur marchait, la tête nue et le visage découvert, il allait lentement, et prenait plaisir à se sentir le visage effleuré par sa chevelure bleue et soyeuse. Il aimait le fracas du vent et le bruit sinistre des arbres qui se penchaient avec violence. Satan était derrière ; il sautillait légèrement sur les pierres, sa tête était baissée et il hurlait plaintivement.

Enfin ils arrivèrent à la plage, le sable en était frais, mouillé, couvert de coquilles et de varechs, qui roulaient vers la mer avec les galets entraînés par le reflux. Ils s'arrêtèrent tous les deux.

Arthur riait sauvagement au bruit des flots.

— Voici ce que j'aime, dit-il, ou plutôt ce que je hais le moins, mais cette colère n'est pas assez brutale, assez divine. Pourquoi le flot s'arrête-t-il et cesse-t-il de monter ? Oh ! si la mer s'étendait au-delà du rivage et des rochers, comme elle irait loin, comme elle courrait, comme elle bondirait ! ce serait plaisir de la voir, mais cela…

— Tu veux donc la mort, dit Satan, la mort dans tout ?

— C'est le néant que j'implore.

— Et pourquoi ? tu crois donc que rien ne subsiste après le corps ? que l'oeil fermé ne voit plus et que la tête froide et pâle n'a point de pensée ?

— Oui, je crois cela, pour moi du moins.

— Et que veux-tu enfin ? que désires-tu ?

— Le bonheur !

— Le bonheur ? y penses-tu ? le bonheur !… tu l'auras dans la science, tu l'auras dans la gloire, tu l'auras dans l'amour.

— Oh ! nulle part ! Je l'ai cherché longtemps, je ne l'ai jamais trouvé ; cette science était trop bornée, cette gloire trop étroite, cet amour trop mesquin.

— Tu te crois donc supérieur aux autres hommes ? tu crois que ton âme…

— Oh ! mon âme !... mon âme !...

— Tu n'en as donc pas ? tu ne crois à rien... pas même à Dieu ? Oh ! tu succomberas, homme faible et vaniteux, tu succomberas, car tu as refusé mes offres ; tu succomberas comme le premier homme. Que son regard était fier, comme il était insolent et fort de son bonheur, lorsque, se promenant dans l'Éden, il contemplait d'un oeil béant et surpris ma défaite et mes larmes ! et lui aussi je le vis succomber, je le vis ramper à mes pieds, je le vis pleurer comme moi, maudire et blasphémer comme moi ; nos cris de désespoir se mêlèrent ensemble et nous fûmes dès lors des compagnons de torture et de supplice. Oh ! oui, tu tomberas comme lui, tu aimeras quelque chose.

— Et tu me prends donc pour un homme, Satan ? pour un de ces êtres communs et vulgaires qui croupissent sur ce monde où un vent de malheur m'a jeté dans sa démence et où je me meurs faute d'air à respirer, faute de choses à sentir, à comprendre et à aimer ? Tu crois que cette bouche mange, que ces dents broient, que je suis asservi à la vie comme un visage dans un masque ? Si je découvrais cette peau qui me recouvre, tu verrais que moi aussi, Satan, je suis un de ces êtres damnés comme toi, que je suis ton égal et peut-être ton maître. Satan, peux-tu arrêter une vague ? peux-tu pétrir une pierre entre tes mains ?

— Oui.

— Satan, si je voulais, je te broierais aussi entre mes mains. Satan, qu'as-tu qui te rende supérieur à tout ? qu'as-tu ? est-ce ton corps ? mets ta tête au niveau de mon genou et de mon pied, je l'écraserai sur le sol. Qu'as-tu qui fasse ta gloire et ton orgueil,

l'orgueil, cette essence des esprits supérieurs ? Qu'as-tu ? réponds !

— Mon âme.

— Et combien de minutes dans l'éternité peux-tu compter où cette âme t'ait donné le bonheur ?

— Cependant, quand je vois les âmes des hommes souffrir comme la mienne, c'est alors une consolation pour mes douleurs, un bonheur pour mon désespoir ; mais toi, qu'as-tu donc de si divin ? est-ce ton âme ?

— Non ! c'est parce que je n'en ai pas.

— Pas d'âme ? eh quoi ! c'est donc un automate vivifié par un éclair de génie ?

— Le génie ! oh ! le génie ! dérision et pitié ! À moi le génie ? ah !

— Pas d'âme ? et qui te l'a dit ?

— Qui me l'a dit ? je l'ai deviné… Écoute, et tu verras. Lorsque je vins sur cette terre, il faisait nuit, une nuit comme celle-ci, froide et terrible. Je me souviens d'avoir été apporté par les vagues sur le rivage… Je me suis levé et j'ai marché. Je me sentais heureux alors, la poitrine libre ; j'avais au fond de moi quelque chose de pur et d'intact, qui me faisait rêver et songer à des idées confuses, vagues, indéterminées, j'avais comme un ressouvenir lointain d'une autre position, d'un état plus tranquille et plus doux ; il me semblait, lorsque je fermais les yeux et que j'écoutais la mer, retourner vers ces régions supérieures où tout était poésie, silence et amour, et je crus avoir continuellement dormi. Ce

sommeil était lourd et stupide, mais qu'il était doux et profond ! en effet, je me souviens qu'il fut un instant où tout passait derrière moi et s'évaporait comme un songe. Je revins d'un état d'ivresse et de bonheur pour la vie et pour l'ennui ; peu à peu ces rêves que je croyais retrouver sur la terre disparurent comme ce songe ; ce coeur se rétrécit, et la nature me parut avortée, usée, vieillie, comme un enfant contrefait et bossu qui porte les rides du vieillard. Je tâchai d'imiter les hommes, d'avoir leurs passions, leur intérêt, d'agir comme eux, ce fut en vain, c'est comme l'aigle qui veut se blottir dans le nid du pivert. Alors tout s'assombrit à ma vue, tout ne fut plus qu'un long voile noir, l'existence une longue agonie, et la terre un sépulcre où l'on enterrait tout vif, et puis quand, après bien des siècles, bien des âges, quand, après avoir vu passer devant moi des races d'hommes et des empires, je ne sentis rien palpiter en moi, quand tout fut mort et paralysé à mon esprit, je me dis : « Insensé, qui veux le bonheur et n'as point d'âme ! insensé, qui as l'esprit trop haut, le coeur trop élevé, qui comprends ton néant, qui comprends tout, qui n'aimes rien, qui crois que le corps rend heureux et que la matière donne le bonheur ! Cet esprit, il est vrai, était élevé, ce corps était beau, cette matière était sublime, mais pas d'âme ! pas de croyance ! pas d'espoir ! »

— Et tu te plains ! lui dit Satan, en traînant ses mamelles sur le sable et s'étendant de toute sa longueur, tu te plains ! Heureux, bénis le ciel au contraire, tu mourras ! Tu ne désires rien, Arthur, tu n'aimes rien, tu vis heureux, car tu ressembles à la pierre, tu ressembles au néant. Oh ! de quoi te plains-tu ? qui te chagrine ? qui t'accable ?

— Je m'ennuie.

— Ton corps, pourtant, ne peut-il point te procurer les plaisirs des hommes ?

— Les voluptés humaines, n'est-ce pas ? leurs grands baisers, leurs tièdes étreintes ? Oh ! je n'en ai jamais goûté, je les dédaigne et les méprise.

— Mais une femme ?

— Une femme ? Ah ! je l'étoufferais dans mes bras, je la broierais de mes baisers, je la tuerais de mon haleine. Oh ! je n'ai rien, tu as raison, je ne veux rien, je n'aime rien, je ne désire rien… Et toi, Satan, tu voudrais mon corps, n'est-ce pas ?

— Un corps ? Oh ! oui, quelque chose de palpable, qui sente, qui se voie, car je n'ai qu'une forme, un souffle, une apparence. Oh ! si j'étais un homme, si j'avais sa large poitrine et ses fortes cuisses… aussi je l'envie, je le hais, j'en suis jaloux… Oh ! mais je n'ai que l'âme, l'âme, souffle brûlant et stérile, qui se dévore et se déchire lui-même ; l'âme ! mais je ne peux rien, je ne fais qu'effleurer les baisers, sentir, voir, et je ne peux pas toucher, je ne peux pas prendre ; je n'ai rien, rien, je n'ai que l'âme. Oh ! que de fois je me suis traîné sur les cadavres de jeunes filles encore tièdes et chauds ! que de fois je m'en suis retourné désespéré et blasphémant ! Que ne suis-je la brute, l'animal, le reptile ! au moins il a ses joies, son bonheur, sa famille ; ses désirs sont accomplis, ses passions sont calmées. Tu veux une âme, Arthur ? Une âme ! mais y songes-tu bien ? Veux-tu être comme les hommes ? veux-tu pleurer pour la mort d'une femme, pour une fortune perdue ? veux-tu maigrir de désespoir, tomber des illusions à la réalité ? Une âme ! mais veux-tu les cris de désespoir stupide, la folie, l'idiotisme ? une âme ! tu veux donc croire ? tu

t'abaisserais jusqu'à l'espoir ? Une âme ! tu veux donc être un homme, un peu plus qu'un arbre, un peu moins qu'un chien ?

— Eh bien non, dit Arthur en s'avançant dans la mer, non, je ne veux rien !

Puis il se tut, et Satan le vit bientôt courir sur les flots, sa course était légère et rapide et les vagues scintillaient sous ses pas.

— Oh ! dit Satan, dans sa haine jalouse, heureux, heureux… tu as l'ennui sur la terre, mais tu dormiras plus tard, et moi, moi, j'aurai le désespoir dans l'éternité, et quand je contemplerai ton cadavre…

— Mon cadavre ? dit Arthur, qui t'a dit que je mourrai ? Ne te l'ai-je pas dit ? je n'espère rien, pas même la mort.

— Les moyens les plus terribles…

— Essaie, dit Arthur qui s'était arrêté un instant sur la vague qui le ballottait doucement, comme s'il se fût tenu debout sur une planche.

Satan se tut longtemps et pensa à l'alchimiste : « Je l'ai trompé, se dit-il, il ne croit pas à son âme. Oh ! tu aimeras, tu aimeras une femme, mais, à celle-là je lui donnerai tant de grâce, tant de beauté, tant d'amour, qu'il l'aimera… car c'est un homme, malgré son orgueil et sa science. »

— Écoute, Arthur, lui dit-il, demain tu verras une fille de tes montagnes, tu l'aimeras.

Arthur se mit à rire.

— Pauvre sot, lui dit-il, je veux bien essayer, ou plutôt essaie de me tuer, si tu l'oses !

— Non, dit Satan, je n'ai de pouvoir que sur les âmes. Et il le quitta.

Arthur était resté sur les rochers, et quand la lune commença à paraître, il ouvrit ses immenses ailes vertes, déploya son corps blanc comme la neige, et s'envola vers les nues.

q

Chapitre 5

Il faisait soir et le soleil rougeâtre et mourant éclairait à peine la vallée et les montagnes. C'était à cette heure du crépuscule où l'on voit, dans les prés, des fils blancs qui s'attachent à la chevelure des femmes et à leurs vêtements de dentelles et de soyeuses étoffes ; c'était à cette heure où la cigale chante de son cri aigu, dans l'herbe et sous les blés. Alors on entend dans les champs des voix mystérieuses, des concerts étranges, et puis, bien loin, le bruit d'une sonnette qui s'apaise et diminue, avec les troupeaux qui disparaissent et qui descendent. À cette heure, celle qui garde les chèvres et les vaches hâte son pas, court sans regarder derrière elle, et puis s'arrête de temps en temps, essoufflée et tremblante, car la nuit va venir et l'on rencontre dans le chemin quelques hommes et des jeunes gens, et puis elle a seize ans, la pauvre enfant, et elle a peur.

Julietta rassemble ses vaches et se dirige vers le village, dont on distinguait quelques cabanes, mais, ce jour-là, elle était triste,

elle ne courait plus pour cueillir des fleurs et pour les mettre dans ses cheveux. Non ! plus de sauts enfantins à la vue d'une belle marguerite que son pied allait écraser, plus de chants joyeux, ce jour-là, plus de ces notes perlées, de ces longues roulades ; non ! plus de joie ni d'ivresse, plus ce joli cou blanc qui se courbait en arrière, et d'où sortait en dansant une musique légère et toute chaude d'harmonie, mais, au contraire, des soupirs répétés, un air rêveur, des larmes dans les yeux, et une longue promenade, bien rêveuse et bien lente, au milieu des herbes, sans faire attention qu'elle marche dans la rosée et que ses vaches ont disparu, tant la jeune fille est nonchalante et toute mélancolique.

Que de fois, dans ce jour, elle courut après son troupeau ; que de fois elle revint se rasseoir, lasse et ennuyée, et là, penser, ou plutôt ne penser à rien ! Elle était oppressée, son coeur brûlait, il désirait quelque chose de vague, d'indéterminé, il s'attachait à tout, quittait tout, il avait l'ennui, le désir, l'incertitude ; ennui, rêve du passé, songe sur l'avenir, tout cela passait dans la tête de l'enfant, couchée sur l'herbe et qui regardait le ciel les mains sur son front. Elle avait peur d'être ainsi seule au milieu des champs, et pourtant elle y avait passé son enfance, se jouant dans les bois et courant dans les moissons ; le bruit du feuillage la faisait trembler, elle n'osait se retourner, il lui semblait toujours voir derrière sa tête la figure de quelque démon grimaçant avec un rire horrible.

Elle regarda longtemps les rayons rougeâtres du soleil qui diminuait de plus en plus, et qui décrivait, de place en place, des cercles lumineux qui s'agrandissaient, disparaissaient, puis revenaient bientôt ; elle attendit que la cloche de l'église eût fini de sonner et quand ses dernières vibrations furent perdues dans le

lointain, alors elle se leva péniblement, courut après son troupeau, et se mit en marche pour retourner chez son père.

Tout à coup elle vit, à une cinquantaine de pas, une vingtaine de petites flammes qui s'élevaient de la terre ; les flammes disparurent, mais au bout de quelques minutes, Julietta les revit encore ; elles se rapprochèrent peu à peu, et puis une disparaissait, puis une autre, une troisième, et enfin la dernière qui sautillait, s'allongeait et dansait avec vivacité et folie. Les vaches s'arrêtèrent tout à coup, comme si un instinct naturel leur prescrivait de ne plus avancer, et firent entendre un beuglement plaintif qui se traîna longtemps, monotone, et puis mourut lentement. Les flammes redoublèrent, et l'on entendait distinctement des rires éclatants et des voix d'enfants. Julietta pâlit et s'appuya sur la corne d'une génisse, immobile et muette de terreur ; elle entendit des pas derrière sa tête, elle sentit ses joues effleurées par un souffle brûlant et un homme vint se placer debout devant elle.

Il était richement vêtu, ses habits étaient de soie noire, sa main gantée reluisait de diamants ; au moindre de ses gestes on entendait un bruit de sonnettes argentines, comme mêlées à des pièces d'or ; sa figure était laide, ses moustaches étaient rouges, ses joues étaient creuses, mais ses yeux brillaient comme deux charbons, ils étincelaient sous une prunelle épaisse et touffue comme une poignée de cheveux ; son front était pâle, ridé, osseux, et la partie supérieure en était soigneusement cachée par une toque de velours rouge. On eût dit qu'il craignait de montrer sa tête.

— Enfant, dit-il à Julietta, belle enfant !

Et il l'attira vers lui d'une main puissante, avec un sourire qu'il tâchait de faire doux et qui n'était qu'horrible.

— Aimes-tu quelqu'un ?

— Oh ! laissez-moi, dit la jeune fille, je me meurs entre vos bras ! vous m'écrasez !

— Eh quoi ! personne ? continua le chevalier. Oh ! tu aimeras quelqu'un, car je suis puissant, moi, je donne la haine et l'amour. Tiens, asseyons-nous ici, continua-t-il, sur le dos de ta vache blanche.

Celle-ci se coucha sur le côté et prêta le flanc, l'inconnu s'assit sur son cou, il tenait d'une main une de ses cornes et de l'autre la taille de Julietta.

Les feux follets avaient cessé, le soleil n'éclairait plus, il faisait presque nuit et la lune, pâle et faible, luttait avec le jour.

Julietta regardait l'étranger avec terreur ; son regard était terrible.

— Laissez-moi ! dit-elle, oh ! laissez-moi, au nom de Dieu !

— Dieu ? reprit-il amèrement, et il se mit à rire. Julietta, continua-t-il, connais-tu le duc Arthur d'Almaroës ?

— Je l'ai vu quelquefois, mais c'est comme de vous, j'en ai peur… Oh ! laisse-moi, laisse-moi ; il faut que je m'en aille… mon père ! oh ! s'il savait…

— Ton père ! eh bien ?

— S'il savait, vous dis-je, que vous me retenez ainsi, le soir… oh ! mais il vous tuerait !

— Je te laisse libre, Julietta, pars !

Et il laissa tomber son bras qui la tenait vivement étreinte.

Elle ne put se lever, quelque chose l'attachait au ventre de l'animal qui geignait tristement et humectait l'herbe de sa langue baveuse ; il râlait et remuait sa tête sur le sol comme s'il se mourait de douleur.

— Eh bien, Julietta, pars ; qui t'empêche ?

Elle s'efforça encore, mais rien ne put lui faire faire un mouvement, sa volonté de fer se brisait devant la fascination de cet homme et son pouvoir magique.

— Qu'êtes-vous donc ? lui dit-elle, quel mal vous ai-je fait ?

— Aucun… mais parlons du duc Arthur d'Almaroës. N'est-ce pas qu'il est riche, qu'il est beau ?

Ici il se tut, se frappa le front de ses deux mains : « Oh ! qu'il vienne ! qu'il vienne donc ! »

Et puis ils restèrent ainsi tous deux longtemps, bien longtemps, la jeune fille tremblante, et lui l'oeil fixé sur elle et la contemplant avidement.

— Es-tu heureuse ? lui demanda-t-il.

— Heureuse ? Oh, non !

— Que te faut-il ?

— Je ne sais, mais je n'aime rien, rien ne me plaît, surtout aujourd'hui, je suis bien triste, et ce soir encore… votre air méchant… Oh ! j'en deviendrai folle !

— N'est-ce pas, Julietta, que tu voudrais être reine ?

— Non !

— N'est-ce pas, Julietta, que tu aimes l'église et son encens, sa haute nef, ses murailles noircies et ses chants mystiques ?

— Non.

— Tu aimes la mer, les coquilles au rivage, la lune au ciel et des rêves dans tes nuits ?

— Oh ! oui ! j'aime tout cela.

— Et qu'y rêves-tu dans tes nuits, Julietta ?

— Que sais-je ?

Et elle devint toute pensive.

— N'est-ce pas que tu souhaites une autre vie, des voyages lointains ? n'est-ce pas que tu voudrais être la feuille de rose pour rouler dans l'air, être l'oiseau qui vole, le chant qui se perd, le cri qui s'élance ? n'est-ce pas que le duc Arthur est beau, riche et puissant ! Et lui aussi, il aime les rêves, les sublimes extases.

« Oh ! qu'il vienne ! qu'il vienne ! continua-t-il tout bas, qu'il vienne ! elle l'aimera et d'un amour chaud, brûlant, entier, ils se perdront tous deux. »

La lune roulait sous les nuages, elle éclairait la montagne, la vallée et le vieux château gothique, dont la sombre silhouette se dessinait au clair de lune comme un fantôme sur le mur du cimetière.

— Levons-nous, dit l'inconnu, et marchons !

L'étranger prit Julietta et l'entraîna sur ses pas, les vaches bondissaient, galopaient dans les champs, elles couraient, éperdues, les unes après les autres, puis revenaient autour de Julietta en sautant et en dansant ; on n'entendait que le bruit de leurs pas sur la terre et la voix du cavalier aux éperons d'or qui parlait et parlait toujours d'un son singulier comme un orgue. Il y avait longtemps qu'ils marchaient ainsi, le chemin était facile, et ils marchaient rapidement sur l'herbe fraîche, glissante sous les pieds comme une glace polie. Julietta était fatiguée, ses jambes s'affaissaient sous son corps.

— Quand arriverai-je ? demandait-elle souvent.

Et son regard mélancolique s'élançait dans l'horizon qui ne lui offrait qu'une obscurité profonde. Enfin elle reconnut, après bien longtemps, la masure de son père. L'étranger était toujours à ses côtés, il ne disait plus rien, seulement son visage était gai et il souriait comme un homme heureux ; quelques mots d'une langue inconnue s'échappaient de ses lèvres, et puis il prêtait l'oreille attentivement, silencieux et la bouche béante.

— Aimes-tu le duc Arthur ? demanda-t-il encore une fois.

— Je le connais à peine, et puis, que vous importe ?

— Tiens, le voilà ! lui dit-il.

En effet, un homme passa devant eux, il était nu jusqu'à la ceinture, son corps était blanc comme la neige, ses cheveux étaient bleus et ses yeux avaient un éclat céleste.

L'inconnu disparut aussitôt.

Julietta se mit à courir, puis, arrivée à une porte en bois entourée d'une haie, elle se cramponna au marteau de fer et sonna à coups redoublés. Un vieillard vint ouvrir, c'était son père.

— Pauvre enfant, lui dit-il, d'où viens-tu ? entre !

Et la jeune fille aussitôt se précipita dans la maison, où sa famille l'attendait depuis plusieurs heures avec angoisse ; chacun aussitôt poussa des cris de joie, on l'embrassa, on la questionna, et l'on se mit à table autour d'un énorme pot en fer d'où s'exhalait une vapeur épaisse.

— As-tu ramené les vaches ? lui demanda sa mère.

Et sur sa réponse affirmative, elle lui prescrivit d'aller les traire. Julietta sortit et revint au bout de quelques minutes, apportant un énorme seau de fer-blanc qu'elle déposa avec peine sur la table… mais c'était du sang.

— Ciel ! du sang ! s'écria Julietta – elle devint pâle et tomba sur les genoux de sa mère – oh ! c'est lui !

— Qui ?

— Lui enfin, lui qui m'a retardée.

— Qu'est-ce ?

— Je ne sais !

— C'est moi, s'écria une voix qui partait du fond de l'appartement, avec un rire perçant.

En effet l'étranger et le duc Arthur étaient collés contre la muraille.

Le vieillard sauta sur son fusil accroché dans sa cheminée, et les ajusta.

— Grâce pour lui ! s'écria Julietta en se jetant violemment autour de son cou.

Mais la balle était partie, on n'entendait plus rien, les deux fantômes disparurent ; seulement, au bout de quelques instants, une vitre se cassa et une balle vint rouler sur les pavés.

C'était celle que Satan renvoyait.

q

Chapitre 6

Tout cela était étrange, il y avait là-dessous quelque sorcellerie, quelque piège magique ; et puis, ce lait changé en sang, cette apparition bizarre, le retard de Julietta, son regard effaré, sa voix chevrotante, et cette balle qui venait rebondir autour d'eux, avec leur rire sinistre échappé du mur, tout cela fit pâlir et trembler la famille ; on se serra les uns contre les autres et l'on se tut aussitôt. Julietta s'appuya la tête dans la main gauche, posa le coude sur la table, et défaisant le ruban qui retenait ses cheveux, elle les laissa tomber sur ses épaules, puis, ouvrant les lèvres, elle se mit à chanter entre ses dents, bien bas il est vrai ; elle murmurait un vieux refrain, aigre et monotone, qui sortait en sifflant ; elle se balançait légèrement sur la chaise et paraissait vouloir s'endormir au son de sa voix, son regard était insignifiant et à demi fermé, sa tenue était nonchalante et rêveuse.

On l'écoutait avec étonnement, et c'était toujours les mêmes sons, aigus et faibles, le même bourdonnement ; puis peu à peu il s'apaisa, et il devint si faible et si grêle qu'il mourut entre ses dents.

La nuit se passa ainsi, triste et longue, car chacun n'osait remuer de sa place, n'osait dire une parole ni regarder derrière soi. Le vieillard s'assoupit profondément dans son fauteuil de bois, sa femme ferma bientôt les yeux de crainte et d'ennui ; quant à ses deux fils, ils baissèrent la tête dans leurs mains et cherchèrent un sommeil qui ne vint que bien tard, mais troublé par des rêves sinistres.

Il eût fallu voir toutes ces têtes sommeillantes et abattues, réunies autour d'une lumière mourante qui éclairait leur front soucieux d'une teinte pâle et lugubre : celle du vieillard était grave, sa bouche était entrouverte, son front était couvert de ses cheveux blancs, et ses mains décharnées reposaient sur ses cuisses ; la vieille femme, qui était posée devant lui, tournait de temps en temps la tête de côté et d'autre, son visage était ridé par une singulière expression de malheur et d'amertume ; et puis il y avait la figure pâle et paisible de Julietta, avec ses longs cheveux blonds qui balayaient la table, sa chanson monotone qui sifflait entre ses dents blanches, et son regard doux et enivré.

Elle ne dormit pas, mais elle passa les heures de la nuit à écouter le beuglement plaintif de sa vache blanche qui, renfermée dans son étable, souffrait aussi, la pauvre bête, et se tordait peut-être d'agonie sur sa litière humide de sueur.

En effet, quand le jour fut venu et que Julietta sortit pour l'aller faire paître dans les champs, elle portait sur le cou l'empreinte

d'une griffe.

Elle sortit, monta la colline d'un pas rapide ; arrivée au haut, elle s'assit, mais le bas de ses vêtements et ses pieds ruisselaient, elle avait marché dans la rosée, tant, ce jour, elle était folle et dormeuse tout à la fois ; elle courait, puis s'arrêtait tout à coup, portait sa main à son front, et regardait de tous côtés s'il n'allait pas venir.

Il ! car elle aimait, la pauvre enfant ! elle aimait un grand seigneur, riche, puissant, qui était beau cavalier, avait des yeux fiers et un sourire hautain ; elle aimait un homme étrange, inconnu, un démon incarné, une créature, pensait-elle, bien élevée et bien poétique.

Non ! rien de tout cela, car elle aimait le duc Arthur d'Almaroës.

D'autres fois, elle retombait dans ses rêveries et souriait amèrement, comme doutant de l'avenir, et puis elle pensait à lui, elle se le créait là, assis sur l'herbe perlée, à côté d'elle ; il était là, là, lui disant de douces paroles, la regardant fixement de son regard puissant ; et sa voix était douce, était pure, était vibrante d'amour, c'était une musique toute nouvelle et toute sublime. Elle resta ainsi longtemps, les yeux fixés sur l'horizon qui lui apparaissait toujours aussi morne, aussi vide de sens, aussi stupide.

Le soir arriva enfin, après ce long jour d'angoisses, aussi long que la nuit qui l'avait précédé. Julietta resta encore longtemps après le coucher du soleil, et puis elle revint, elle descendit lentement la montagne, s'arrêtant à chaque pas et écoutant derrière elle, et elle n'entendait que la cigale qui sifflait sous l'herbe, et l'épervier qui rentrait dans son nid en volant à tire-d'aile.

Elle s'en allait donc ainsi triste et désespérée, la tête baissée sur son sein tout gonflé de soupirs, tenant de sa main gauche la corde tout humide qui tenait sa pauvre vache blanche qui boitait de l'épaule droite. C'était sur celle-là que Satan s'était assis.

Arrivée à l'endroit où l'inconnu l'avait quittée, la veille, et où le duc Arthur lui était apparu, elle s'arrêta instinctivement, retint fortement sa génisse qui, luttant naturellement contre elle, l'entraîna de quelques pas.

Arthur se présenta aussitôt, elle lâcha la corde, et la vache se mit à bondir et à galoper vers son étable.

Julietta le regarda avec amour, avec envie, avec jalousie ; il passa en la regardant comme il regardait les bois, le ciel, les champs.

Elle l'appela par son nom ; il fut sourd à ses cris comme au bêlement du mouton, au chant de l'oiseau, aux aboiements du chien.

— Arthur, lui dit-elle avec désespoir, Arthur, oh ! Arthur, écoute !

Et elle courut sur ses pas, et se traîna à ses vêtements, et elle balbutiait en sanglotant ; son coeur battait avec violence, elle pleurait d'amour et de rage. Il y avait tant de passion dans ces cris, dans ces larmes, dans cette poitrine qui se soulevait avec fracas, dans cet être faible et aérien qui se traînait les genoux sur le sol, tout cela était si éloigné des cris d'une femme pour une porcelaine brisée, du bêlement du mouton, du chant de l'oiseau, de l'aboiement du chien, qu'Arthur s'arrêta, la regarda un instant… et puis il continua sa route.

— Oh ! Arthur, écoute de grâce un instant ! car je t'aime, je t'aime ! Oh ! viens avec moi, nous irons vivre ensemble sur la mer, loin d'ici, ou bien, tiens ! nous nous tuerons ensemble.

Arthur marchait toujours.

— Écoute, Arthur ! mais regarde-moi ! je suis donc bien hideuse, bien laide ? tu n'es donc pas un homme, toi, que ton coeur est froid comme le marbre et dur comme la pierre !

Elle tomba à genoux à ses pieds, en se renversant sur le dos comme si elle allait mourir. Elle mourait, en effet, d'épuisement et de fatigue, elle se tordait de désespoir, et voulait s'arracher les cheveux, et puis elle sanglotait avec un rire forcé, des larmes qui étouffaient sa voix ; ses genoux étaient déchirés et couverts de sang à se traîner ainsi sur les cailloux ; car elle aimait d'un amour déchirant, entier, satanique ; cet amour la dévorait toujours, il était furieux, bondissant, exalté.

C'était bien un amour inspiré par l'enfer, avec ces cris désordonnés, ce feu brûlant qui déchire l'âme, use le coeur ; une passion satanique, toute convulsive et toute forcée, si étrange qu'elle paraît bizarre, si forte qu'elle rend fou.

— À demain, n'est-ce pas, oh, Arthur ! Une grâce ! une grâce ! et je te donnerai tout après, mon sang, ma vie, mon âme, l'éternité si je l'avais ! tu me tueras si tu veux, mais à demain ! à demain sur la falaise… Oh ! n'est-ce pas ? au clair de lune… la belle chose qu'une nuit d'amour sur les rochers, au bruit des flots, n'est-ce pas, Arthur ?… à demain ?

Et il laissa tomber nonchalamment de ses lèvres dédaigneuses deux mots :

— À demain !

q

Chapitre 8

Il faisait nuit, la lune brillait pure et blanche, et, dégagée de ses nuages, sa lumière éclairait le cabinet d'Arthur, dont il avait laissé la fenêtre ouverte ; il se penchait sur la rampe de fer et humait avec délices l'air frais de la nuit. Il entendit ce même bruit de pattes fines et légères sur les carreaux de son fourneau, il se retourna. C'était Satan, mais, cette fois, plus hideux et plus pâle encore ; ses flancs étaient amaigris, et sa gueule béante laissait voir des dents verdâtres comme l'herbe des tombeaux.

— Eh bien, Satan, lui dit Arthur, eh bien, est-il vrai maintenant que j'aime quelqu'un ? crois-tu que j'aie été ému par ces cris, par ces larmes et par ces convulsions forcées ?

— Vraiment, lui répondit le démon en frémissant sur ses quatre pattes, vraiment tu es donc bien insensible ! et tu l'as laissée mourir ?

— Elle est morte ? dit Arthur en le regardant froidement.

— Non ; mais elle t'attend.

— Elle m'attend ?

— Oui, sur la falaise. Ne lui avais-tu pas promis ? il y a longtemps qu'elle y est, elle t'attend.

— Eh bien, j'irai.

— Tu iras ? eh bien, Arthur, je ne te demande que cette dernière grâce ; après, tu feras de moi tout ce qu'il te plaira, je t'appartiens.

— Et que veux-tu que je fasse ?

— Crois-tu que je tienne beaucoup à ton âme, moi ? tu l'aimeras, te dis-je… Arthur, ne m'as-tu pas dit que tu voudrais avoir des passions, un amour fort et brûlant, étranger des autres amours ? eh bien, tu l'aurais, cet amour… mais moi, à mon tour, n'est-ce pas ? tu me donneras ton âme ?

— Je n'en ai pas.

— Tu le crois, mais tu en as une, car tu es un homme puisque tu aimeras.

Satan était habitué à voir tant d'orgueil et de vanité qu'il ne croyait qu'à cela ; le malheur ne voit que le vice, l'affamé ne sent que la faim.

— Un homme ? Satan ! dis, en as-tu vu des hommes qui puissent s'étendre dans les airs jusqu'aux nuages ? – et il déploya ses ailes vertes – en as-tu vu des cheveux comme ceux-là ? – et il montra sa chevelure bleue. – As-tu vu chez aucun d'eux un corps blanc comme la neige, une main aussi forte que celle-là, Satan – et il lui serrait fortement la peau entre ses ongles – enfin, y en a-t-il qui ose jamais t'insulter ainsi ? Puisque tu désires mon âme, tue-moi de suite, écrase ma tête dans tes dents, déchire-moi de tes griffes, essaie et vois si je suis un homme.

Et Satan bondissait sur le pavé, il écumait de rage et, dans ses sauts convulsifs, il allait se frapper les reins sur le plafond ; Arthur était paisible.

— Satan, lui dit-il, tu es fort en effet, tu es puissant, je sens que tu peux m'anéantir d'un seul coup, essaie, essaie, ah ! de grâce, tue-moi !… Oui, j'ai une âme, je te la donne, mon âme ; tue-moi, cela t'est facile, car je ne suis qu'un homme.

Le démon sauta sur sa gorge avec un cri infernal qui partait de ses entrailles ; il voulut le saisir, la peau lui glissa sous les dents. Arthur se dégagea la poitrine ; Satan s'élança d'un bond furieux, les griffes en avant, il retomba sans pouvoir effleurer l'épiderme qui était intact et poli ; il bondissait, furieux, éperdu, un aboiement rauque courait sur ses lèvres ensanglantées, ses yeux flamboyaient, il trépignait ; Arthur se coucha sur le sol, étendit ses ailes. Satan glissait dessus, il s'y traînait, y rampait, ouvrait la gueule pour le déchirer, ses griffes s'usaient comme à déchirer un roc ; il bavait, haletant, rouge de colère : pour la première fois il se trouvait vaincu. Et puis l'autre… l'autre riait mollement, et ce rire paisible était éclatant, sonore et comme mêlé à un bruit de fer ; le souffle bruyant qui s'exhalait de sa gorge repoussait Satan, comme la furieuse vibration d'une cloche d'alarme qui bondit dans la nef, rugit, ébranle les piliers et fait tomber la voûte.

Il fallait voir aux prises ces deux créatures toutes bizarres, toutes d'exception, l'une toute spirituelle, l'autre charnelle et divine dans sa matière ; il fallait voir en lutte l'âme et le corps et cette âme, cet esprit pur et aérien, rampant, impuissant et faible devant la morgue hautaine de la matière brute et stupide.

Ces deux monstres de la création se trouvaient en présence comme pour se haïr et se combattre, c'était une guerre acharnée, à mort, une guerre terrible… et qui devait finir entre eux, comme chez l'homme… par le doute et l'ennui.

C'était deux principes incohérents qui se combattaient en face ; l'esprit tomba d'épuisement et de lassitude devant la patience du corps.

Et qu'ils étaient grands et sublimes, ces deux êtres qui, réunis ensemble, auraient fait un Dieu, l'esprit du mal et la force du pouvoir ! Que cette lutte était terrible et puissante, avec ces cris d'enfer, ces rires furieux, et puis tout l'édifice en ruines qui tremblait sous les pas, et dont les pierres remuaient comme dans un rêve !

Enfin, quand Satan eut bien des fois sauté et retombé sur le sol, haletant et fatigué, l'oeil terne, la peau humide d'une sueur glaciale, les griffes cassées ; quand Arthur l'eut contemplé longtemps, épuisé de rage et de colère, rampant tristement à ses pieds ; quand il eut savouré longtemps le râle qui s'échappait de sa poitrine, quand il eut compté les soupirs d'agonie qu'il ne pouvait retenir et qui lui brisaient le coeur, enfin, quand, revenu de sa cruelle défaite, Satan leva la tête défaillante vers son vainqueur, il trouva encore ce regard d'automate froid, et impassible, qui semblait rire dans son dédain.

— Et toi aussi, lui dit Arthur, tu t'es laissé vaincre comme un homme… et par orgueil encore ! Crois-tu maintenant que j'aie dit vrai ?

— Tu n'es peut-être pas un homme, dit Satan… mais tu as une âme…

— Eh bien, Satan, j'irai demain sur la falaise.

Et le lendemain, quand le concierge fit sa tournée dans les corridors, il trouva que les dalles étaient dérangées et usées

toutes, de place en place, comme par une griffe de fer. Le brave homme en devint fou.

q

Chapitre 9

Julietta attendait le duc, elle l'attendait jour et nuit, courant sur les rochers, elle l'attendait en pleurant, elle l'attendait depuis quatre années.
Car les ans passent vite dans un récit, dans la pensée ; ils coulent vite dans le souvenir, mais ils sont lents et boiteux dans l'espérance.

Le jour, elle se promenait sur la plage, écoutait la mer et regardait de tous côtés s'il n'allait pas venir ; et puis quand le soleil avait échauffé les roches, quand, épuisée, elle tombait de fatigue, alors elle s'endormait sur le sable, et puis se relevait pour aller cueillir des fruits, chercher le pain que des âmes charitables déposaient dans une fente de rochers.

La nuit elle se promenait sur les falaises, errante ainsi avec ses longs vêtements blancs, sa chevelure en désordre, et des cris de douleur ; et elle restait assise des heures entières sur un roc aigu, à contempler, au clair de lune, les vagues brisées qui venaient mourir sur la grève et mousser en blanches écumes entre les rochers et les galets.

Pauvre folle ! disait-on, si jeune et si belle ! vingt ans à peine… et plus d'espoir !… Dame ! c'est sa faute aussi, elle est folle

d'amour, d'amour pour un prince ; c'est l'orgueil qui l'a perdue, elle s'est donnée à Satan.

Oui, bien folle, en effet, d'aimer le duc Arthur, bien folle de ne point étouffer son amour, bien folle de ne point se tuer de désespoir ; mais elle croyait à Dieu et elle ne se tua pas.

Il est vrai que souvent elle contemplait la mer et la falaise, haute de cent pieds, et puis qu'elle se mettait à sourire tout bas, avec une grimace des lèvres qui faisait peur aux enfants ; bien folle de s'arrêter devant une idée de croire à Dieu, de le respecter, de souffrir pour son plaisir, de pleurer pour ses délices. Croire à Dieu, Julietta, c'est être heureuse ; tu crois à Dieu et tu souffres ! Oh ! tu es bien folle en effet ! Voilà ce que te diront les hommes.

Mais non, au désespoir avait succédé l'abattement, aux cris furieux les larmes ; plus d'éclairs de voix, de profonds soupirs, mais des sons dits tout bas et retenus sur les lèvres, de peur de mourir en les criant.

Ses cheveux étaient blancs, car le malheur vieillit ; il est comme le temps, il court vite, il pèse lourd et il frappe fort ; mais, plus encore, il faut moins de larmes au désespoir pour amaigrir un homme que de gouttes d'eau à la tempête pour creuser la pierre d'une tombe ; les cheveux se blanchissent en une nuit.

Ses cheveux étaient blancs, ses habits déchirés, mais ses pieds s'étaient durcis à marcher sur la terre, à s'écorcher aux ronces et aux chardons ; ses mains étaient crevassées par le froid et par l'air âpre de l'océan, qui dessèche et qui brûle comme les gelées du Nord ; et puis elle était pâle, amaigrie, avait les yeux creux et ternes, que vivifiait encore un rayon d'amour, qu'éclairait une étincelle d'enfer ; sa bouche était entrouverte et comme contrac-

tée par un mouvement des lèvres involontaire et convulsif. Mais elle avait toujours le teint doré et brûlé du soleil, elle avait toujours ce regard étrange qui séduit et qui attire, c'était toujours cette âme sublime et passionnée, que Satan avait choisie pour tenter la matière endormie, le corps dénué de sens, la chair sans volupté.

Quand elle voyait un homme, elle courait vers lui, se jetait à ses pieds, l'appelait Arthur, et puis s'en retournait triste, désespérée, en disant : « Ce n'est pas lui ! il ne vient pas ! »

Et l'on disait : Oh ! la pauvre folle, si jeune et si belle, vingt ans à peine… et plus d'espoir !

C'était par une nuit belle, radieuse d'étoiles, toute blanche, toute azurée, toute calme comme la mer, qui était tranquille et douce, qui venait battre légèrement les rochers de la falaise.

Julietta était là, toujours rêveuse et solitaire, et puis, je ne sais si c'est un songe, mais Arthur lui apparut.

Arthur ! oh ! mais toujours froid, toujours calme.

— Je t'attends, lui dit Julietta, il y a longtemps que je suis au rendez-vous !

Sa voix tremblait.

— Assieds-toi avec moi, sur cette roche, ô mon Arthur, assieds-toi. Que te faut-il ? la lune est belle, les étoiles brillent, la mer est calme, il fait beau ici, Arthur… oh ! assieds-toi et causons.

Arthur s'étendit à côté d'elle.

— Que me veux-tu, Julietta, lui dit-il, pourquoi es-tu plus triste que les autres femmes ? pourquoi m'as-tu demandé à venir ici ?

— Pourquoi ?... ô Arthur... mais je t'aime !

— Qu'est-ce ?

— Eh quoi ? quand je te regarde ainsi, tiens, avec ce sourire – et elle passa son bras autour de sa taille – quand tu sens mon haleine, quand de mes cheveux j'effleure ta bouche, eh bien, dis, est-ce que tu ne sens pas là, sur la poitrine, quelque chose qui bat et qui respire ?

— Non ! non ! mais tu es une femme, toi, tu as une âme, oui, je comprends ; moi, je n'en ai pas d'âme – il la regarda avec fierté – et qu'est-ce que l'âme, Julietta ?

— Que sais-je ?... mais je t'aime ! Oh ! l'amour ! l'amour, Arthur, tiens, vous blanchit les cheveux, les miens.

Elle le contempla, elle se traîna sur sa poitrine, elle l'accabla de ses baisers et de ses caresses ; et lui, il restait toujours calme sous les embrassements, froid sous les baisers.

Il fallait voir cette femme, s'épuisant d'ardeur, prodiguant tout ce qu'elle avait de passion, d'amour, de poésie, de feu dévorant et intime, pour vivifier le corps léthargique d'Arthur, qui restait insensible à ces lèvres brûlantes, à ces bras convulsifs, comme l'attouchement du lézard au contact de la brute. Julietta était bondissante d'amour, comme Satan l'était de rage et de colère.

Elle passa bien des heures sur les joues d'Arthur, qui regardait le ciel azuré, qui pensait sans doute aussi à des rêves sublimes, à

des amours, sans penser qu'il avait là, devant lui, dans ses bras, une réalité céleste, un amour d'exception, tout brûlant et tout exalté.

Julietta ! il la laissa tomber épuisée ; puis elle tenta un dernier effort… et courut vers les rochers les plus élevés et s'élança d'un seul bond ; il se fit un silence de quelques secondes, et Arthur entendit le bruit d'un corps lourd qui tombe dans l'eau. Et la nuit était belle, toute calme, toute azurée comme la mer, elle était douce, tranquille, et ses vagues venaient mourir mollement sur la plage, et puis les vagues roulaient, tombaient et apportaient sur le rivage des coquilles, de la mousse et des débris de navires.

Une vint rouler longtemps, elle s'étendit au loin, puis se recula, puis revint ; elle déposa quelque chose de lourd et de grand.

C'était un cadavre de femme.

— Eh bien ? dit Arthur, en regardant Satan.

Et quand celui-ci eut vu que son front était toujours pâle et uni, que son oeil était sec et sans larmes :

— Non ! non ! tu n'as pas d'âme, je me suis trompé, continua-t-il en le regardant avec envie, mais j'aurai celle-là.

Et il enfonça son pied crochu dans la gorge du cadavre.

q

Chapitre 10

Et plusieurs siècles se passèrent.
La terre dormait d'un sommeil léthargique, point de bruit à sa surface et l'on n'entendait que les eaux de l'océan qui se brisaient en écumant ; elles étaient furieuses, montaient dans l'air en tourbillonnant, et le rivage remuait à leurs secousses comme entre les mains d'un géant. Une pluie fine et abondante obscurcissait la lumière douteuse de la lune, le vent cassait la forêt, et les cieux pliaient sous leur souffle comme le roseau à la brise du lac.

Il y avait dans l'air comme un bruit étrange de larmes et de sanglots, on eût dit le râle d'un monde.

Et une voix s'éleva de la terre et dit :

— Assez ! assez ! j'ai trop longtemps souffert et ployé les reins, assez ! Oh ! grâce ! ne crée point d'autre monde !

Et une voix douce, pure, mélodieuse comme la voix des anges s'abattit sur la terre et dit :

— Non ! non ! c'est pour l'éternité, il n'y aura plus d'autre monde !

1837

q

Une leçon d'histoire naturelle Genre commis

Depuis Aristote jusqu'à Cuvier, depuis Pline jusqu'à M. de Blainville, on a fait des pas immenses dans la science de la nature. Chaque savant est venu apporter à cette science son contingent d'observations et d'études ; on a voyagé, fait des découvertes importantes, tenté de périlleuses excursions d'où l'on n'a rapporté le plus souvent que de petites fourrures noires, jaunes ou tricolores ; et puis l'on était bien aise de savoir que l'ours mangeait du miel, et qu'il avait un faible pour les tartes à la crème.

Ce sont de bien grandes découvertes, je l'avoue : mais aucun homme n'a songé encore à parler du commis, l'animal le plus intéressant de notre époque.

Aucun sans doute n'a fait des études assez spéciales, n'a assez médité, assez vu, assez voyagé, pour pouvoir parler du commis avec ample connaissance de cause.

Un autre obstacle se présentait ; comment classer cet animal ? À quelle famille le rattacher ?... Car on a hésité longtemps entre le bradype, le hurleur et le chacal. Bref, la question resta indécise, et on laissa à l'avenir le soin de résoudre ce problème avec celui de découvrir le principe du genre chien.

En effet, il était difficile de classer un animal si peu logique dans sa complexion. Sa casquette de loutre faisait opiner pour une vie aquatique ainsi que sa redingote à longs poils bruns, tandis que son gilet de laine épais de quatre pouces prouvait certainement que c'était un animal des pays septentrionaux ; ses ongles crochus l'auraient fait prendre pour un carnivore, s'il eût

eu des dents. Enfin l'académie des sciences avait statué pour un digitigrade ; malheureusement on reconnut bientôt qu'il avait une canne en bois de fer, et que parfois il faisait ses visites du jour de l'an en fiacre et allait dîner à la campagneen coucou.

Pour moi, que ma longue expérience a mis à même d'instruire le genre humain, je puis parler avec la confiance modeste d'un savant zoologue. Mes fréquents voyages dans les bureaux m'ont laissé assez de souvenirs pour décrire les animaux qui les peuplent, leur anatomie, leurs moeurs. J'ai vu toutes les espèces de commis, depuis le commis de barrière jusqu'au commis d'enregistrement. Ces voyages m'ont entièrement ruiné, et je prie mes lecteurs de faire une souscription pour un homme qui s'est dévoué à la science et a usé pour elle deux parapluies, douze chapeaux (avec leurs coiffes en toile cirée) et six ressemelages de bottes.

Le commis a depuis trente-six ans jusqu'à soixante, il est petit, replet, gras et frais ; il a une tabatière dite queue de rat, une perruque rousse, des lunettes en argent pour le bureau et un mouchoir de rouenneries. Il crache souvent, et lorsque vous éternuez, il vous dit : « Dieu vous bénisse ». Il subit des variations de pelage selon le changement des saisons. En été, il porte un chapeau de paille, un pantalon de nankin qu'il a soin de préserver des taches d'encre en étalant dessus son mouchoir. Ses souliers sont en castor et son gilet en coutil. Il a invariablement un faux col de velours. Pour l'hiver, c'est un pantalon bleu avec une énorme redingote qui le préserve du froid. La redingote est l'élément du commis, comme l'eau celui des poissons.

Originaire de l'ancien continent, il est malheureusement fort répandu dans nos pays.Ses moeurs sont douces ; il se défend

quand on l'attaque.

Il reste le plus souvent célibataire, et mène alors la vie de garçon.

La vie de garçon !

C'est-à-dire qu'au caféil dit mademoiselle à la dame du comptoir, prend le sucre qui lui reste sur son plateau et se permet parfois le fin cigare de trois sous. Oh ! mais alors le Commis est infernal ! Le jour qu'il a fumé, il se sent belliqueux, taille quatre plumes avant d'en trouver une bonne, rudoie le garçon de bureau, laisse tomber ses lunettes et fait des pâtés sur ses registres, ce qui le désole considérablement.

D'autres fois le commis est marié. Alors il est citoyen paisible et vertueux, et n'a plus la tête chaude de sa jeunesse. Il monte sa garde, se couche à neuf heures, ne sort pas sans parapluie. Il prend son café au lait tous les dimanches matin, et lit le Constitutionnel, l'Écho,les Débatsou quelqu'autre journal de cette force.

Il est chaud partisan de la charte de 1830 et des libertés de juillet. Il a du respect pour les lois de son pays, crie vive le roi ! devant un feu d'artifice, et blanchit son baudrier tous les samedis soir. Le commis est enthousiaste de la garde nationale ; son coeur s'allume au son du tambour, et il court à la place d'armes, sanglé et étranglé dans son col en fredonnant : « Ah quel plaisir d'être soldat ! »

Quant à sa femme, elle garde la maison tout le long du jour, raccommode les bas, fait des manchettes en toile pour son époux, lit les mélodrames de l'Ambigu et trempe la soupe : c'est là sa spécialité.

Quoique chaste, le commis a pourtant l'esprit licencieux et enjoué ; car il dit ma belle enfantaux jeunes personnes qui entrent dans le bureau. De plus, il est abonné aux romans de Paul de Kock, dont il fait ses lectures favorites, le soir, auprès de son poêle, les pieds dans ses pantoufles et le bonnet de soie noire sur la tête.

Il faut voir cet intéressant bipède au bureau, copiant des contrôles. Il a ôté sa redingote et son col, et travaille en chemise, c'est-à-dire en gilet de laine.

Il est penché sur son pupitre, la plume sur l'oreille gauche : il écrit lentement en savourant l'odeur de l'encre qu'il voit avec plaisir s'étendre sur un immense papier : il chante entre ses dents ce qu'il écrit, et fait une musique perpétuelle avec son nez ; mais lorsqu'il est pressé, il jette avec ardeur les points, les virgules, les barres, les fions et les paraphes. Ceci est le comble du talent. Il s'entretient avec ses collègues du dégel, des limaces, du repavage du port, du pont de fer et du gaz. S'il voit, à travers les épais rideaux qui lui bouchent le jour, que le temps est pluvieux, il s'écrie subitement : « Diable, va y avoir du bouillon » Puis il se remet à la besogne.

Le commis aime la chaleur, il vit dans une étuve perpétuelle. Son plus grand plaisir est de faire rougir le poêle du comptoir. Alors il rit du rire de l'heureux : la sueur de la joie inonde son visage qu'il essuie avec son mouchoir et en soufflant régulièrement ; mais bientôt, étouffant sous le poids du bonheur, il ne peut retenir cette exclamation : « Qu'il fait bon ici ! » Et quand il est au plus fort de cette béatitude, il copie avec une nouvelle ardeur : sa plume va plus vite que de coutume, ses yeux s'allument, il oublie de remettre le couvercle de sa tabatière, et, em-

porté par l'ivresse, il se lève tout à coup de sa place et revient bientôt dans le sanctuaire, apportant dans ses bras une énorme bûche ; il s'approche du poêle, s'en écarte à diverses reprises, en ouvre la porte avec une règle, puis jette le morceau de bois en s'écriant : « Encore une allumette ! » Et il reste quelques moments, debout, la bouche béante, à écouter avec délices la flamme qui fait trembler le tuyau en rendant un bruit sourd et agréable.

Si par malheur vous laissez la porte ouverte en entrant dans le bureau, le commis devient furieux, ses ongles se redressent, il gratte sa perruque, frappe du pied, jure, et vous entendez sortir d'entre les registres, les contrôles, les nombreux cahiers d'additions et de divisions, vous entendez sortir une voix glapissante qui crie : « Fermez la porte, corbleu ! vous ne savez donc pas lire ? Regardez l'avis qui est à la porte du comptoir. La chaleur va s'en aller, mâtin ! »

Ne vous avisez pas de l'appeler commis ; dites au contraire : Monsieur l'employé.

L'employé a de longs ongles, et c'est un de ses plus doux passe-temps que de les gratter avec son grattoir.

L'employé apporte le matin son petit pain dans sa poche, ouvre son pupitre, prend sa casquette à larges bords verts et attend que le garçon lui ait apporté son déjeuner de beurre salé ou son fromage quotidien.

Lorsque le jour commence à baisser, l'employé se réjouit fort de voir la porte du comptoir s'entr'ouvrir et de voir entrer la personne qui doit allumer les quinquets.

Car le quinquet est pour le bureaucrate un long sujet de conversation, de discussion et une cause de disputes entre lui et ses semblables. À peine est-il allumé, qu'il regarde si la mèche est bonne, s'il ne file pas, et puis quand il a haussé le bouton à une hauteur démesurée, lorsqu'il a cassé cinq ou six verres, alors il se plaint amèrement de son sort, et dit souvent, avec l'accent de la plus profonde tristesse, que la lumière lui blesse la vue, et c'est pour s'en préserver qu'il a cette énorme casquette qui étend son ombre sur le papier de son voisin. Le voisin déclare qu'il est impossible d'écrire sans y voir, et veut lui faire ôter sa casquette ; mais le rusé commis l'enfonce davantage sur ses oreilles et il a même soin de mettre la gorgette.

Il va tous les dimanches au spectacle, se place aux secondes, ou au parterre : il siffle le lever du rideau et applaudit le vaudeville. Quand il est jeune, il va faire sa partie de dominos entre les entractes. Quelquefois il perd, alors il rentre chez lui, casse deux assiettes, n'appelle plus sa femme mon épouse,oublie Azor, mange avidement le bouilli réchauffé de la veille, sale avec fureur les haricots, et puis s'endort dans des rêves de contrôle, de dégels, de repavages et de soustractions.

J'ai dit, je crois, tout ce qu'il y avait à dire sur le commis en général, ou du moins je sens que la patience du lecteur commence à se lasser. J'ai encore dans mes cartons de nombreuses observations sur les diverses espèces de ce genre, telles que le commis de barrière, le commis de rouenneries, le commis douanier, qui s'élève quelquefois jusqu'au rang de maître d'études, se lance dans la littérature et rédige des affiches et des feuilletons ; le commis-voyageur, l'employé de mairie et mille autres encore.

Tel est le fruit ingrat des veilles de ma vie studieuse. Mais si des temps meilleurs se font plus tard sentir, si les orages politiques qui tendent à augmenter diminuent, eh bien ! je pourrai alors reparaître sur la scène et publier la suite de ce cours de zoologie, immense échelon social qui s'étend depuis le commis de barrière jusqu'au caissier de l'agent de change.

F.

q

Chapitre 1

A moi donc mes souvenirs d'insomnie, à moi mes rêves de pauvre fou. Venez tous, venez tous, mes bons amis les diablotins, vous qui la nuit sautez sur mes pieds, courez sur mes vitres, montez au plafond et puis violets, verts, jaunes, noirs, blancs, avec de grandes ailes, de longues barbes, remuez les cloisons de la chambre, les ferrures de ma porte et de votre souffle faites vaciller la lampe qui pâlit sous vos lèvres verdâtres.

Je vous vois bien souvent dans les pâles nuits d'hiver venir tous paisiblement, couverts de grands manteaux bruns qui tranchent bien sur la neige des toits, avec vos petits crânes osseux comme des têtes de morts, – vous arrivez tous par le trou de ma serrure – et chacun va réchauffer ses longs ongles à la barre de ma cheminée qui jette encore une tiède chaleur.

Venez tous enfants de mon cerveau, donnez-moi pour le moment quelques-unes de vos folies, de vos rires étranges, et vous

m'aurez épargné une préface comme les Modernes et une invocation à la muse comme les Anciens.

q

Chapitre 2

— Contez-nous votre voyage au Brésil, mon cher ami, disait par une belle soirée du mois d'août Mme de Lansac à son (neveu) Paul. – Cela amusera Adèle.

Or Adèle était une jolie blonde bien nonchalante qui se pendait à son bras, dans les allées sablées du parc.

M. Paul répondit : – mais ma tante j'ai fait un excellent voyage, je vous assure.

— Vous me l'avez déjà dit

— Ah, fit-il, et il se tut.

Le silence des promeneurs dura longtemps, et chacun marchait sans penser à son voisin, l'un effeuillant une rose, l'autre remuant de ses pieds le sable des allées, un troisième regardant la lune à travers les grands ormes que leurs branches entr'écartées laissaient apparaître limpide et calme.

Encore… la lune, mais elle doit nécessairement jouer un grand rôle. C'est le sine qua nonde toute oeuvre lugubre, comme les claquements de dents et les cheveux hérissés. Mais enfin ce jour-là il y avait une lune.

Pourquoi me l'ôter ma pauvre lune ? Ô ma lune je t'aime. Tu reluis bien sur le toit escarpé du château, tu fais du lac une large bande d'argent et à ta pâle lueur chaque goutte d'eau de la pluie qui vient de tomber, chaque goutte d'eau dis-je, suspendue au bout d'une feuille de rose semble une perle sur un beau sein de femme. Ceci est bien vieux. Mais coupons là et revenons à nos moutons, comme dit Panurge.

Cependant dans cette nonchalance affectée, dans cet abandon rêveur de cette grande fille dont la taille se penche si gracieusement sur le bras de son cousin il y a je ne sais quoi de langoureux et de roucoulant, dans ces belles dents blanches qui se montrent pour sourire, dans ces cheveux blonds qui encadrent en larges boucles ce visage pâle et mignon – il y a dans tout cela un parfum d'amour qui porte à l'âme une sensation délicieuse.

Ce n'était point une beauté méridionale et ardente, – une de ces filles du Midi, à l'oeil brûlant comme un volcan, aux passions brûlantes aussi, – son oeil n'était pas noir, sa peau n'avait point un velouté d'Andalouse, mais c'était quelque chose d'une forme vaporeuse et mystique comme ces fées scandinaves, au cou d'albâtre, aux pieds nus sur la neige des montagnes, et qui apparaissent dans une belle nuit étoilée, sur le bord d'un torrent, légères et fugitives au barde qui chante ses chants d'amour.

Son regard était bleu et humide – son teint était pâle, c'était une de ces pauvres jeunes filles qui ont des gastrites de naissance, boivent de l'eau, tapotent sur un piano bruyant la musique de Liszt, aiment la poésie, les tristes rêveries, les amours mélancoliques, et ont des maux d'estomac.

Elle aimait – qui donc ? ses cygnes qui glissaient sur l'étang, – ses singes qui croquaient des noix que sa jolie main blanche leur passait à travers les barreaux de leurs cages, – et puis encore ses oiseaux, son écureuil, les fleurs du parc, ses beaux livres dorés sur tranche et… son cousin, son ami d'enfance M. Paul qui avait de gros favoris noirs, qui était grand et fort, qui (devait) l'épouser dans quinze jours.

Soyez sûr qu'elle sera heureuse avec un tel mari, c'est un homme sensé par excellence et je comprends dans cette catégorie tous ceux qui n'aiment point la poésie, qui ont un bon estomac et un coeur sec, qualités indispensables pour vivre jusqu'à cent ans et faire sa fortune. L'homme sensé est celui qui sait vivre sans payer ses dettes, sait goûter un bon verre de vin, profite de l'amour d'une femme (comme) d'un habit dont on se couvre pendant quelque temps et puis qui le jette avec toute la friperie des vieux sentiments qui sont passés de mode.

En effet, – vous répondra-t-il, qu'est-ce que l'amour ? – une sottise – j'en profite.

Et la tendresse ?

Une niaiserie, disent les géomètres, or je n'en ai point.

Et la poésie ?

Qu'est-ce que ça prouve ? aussi je m'en garde.

Et la religion ? – la patrie ? l'art ?

Fariboles et fadaises.

Pour l'âme, il y a longtemps que Cabanis et Bichat nous ont prouvé que les veines donnent au coeur et voilà tout –

Voilà l'homme sensé, celui qu'on respecte et qu'on honore, car il monte sa garde nationale, s'habille comme tout le monde, parle morale et philanthropie, vote pour les chemins de fer – et l'abolition des maisons de jeu.

Il a un château, une femme, un fils qui sera notaire, une fille qui se mariera à un chimiste. Si vous le rencontrez à l'Opéra, – il a des lunettes d'or, un habit noir, une canne et prend des pastilles de menthe pour chasser l'odeur du cigare car la pipe lui fait horreur, cela est si mauvais ton.

Paul n'avait point encore de femme mais il allait en prendre une – sans amour et par la raison que ce mariage-là doublerait sa fortune, et il n'avait eu besoin que de faire une simple addition pour voir qu'il serait riche alors de 50 mille livres de rente.

Au collège il était fort en mathématiques.

Quant à la littérature il avait toujours trouvé ça bête.

La promenade dura longtemps, silencieuse et toute contemplative de la belle nuit bleue qui enveloppait les arbres, le bosquet, l'étang, dans un brouillard d'azur que perçaient les rayons de la lune comme si l'atmosphère eût été couverte d'un voile de gaze.

On ne rentra dans le salon que vers onze heures. Les bougies pétillaient et quelques roses tombées de la jardinière d'acajou étaient étendues sur le parquet ciré, pêle-mêle, effeuillées et foulées aux pieds.

— Qu'importe, il y en avait tant d'autres.

Adèle sentait ses souliers de satin humectés par la rosée. Elle avait mal à la tête et s'endormit sur le sofa – un bras pendant à terre.

Mme de Lansac était partie donner quelques ordres pour le lendemain et fermer toutes les portes, tous les verrous, il ne restait que Paul et Djalioh. Le premier regardait les candélabres dorés, la pendule de bronze dont le son argentin sonna minuit – le piano de Pape, – les tableaux, les fauteuils – la table de marbre blanc, le sofa tapissé – puis allant à la fenêtre et regardant vers le plus fourré du parc : Demain à 4 heures il y aura du lapin.

Quant à Djalioh il regardait la jeune fille endormie. – Il voulut dire un mot – mais il fut dit si bas, si craintif, qu'on le prit pour un soupir.

Si c'était un mot ou un soupir peu importe. Mais il y avait là dedans toute une âme.

q

Chapitre 3

Le lendemain en effet, par un beau lever de soleil, – le chasseur partit accompagné de sa grande levrette favorite, – de ses deux chiens bassets et du garde qui portait dans une large carnassière la poudre, les balles, le plomb, tous les ustensiles de chasse et un énorme pâté de canards que notre fiancé avait commandé lui-même depuis deux jours. Le piqueur sur son ordre donna du cor et ils s'avancèrent à grands pas vers la plaine.

Aussitôt à une fenêtre du second étage un contrevent vert s'ouvrit et une tête entourée de longs cheveux blonds apparut à travers le jasmin qui montait le long du mur et dont le feuillage tapissait les briques rouges et blanches du château.

Elle était en négligé – ou du moins vous l'auriez présumé d'après l'abandon de ses cheveux, le laisser-aller de sa pose et l'entre-bâillement de sa chemise garnie de mousseline, décolletée jusqu'aux épaules, et dont les manches ne venaient que jusqu'aux coudes. – Son bras était blanc, rond, charnu mais par malheur il s'égratigna quelque peu contre la muraille en ouvrant précipitamment la fenêtre pour voir partir Paul. Elle lui fit un signe de main et lui envoya un baiser.

Paul se détourna et après avoir regardé longtemps cette tête d'enfant fraîche et pure au milieu des fleurs, après avoir réfléchi que tout cela serait bientôt à lui et les fleurs et la jeune fille et l'amour qu'il y avait dans tout cela – il dit… Elle est gentille.

Alors une main blanche ferma l'auvent, – l'horloge sonna 4 heures, le coq se mit à chanter et un rayon de soleil passant à travers la charmille vint darder sur les ardoises du toit.

Tout redevint silencieux et calme.

À dix heures, – M. Paul n'était pas de retour. On sonna le déjeuner – et l'on (se) mit à table.

La salle était haute et spacieuse, meublée à la Louis XV. – Sur les dessus de la cheminée, on voyait à demi effacée par la poussière une scène pastorale. C'était une bergère bien poudrée, couverte de mouches, avec des paniers au milieu de ses blancs moutons, l'amour volait au-dessus d'elle et un joli carlin était étendu

à ses pieds assis sur un tapis brodé où l'on voyait un bouquet de roses lié par un fil d'or. Aux corniches étaient suspendus des oeufs de pigeon enfilés les uns aux autres et peints en blanc, avec des taches vertes.

Les lambris étaient d'un blanc pâle et terni, décorés çà et là de quelques portraits de famille et puis des paysages coloriés – représentant des vues de Norvège ou de Russie, des montagnes de neige – des moissons ou bien des vendanges. – Plus loin des gravures encadrées en noir. Ici c'est le portrait en pied de quelque président au parlement avec ses peaux d'hermine et sa perruque à trois marteaux, plus loin un cavalier allemand qui fait caracoler son cheval dont la queue longue et fournie se replie dans l'air et ondule comme les anneaux d'un serpent. Enfin quelques tableaux de l'école flamande avec ses scènes de cabaret, ses gaillardes figures toutes bouffies de bière et son atmosphère de fumée de tabac, sa joie, ses gros seins nus, ses gros rires sur de grosses lèvres et ce franc matérialisme qui règne depuis l'enfant dont la tête frisée se plonge dans un pot de vin jusqu'aux formes charnues de la bonne Vierge assise dans sa niche noircie et enfumée.

Du reste les fenêtres hautes et larges répandaient une vive lumière dans l'appartement qui malgré la vétusté de ces meubles ne manquait pas d'un certain air de jeunesse, – si vous aviez vu les deux fontaines de marbre aux deux bouts de la salle – et les dalles noires et blanches qui la pavaient. Mais le meuble principal, celui qui donnait le plus à penser et à sentir était un immense canapé bien vieux, bien doux, bien mollet, tout chamarré de vives couleurs, de vert, de jaune, d'oiseaux de paradis, de bouquets de fleurs, le tout parsemé richement sur un fond de satin

blanc et moelleux. Là sans doute, bien des fois après que les domestiques avaient enlevé les débris du souper, – la châtelaine s'y rendait et assise sur ces frais coussins de satin, la pauvre femme attendait M. le Chevalier qui arrivait sans vouloir déranger personne pour prendre un rafraîchissement. Car par hasard il avait soif. Oui là sans doute plus d'une jolie marquise, plus d'une grande comtesse au court jupon, au teint rose, à la jolie main, au corsage étroit entendit de doux propos que maint gentil abbé philosophe et athée glissait au milieu d'une conversation sur les sensations et les besoins de l'âme. Oui il y eut là peut-être bien des petits soupirs, des larmes et des baisers furtifs.

. . . . . .

..

Et tout cela avait passé, les marquises, les abbés, les chevaliers, – les propos des gentilshommes, – tout s'était évanoui, tout avait coulé, fui – les baisers, les amours, les tendres épanchements, les séductions des talons rouges, – le canapé était resté à sa place sur ses quatre pieds d'acajou mais son bois était vermoulu, et sa garniture en or s'était ternie et effilée.

Djalioh était assis à côté d'Adèle. Celle-ci fit la moue en s'asseyant, – et recula sa chaise, rougit et se versa précipitamment du vin. Son voisin en effet n'avait rien d'agréable car depuis un mois qu'il était avec M. Paul dans le château, il n'avait pas encore parlé, il était fantasque selon les uns, mélancolique disaient les autres, stupide, fou – enfin muet ajoutaient les plus sages.

Il passait chez Mme de Lansac pour l'ami de M. Paul – un drôle d'ami, pensaient tous les gens qui le voyaient.

Il était petit, maigre et chétif. Il n'y avait que ses mains qui annonçassent quelque force dans sa personne. Ses doigts étaient courts, écrasés, munis d'ongles robustes et à moitié crochus. Quant au reste de son corps il était si faible et si débile, il était couvert d'une couleur si triste et si languissante que vous auriez gémi sur cet homme jeune encore et qui semblait né pour la tombe comme ces jeunes arbres qui vivent cassés et sans feuilles.

Son vêtement complètement noir rehaussait encore la couleur livide de son teint, car il était d'un jaune cuivré. Ses lèvres étaient grosses et laissaient voir deux rangées de longues dents blanches – comme celles des singes et des nègres.

Quant à sa tête elle était étroite et comprimée sur le devant mais par derrière elle prenait un développement prodigieux. Ceci s'observait sans peine car la rareté de ses cheveux laissait voir un crâne nu et ridé.

Il y avait sur tout cela un air de sauvagerie et de bestialité étrange et bizarre qui le faisait ressembler plutôt à quel(que) animal fantastique qu'à un être humain.

Ses yeux étaient ronds, grands, d'une teinte terne et fausse et quand le regard plombé de cet homme s'abaissait sur vous on se sentait sous le poids d'une étrange fascination. Et pourtant – il n'avait point sur les traits un air dur ni féroce, il souriait à tous les regards – mais ce (rire) était stupide et froid.

S'il eût ouvert la chemise qui touchait à cette peau épaisse et noire vous eussiez contemplé une large poitrine qui semblait celle d'un athlète tant les vastes poumons qu'elle contenait respiraient tout à l'aise sous cette poitrine velue.

Ô son coeur aussi était vaste et immense – mais vaste comme la mer, immense et vide comme sa solitude.

Souvent, en présence des forêts, des hautes montagnes, de l'Océan – son front plissé se déridait tout à coup – ses narines s'écartaient avec violence et toute son âme se dilatait devant la nature comme une rose qui s'épanouit au soleil et il tremblait de tous ses membres, sous le poids d'une volupté intérieure – et la tête entre ses deux mains il tombait dans une léthargique mélancolie. Alors dis-je, son âme brillait à travers son corps comme les beaux yeux d'une femme derrière un voile noir.

Car ces formes si laides, si hideuses, ce teint jaune et maladif, ce crâne rétréci, ces membres rachitiques, tout cela prenait un tel air de bonheur et d'enthousiasme, – il y avait tant de feu et de poésie dans ces vilains yeux de singe, qu'il semblait alors comme remué violemment par un galvanisme de l'âme.

La passion chez lui devait être rage et l'amour une frénésie.

Les fibres de son coeur étaient plus molles et plus sonores que celles des autres. La douleur se convertissait en des spasmes convulsifs et les jouissances en voluptés inouïes.

Sa jeunesse était fraîche et pure. Il avait 17 ans ou plutôt soixante, cent et des siècles entiers, tant il était vieux et cassé, usé et battu par tous les vents du coeur, par tous les orages de l'âme.

Demandez à l'océan combien il porte de rides au front, comptez les vagues de la tempête.

Il avait vécu longtemps, bien longtemps, non point par la pensée. Les méditations du savant ni les rêves n'avaient point occupé

un instant dans toute sa vie. Mais il avait vécu et grandi de l'âme – et il était déjà vieux par le coeur.

Pourtant ses affections ne s'étaient tournées sur personne, car il avait en lui un chaos des sentiments les plus étranges, des sensations les plus étranges. La poésie avait remplacé la logique et les passions avaient pris la place de la science. Parfois il lui semblait entendre des voix qui lui parlaient derrière un buisson de roses et des mélodies qui tombaient des cieux. La nature le possédait sous toutes ces forces, volupté de l'âme, passions brûlantes, appétits gloutons.

C'était le résumé d'une grande faiblesse morale et physique avec toute la véhémence du coeur mais d'un fragile et qui se brisait d'elle-même à chaque obstacle comme la foudre insensée qui renverse les palais, brûle les diadèmes, abat les chaumières et va se perdre dans une flaque d'eau.

Voilà le monstre de la nature qui était en contact avec M. Paul, cet autre monstre ou plutôt cette merveille de la civilisation et qui en portait tous les symboles, – grandeur de l'esprit, sécheresse du coeur. Autant l'un avait d'amour pour les épanchements de l'âme – les douces causeries du coeur – autant Djalioh aimait les rêveries de la nuit et les songes de sa pensée.

Son âme se prenait à ce qui était beau et sublime comme le lierre aux débris, les fleurs au printemps, la tombe au cadavre, le malheur à l'homme, s'y cramponnait et mourait avec lui.

Où l'intelligence finissait – le coeur prenait son empire. Il était vaste et infini, car il comprenait le monde dans son amour. Aussi il aimait Adèle, mais d'abord comme la nature entière, d'une sympathie douce et universelle, puis peu à peu cet amour aug-

ment(a), à mesure que sa tendresse sur les autres êtres diminuait.

En effet nous naissons tous avec une certaine somme de tendresse et d'amour que nous jetons gaiement sur les premières choses venues, des chevaux, des places, des honneurs, des trônes, des femmes, des voluptés, quoi, enfin ? à tous les vents, à tous les courants rapides. – Mais réunissons-la et nous aurons un trésor immense.

Jetez des tonnes d'or à la surface du désert – le sable les engloutira bientôt mais réunissez-les en un monceau et vous formerez des pyramides.

Eh bien il concentra bientôt toute son âme sur une seule pensée, et il vécut de cette pensée.

q

Chapitre 4

La fatale quinzaine s'était expirée et évanouie dans une longue attente pour la jeune fille, dans une froide indifférence pour son futur époux.
La première voyait dans le mariage un mari – des cachemires, une loge à l'Opéra – des courses au Bois de Boulogne – des bals tout l'hiver – Ô tant qu'elle voudra et puis encore tout ce qu'une fillette de 18 ans rêve dans ses songes dorés et dans son alcôve fermée.

Le mari au contraire voyait dans le mariage – une femme, des cachemires à payer – une petite poupée à habiller – et puis encore tout ce qu'un pauvre mari rêve lorsqu'il mène sa femme au bal. Celui-là pourtant était assez fat pour croire toutes les femmes amoureuses de lui-même.

C'est une question qu'il s'adressait (toutes les fois) qu'il se regardait dans sa glace et lorsqu'il avait bien peigné ses favoris noirs.

Il avait pris une femme parce qu'il s'ennuyait d'être seul chez lui et qu'il ne voulait plus avoir de maîtresse depuis qu'il avait découvert que son domestique en avait une. – En outre le mariage le forcera à rester chez lui et sa santé ne s'en trouvera que mieux. Il aura une excuse pour ne plus aller à la chasse et la chasse l'ennuie. Enfin la meilleure de toutes les raisons, il aura – de l'amour, du dévouement – du bonheur domestique, de la tranquillité, des enfants… bah bien mieux que tranquillité, bonheur, amour, 50 mille livres de rente en bonnes fermes, en jolis billets de banque qu'il placera sur les fonds d'Espagne.

Il avait été à Paris, avait acheté une corbeille de 10 mille francs, avait fait cent 20 invitations pour le bal et était revenu au château de sa belle-mère, le tout en 8 jours. C'était un homme prodigieux.

C'était donc par un dimanche de septembre que la noce eut lieu. Ce jour-là il faisait humide et froid, un brouillard épais pesait sur la vallée, le sable du jardin s'attachait aux frais souliers des dames.

La messe se dit à dix heures, peu de monde y assista. Djalioh s'y laissa pousser par le flot des villageois et entra.

L'encens brûlait sur l'autel, on respirait à l'entour un air chaud et parfumé.

L'église était basse, ancienne, petite, barbouillée de blanc. Le conservateur intelligent en avait ménagé les vitraux. Tout autour du choeur il y avait les conviés, le maire, son conseil municipal, des amis, le notaire, un médecin et les chantres en surplis blancs.

Tout cela avait des gants blancs, un air serein, chacun tirait de sa bourse une pièce de 5 francs dont le son argentin tombant sur le plateau interrompait la monotonie des chants d'église. La cloche sonnait.

Djalioh se ressouvint de l'avoir entendue un jour chanter aussi sur un cercueil, il avait vu également des gens vêtus de noir prier sur un cadavre et puis portant ses regards sur la fiancée en robe blanche courbée à l'autel avec des fleurs au front, et un triple collier de perles sur sa gorge nue et ondulante, une horrible pensée le glaça tout à coup. – Il chancela et s'appuy(a) dans une niche de saint vide en grande partie, une figure seule restait, elle était grotesque et horrible à faire peur.

À côté d'elle il était là lui – son bien-aimé, celui qu'elle regardait si complaisamment avec ses yeux bleus et ses grands sourcils noirs comme deux diamants enchâssés dans l'ébène.

Il avait un lorgnon en écaille incrusté d'or et il lorgnait toutes les femmes en se dandinant sur son fauteuil de velours cramoisi.

Djalioh était là, debout, immobile et muet, sans qu'on remarquât ni la pâleur de sa face, ni l'amertume de son sourire, car on le croyait indifférent et froid comme le monstre de pierre qui grimaçait sur sa tête, et pourtant la tempête régnait en son âme et la

colère couvait dans son coeur comme les volcans d'Islande sous leurs têtes blanchies par les neiges. Ce n'était point une frénésie brutale et expansive, mais l'action se passait intimement, sans cris, sans sanglots, sans blasphèmes, sans efforts. Il était muet et son regard ne parlait pas plus que ses lèvres, son oeil était de plomb et sa figure était stupide.

De jeunes et jolies femmes vivent longtemps avec un teint frais, une peau douce, blanche, satinée, – puis elles languissent, leurs yeux s'éteignent, s'affaiblissent, se closent enfin – et puis cette femme gracieuse et légère qui courait les salons avec des fleurs dans les cheveux, dont les mains étaient si blanches, exhalaient une odeur de musc et de rose, eh bien un beau jour, un de vos amis s'il est médecin vous apprend que deux pouces plus bas que l'endroit où elle était décolletée elle avait un cancer et qu'elle est morte, la fraîcheur de sa peau était celle du cadavre, c'est là l'histoire de toutes les passions intimes, de tous ces sourires glacés.

Le rire de la malédiction est horrible, c'est un supplice de plus que de comprimer la douleur.

Ne croyez donc plus alors ni aux sourires, ni à la joie, à la gaieté. À quoi faut-il donc croire ?...

Croyez à la tombe.

Son asile est inviolable et son sommeil est profond.

Quel gouffre s'élargit sous nous à ce mot : éternité. Pensons un instant à ce que veulent dire ces mots, vie, mort, désespoir, joie, bonheur, demandez-vous un jour que vous pleurerez sur quelque tête chère, et que vous gémirez la nuit sur un grabat d'in-

somnie, demandez-vous pourquoi nous vivons, pourquoi nous mourrons, et dans quel but, à quel souffle de malheur, à quel vent du désespoir, grains de sable que nous sommes, nous roulons ainsi dans l'ouragan ? Quelle est cette hydre qui s'abreuve de nos pleurs et se complaît à nos sanglots ? pourquoi tout cela… et alors le vertige vous prend et l'on se sent entraîné vers un gouffre incommensurable au fond duquel on entend vibrer un gigantesque rire de damné.

Il est des choses dans la vie et des idées dans l'âme qui vous attirent fatalement vers les régions sataniques comme si votre tête était de fer et qu'un aimant de malheur vous y entraînât. Ô une tête de mort ! ses yeux caves et fixes, la teinte jaune de sa surface, sa mâchoire ébréchée, sera-ce donc là la réalité, et le Vrai serait-il le Néant ?

C'est dans cet abîme sans fond du doute le plus cuisant, de la plus amère douleur que se perdait Djalioh. En voyant cet air de fêtes, ces visages riants, en contemplant Adèle, son amour, sa vie, le charme de ses traits, la suavité de ses regards – il se demanda pourquoi tout cela lui était refusé, semblable à un condamné qu'on fait mourir de faim devant des vivres et que quelques barreaux de fer séparent de l'existence.

Il ignorait aussi pourquoi ce sentiment-là était distinct des autres. Car autrefois si quelqu'un dans la chaude Amérique venait lui demander une place à l'ombre de ses palmiers, un fruit de ses jardins, il l'offrait, pourquoi donc, se demandait-il, l'amour que j'ai pour elle est-il si exclusif et si entier ?

C'est que l'amour est un monde, l'unité est indivisible.

Et puis il baissa la tête sur sa poitrine et pleura longtemps en silence comme un enfant.

Une fois seulement il laissa échapper un cri rauque et perçant comme celui d'un hibou mais il alla se confondre avec la voix douce et mélodieuse de l'orgue qui chantait un Te Deum.

Les sons étaient purs et nourris, ils s'élevèrent en vibrant dans la nef et se mêlèrent avec l'encens…

Il s'aperçut ensuite qu'il y avait une grande rumeur dans la foule, que les chaises remuaient et qu'on sortait, un rayon de soleil pénétrait à travers les vitraux de l'église, il fit reluire le peigne en or de la fiancée et brilla pour quelques instants sur les barres dorées du cimetière, seule distance qui séparât la mairie de l'église. L'herbe des cimetières est verte, haute, épaisse et bien nourrie. Les conviés eurent les pieds mouillés, leurs bas blancs et leurs escarpins reluisants furent salis. Ils jurèrent après les morts.

Le maire se trouvait à son poste, debout au haut d'une table carrée couverte d'un tapis vert.

Quand on en vint à prononcer le Ouifatal, M. Paul sourit, Adèle pâlit, et Mme de Lansac sortit son flacon de sels.

Adèle alors réfléchit. La pauvre fille n'en revenait pas d'étonnement, elle qui quelque temps auparavant, était si folle, si pensive, qui courait dans les prairies, qui lisait les romans, les vers, les contes, qui galopait sur sa jument grise à travers les allées de la forêt, qui aimait tant à entendre le bruissement des feuilles, le murmure des ruisseaux – elle se trouvait tout à coup une dame.

C’est-à-dire quelque chose qui a un grand châle, – et qui va seule dans les rues.

Tous ces vagues pressentiments, ces commotions intimes du coeur, ce besoin de poésie et de sensations qui la faisaient rêver sur l’avenir, sur elle-même, tout cela allait se trouver expliqué, pensait-elle. Comme si elle allait se réveiller d’un songe.

Hélas, tous ces pauvres enfants du coeur et de l’imagination allaient se trouver étouffés au berceau entre les soins du ménage et les caresses qu’il faudra prodiguer à un être hargneux qui a des rhumatismes et des cors aux pieds et qu’on appelle : – un mari.

Quand la foule s’écarta pour laisser passer le cortège, Adèle se sentit la main piquée comme par une griffe de fer. C’était Djalioh qui en passant l’avait égratignée avec ses ongles. Son gant déchiré devint rouge de sang. Elle s’entoura de son mouchoir de batiste. En se retournant pour monter en calèche elle vit encore Djalioh appuyé sur le marchepied – un frisson la saisit et elle s’élança dans la voiture.

Il était pâle (comme) la robe de la mariée. Ses grosses lèvres crevassées par la fièvre et couvertes de boutons se remuaient vivement comme quelqu’un qui parle vite, – ses paupières clignotaient et sa prunelle roulait lentement dans son orbite, comme les idiots –

q

Chapitre 5

Le soir il y eut un bal au château et des lampions à toutes les fenêtres.
Il y avait (de) nombreux cortèges d'équipages, de chevaux et de valets.

De temps en temps on voyait une lumière apparaître à travers les ormes. Elle s'approchait de plus en plus en suivant mille détours, dans les tortueuses allées, enfin elle s'arrêtait devant le perron, avec une calèche tirée par des chevaux ruisselants de sueur. Alors la portière s'ouvrait et une femme descendait, – elle était jeune ou vieille, laide ou belle, en rose ou en blanc, comme vous voudrez, et puis après avoir rétabli l'économie de sa coiffure par quelques coups de main donnés à la hâte, dans le vestibule à la lueur des quinquets et au milieu des arbres verts et des fleurs et du gazon qui tapissaient les murs, elle abandonnait son manteau et son boa aux laquais, elle entrait. On ouvre les portes à deux battants, on l'annonce, il se fait un grand bruit de chaises et de pieds. On se lève, on fait un salut et puis il s'ensuit ces mille et une causeries, ces petits riens,ces charmantes futilités qui bourdonnent dans les salons et qui voltigent de côtés et d'autres comme des brouillards légers dans une serre chaude.

La danse commença à dix heures.

Et au dedans on entendait le glissement des souliers sur le parquet, le frôlement des robes, le bruit de la musique, les sons de la danse.

Et au dehors, le bruissement des feuilles, les voitures qui roulaient au loin sur la terre mouillée, les cygnes qui battaient de

l'aile sur l'étang, les aboiements de quelque chien du village après les sons qui partaient du château et puis quelques causeries naïves et railleuses de paysans dont les têtes apparaissaient à travers les vitres du salon.

Dans un coin était un groupe de jeunes gens, les amis de Paul, ses anciens compagnons de plaisir, en gants jaunes ou azurés, avec des lorgnons, des fracs en queue de morue, des têtes moyen âge et des barbes comme Rembrandt et toute l'école Flamande n'en vit et n'en rêva jamais.

— Dis-moi donc de grâce, disait l'un d'eux, membre du Jockey-Club, quelle est cette mine renfrognée et plissée comme une vieille, celle qui est là derrière la causeuse où est ta femme ?

— Ça ? – C'est Djalioh.

— Qui est-ce Djalioh ?

— Oh ceci, c'est toute une histoire.

— Conte-nous-la, dit un des jeunes gens qui avait des cheveux aplatis sur les deux oreilles et la vue basse, puisque nous n'avons rien pour nous amuser.

— Au moins du punch, repartit vivement un monsieur, grand, maigre, pâle et aux pommettes saillantes.

— Quant à moi je n'en prendrai pas et pour cause, c'est trop fort. Des cigares, dit le membre du Jockey-Club.

— Fi des cigares, y penses-tu Ernest, devant des femmes.

— Elles en sont folles au contraire, j'ai dix maîtresses qui fument comme des dragons, dont deux ont culotté à elles seules

toutes mes pipes.

— Moi j'en ai une qui boit du kirsch à ravir.

— Buvons, dit un des amis qui n'aimait ni les cigares, ni le punch, ni la danse, ni la musique.

— Non, que Paul nous conte son histoire.

— Mes chers amis, elle n'est pas longue, la voilà tout entière. C'est que j'ai parié avec M. Petterwell, un de mes amis qui est planteur au Brésil, un ballot de Virginie contre Mirsa, une de ses esclaves, que les singes… Oui, qu'on peut élever un singe, c'est-à-dire qu'il m'a défié de faire passer un singe pour un homme.

— Eh bien Djalioh est un singe ?

— Imbécile, pour ça non.

— Mais enfin…

— C'est qu'il faut vous expliquer que dans mon voyage au Brésil je me suis singulièrement amusé. Petterwell avait une esclave noire nouvellement débarquée du vieux canal de Bahama, diable m'emporte si je me rappelle son nom. – Enfin, cette femme-là n'avait pas de mari. Le ridicule ne devait tomber sur personne. – Elle était bien jolie. Je l'achetai à Petterwell, jamais la sotte ne voulait de moi, elle me trouvait probablement plus laid qu'un sauvage.

Tous se mirent à rire, Paul rougit.

— Enfin un beau jour, comme je m'ennuyais, j'achetai à un nègre le plus bel orang-outang qu'on eût jamais vu. – Depuis longtemps l'Académie des sciences s'occupait de la solution d'un

problème : savoir s'il pouvait y avoir un métis de singe et d'homme. Moi j'avais à me venger d'une petite sotte de négresse et voilà qu'un jour après mon retour de la chasse, je trouve mon singe, que j'avais enfermé dans ma chambre avec l'esclave, évadé et parti, l'esclave en pleurs et toute ensanglantée des griffes de Bell. Quelques semaines (après) elle sentit des douleurs de ventre et des maux de coeur. Bien, enfin cinq mois après, elle vomit pendant plusieurs jours consécutifs. J'étais pour le coup presque sûr de mon affaire. Une fois elle eut une attaque de nerfs si violente qu'on la saigna des quatre membres car j'aurais été au désespoir de la voir mourir. – Bref au bout de sept mois un beau jour elle accoucha sur le fumier, elle en mourut quelques heures après mais le poupon se portait à ravir. J'étais ma foi bien content, la question était résolue.

J'ai envoyé de suite le procès-verbal à l'Institut et le ministre à sa requête m'envoya la croix d'honneur.

— Tant pis, mon cher Paul, c'est bien canaille maintenant.

— Raison d'écolier. Ça plaît aux femmes, elles regardent ça en souriant pendant qu'on leur parle. Enfin j'élevai l'enfant, je l'aimai comme un père.

— Ah ah, fit un monsieur qui avait des dents blanches et qui riait toujours, pourquoi ne l'avez-vous pas amené en France dans vos autres voyages ?

— J'ai préféré le faire rester dans sa patrie jusqu'à mon départ définitif, d'autant plus que l'âge fixé par le pari était seize ans car il fut conclu la première année de mon arrivée à Janeiro. Bref, j'ai gagné Mirsa, j'ai eu la croix à vingt ans, et de plus j'ai fait un enfant par des moyens inusités.

— Infernal, dantesque, dit un ami pâle.

— Risible, cocasse, dit un autre qui avait de grosses joues et un teint rouge.

— Bravo, dit le cavalier.

— À faire crever de rire, dit en se tordant de plaisir sur une causeuse élastique un homme sautant et frétillant comme une carpe, petit, court, au front plat, aux yeux petits, le nez épaté, les lèvres minces, rond comme une pomme et bourgeonné comme un cantaloup.

Le coup était fameux et partait d'un maître, jamais un homme ordinaire n'aurait fait cela.

— Eh bien que fait-il Djalioh ? aime-t-il les cigares ? dit le fumeur en en présentant plein les deux mains et en les laissant tomber avec intention sur les genoux d'une dame.

— Du tout mon cher, il les a en horreur.

— Chasse-t-il ?

— Encore moins, les coups de fusil lui font peur.

— Sûrement il travaille, il lit, il écrit tout le jour.

— Il faudrait pour cela qu'il sache lire et écrire.

— Aime-t-il les chevaux ? demanda le convalescent.

— Du tout.

— C'est donc un animal inerte et sans intelligence. Aime-t-il le sexe ?

— Un jour je l'ai mené chez les filles et il s'est enfui emportant une rose et un miroir.

— Décidément c'est un idiot, fit tout le monde. Et le groupe se sépara pour aller grimacer et faire des courbettes devant les dames qui de leur côté, bâillaient et minaudaient en l'absence des danseurs. L'heure avançait rapidement au son de la musique qui bondissait sur le tapis entre la danse et les femmes. Minuit sonna pendant qu'on galopait.

Djalioh était assis depuis le commencement du bal sur un fauteuil à côté des musiciens. De temps en temps il quittait sa place et changeait de côté. – Si quelqu'un de la fête, gai et insouciant, heureux du bruit, content des vins, enivré enfin de toute cette chaîne de femmes aux seins nus, aux lèvres souriantes, aux doux regards, l'apercevait, – aussitôt il devenait pâle et triste.

Voilà pourquoi sa présence gênait et qu'il paraissait là comme un fantôme ou un démon. – Une fois les danseurs fatigués s'assirent.

Tout alors devint plus calme, on passa de l'orgeat et le bruit seul des verres sur les plateaux interrompait le bourdonnement de toutes les voix qui parlaient.

Le piano était ouvert, un violon était dessus, un archet à côté.

Djalioh saisit l'instrument, il le tourna plusieurs fois entre ses mains comme un enfant qui manie un jouet. Il toucha à l'archet et le plia si fort qu'il faillit le briser plusieurs fois.

Enfin il approcha le violon de son menton. Tout le monde se mit à rire, tant la musique était fausse, bizarre, incohérente. Il regarda tous ces hommes, toutes ces femmes, assis, courbés, pliés,

étalés sur des banquettes, des chaises, des fauteuils, avec de grands yeux ébahis.

Il ne comprenait pas tous ces rires et cette joie subite.

Il continua :

Les sons étaient d'abord lents, mols, l'archet effleurait les cordes et les parcourait depuis le chevalet jusqu'aux chevilles sans rendre presque aucun son, puis, peu à peu sa tête s'anima, s'abaissant graduellement sur le bois du violon, son front se plissa, ses yeux se fermèrent et l'archet sautillait sur les cordes comme une balle élastique à bonds précipités.

La musique était saccadée, remplie de notes aiguës, de cris déchirants. On se sentait en l'entendant sous le poids d'une oppression terrible comme si toutes ces notes eussent été de plomb et qu'elles eussent pesé sur la poitrine.

Et puis c'était des arpèges hardis, des octaves qui montaient – comme une flèche gothique – des notes qui couraient en masse et puis qui s'envolaient – des sauts précipités – des accords chargés.

Et tous ces sons, tout ce bruit de cordes et de notes qui sifflent, sans mesure, sans chant, sans rythme – une mélodie nulle, – des pensées vagues et coureuses qui se succédaient comme une ronde de démons, – ou des rêves qui passent et s'enfuient poussés par d'autres dans un tourbillon sans repos, dans une course sans relâche.

Djalioh tenait avec force le manche de l'instrument et chaque fois qu'un de ses doigts se relevait de la touche, son ongle faisait vibrer la corde qui sifflait en mourant.

Quelquefois il s'arrêtait, effrayé du bruit, – souriait bêtement et reprenait avec plus d'amour le cours de sa rêverie, – enfin fatigué il s'arrêta, écouta longtemps pour voir si tout cela allait revenir – mais rien, la dernière vibration de la dernière note était morte d'épuisement. Chacun se regarda, étonné d'avoir laissé durer si longtemps un si étrange vacarme. – La danse recommença. – Comme il était près de trois heures on dansa un cotillon. Les jeunes femmes seules restaient. Les vieilles étaient parties ainsi que les hommes mariés et poitrinaires.

On ouvrit donc pour faciliter la valse la porte du salon, celles du billard et de la salle à manger, qui se succédaient immédiatement. Chacun prit sa valseuse, on entendit le son fêlé de l'archet qui frappait le pupitre et l'on se mit en train.

Djalioh était debout, appuyé sur un battant de la porte. La valse passait devant lui tournoyante, bruyante, avec des rires et de la joie.

Chaque fois il voyait Adèle tournoyer devant lui et puis disparaître – revenir – et disparaître – encore.

Chaque fois il la voyait s'appuyer sur un bras qui soutenait sa taille, fatiguée qu'elle était de la danse et des plaisirs – et chaque fois il sentait en lui un démon qui frémissait et un instinct sauvage qui rugissait dans son âme, comme un lion dans sa cage.

Chaque fois, à la même mesure répétée, – au même coup d'archet, à la même note, au bout d'un même temps, il voyait passer devant (lui) le bas d'une robe blanche à fleurs roses et deux souliers de satin qui s'entrebâillaient, et cela dura longtemps. Vingt minutes environ. La danse s'arrêta, oppressée elle essuya son

front et puis elle repartit plus légère, plus sauteuse, plus folle et plus rose que jamais.

C'était un supplice infernal, une douleur de damné. Quoi, sentir dans sa poitrine, toutes les forces qu'il faut pour aimer, et avoir l'âme navrée d'un feu brûlant et puis ne pouvoir éteindre le volcan qui vous consume et ni briser ce lien qui vous attache. – Être là attaché à un roc aride, la soif à la gorge, comme Prométhée, voir sur son ventre un vautour qui vous dévore – et ne pouvoir dans sa colère le saisir de ses deux mains et l'écraser.

Ô pourquoi, se demandait Djalioh dans son amère douleur, la tête baissée pendant que la valse courait et tourbillonnait folle de plaisir et que les femmes dansaient et que la musique vibrait en chantant, pourquoi donc ne suis-je pas comme tout cela, heureux, dansant – pourquoi suis-je laid comme cela et pourquoi ces femmes ne le sont-elles (pas), pourquoi fuient-elles quand je souris, pourquoi donc je souffre ainsi et je m'ennuie et je me hais moi-même ? Ô si je pouvais la prendre – elle – et puis déchirer tous les habits qui la couvrent, mettre en pièces et en morceaux, les voiles qui la cachent, et puis la prendre dans mes deux bras, fuir avec elle bien loin à travers les bois, les prés, les prairies, traverser les mers – et enfin arriver enfin à l'ombre d'un palmier et puis là la regarder bien longtemps et faire qu'elle me regarde aussi – qu'elle me saisisse de ses deux bras nus – et puis… ah… et il pleurait de rage.

Les lampes s'éteignaient,… la pendule sonna cinq heures. – On entendit quelques voitures qui s'arrêtaient, et puis danseurs et danseuses prirent leurs vêtements et partirent.

Les valets fermèrent les auvents et sortirent.

Djalioh était resté à sa place et quand il releva la tête – tout avait disparu, les femmes, – la danse et les sons, tout s'était envolé et la dernière lampe pétillait encore dans quelques gouttes d'huile qui lui restaient à vivre.

En ce moment-là l'aube apparut à l'horizon derrière les tilleuls.

q

Chapitre 6

Il prit une bougie et monta dans sa chambre.
Après avoir ôté son habit et ses souliers il sauta sur son lit, abaissa sa tête sur son oreiller et voulut dormir.
Mais impossible.

Il entendait dans sa tête un bourdonnement prolongé, un fracas singulier, une musique bizarre. – La fièvre battait dans ses artères et les veines de son front étaient vertes et gonflées. Son sang bouillonnait dans ses veines, lui montait au cerveau et l'étouffait.

Il se leva et ouvrit sa fenêtre. L'air frais du matin calma ses sens. Le jour commençait, – et les nuages fuyaient avec la lune aux premiers rayons de la clarté. La nuit il regarda longtemps les mille formes fantastiques que dessinent les nuages, puis il tourna sa vue sur sa bougie dont le disque lumineux éclairait ses rideaux de soie verte.

Enfin au bout d'une heure il sortit.

La nuit durait presque encore, et la rosée était suspendue à chaque feuille des arbres. Il avait plu longtemps, les allées foulées par les roues des voitures étaient grasses et boueuses. Djalioh s'enfonça dans les plus tortueuses et les plus obscures.

Il se promena longtemps dans le parc, foulant à ses pieds les premières feuilles d'automne, jaunies et emportées par les vents. Marchant sur l'herbe mouillée, à travers la charmille au bruit de la brise qui agitait les arbres, il entendait dans le lointain les premiers sons de la nature qui s'éveille. Qu'il est doux de rêver ainsi en écoutant avec délices le bruit de ses pas sur les feuilles sèches et sur le bois mort que le pied brise, de (se) laisser aller dans des chemins sans barrière, comme le courant de la rêverie qui emporte votre âme, et puis une pensée triste et poignante souvent vous saisit longtemps en contemplant ces feuilles qui tombent, ces arbres qui gémissent et cette nature entière qui chante tristement à son réveil comme au sortir du tombeau. Et alors quelque tête chérie vous apparaît dans l'ombre, une mère, une amie, et les fantômes qui passent le long du mur noir, tous graves et dans des surplis blancs. – Et puis le passé revient aussi comme un autre fantôme, le passé avec ses peines, ses douleurs, ses larmes et ses quelques rires – enfin l'avenir qui se montre à son tour – plus varié, plus indéfini, entouré d'une gaze légère comme ces sylphides longtemps rêvées qui s'élèvent d'un buisson et qui s'envolent avec les oiseaux.

On aime à entendre le vent qui passe à travers les arbres en faisant plier leur tête et qui chante comme un convoi des morts, – et dont le souffle agite vos cheveux et rafraîchit votre front brûlant.

C'était dans des pensers plus terribles – qu'était perdu Djalioh.

Une mélancolie rêveuse pleine de caprice et de fantaisie – provient d'une douleur tiède et longue. Mais le désespoir est matériel et palpable.

C'était au contraire la réalité qui l'écrasait.

Ô la réalité, fantôme lourd comme un cauchemar et qui pourtant n'est qu'une durée comme l'esprit.

Pour lui, que lui faisait le passé qui était perdu et l'avenir qui se résumait dans un mot insignifiant : la mort ? Mais c'était le présent qu'il avait, la minute, l'instant qui l'obsédait. C'était ce présent même qu'il voulait anéantir, le briser du pied, l'égorger de ses mains. Lorsqu'il pensait à lui, pauvre et désespéré, les bras vides, le bal et ses fleurs et ces femmes, Adèle et ses seins nus et son épaule et sa main blanche, lorsqu'il pensait à tout cela un rire sauvage éclatait sur sa bouche et retentissait dans ses dents comme un tigre qui a faim et qui se meurt. Il voyait dans son esprit le sourire de Paul, les baisers de sa femme. – Il les voyait tous deux étendus sur une couche soyeuse s'entrelaçant de leurs bras avec des soupirs et des cris de volupté, il voyait jusqu'aux draps qu'ils tordaient dans leurs étreintes, jusqu'aux fleurs qui étaient sur les tables et les tapis et les meubles et tout enfin qui était là, et quand il reportait la vue sur lui entouré des arbres, marchant sur l'herbe seulet les branches cassées, il tremblait. Il comprenait aussi la distance immense qui l'en séparait et quand il en venait à se demander pourquoi tout cela était ainsi, alors une barrière infranchissable se présentait devant lui – et un voile noir obscurcissait sa pensée.

Pourquoi Adèle n'était-elle pas à lui ? Ô s'il l'avait, comme il serait heureux de la tenir dans ses bras, de reposer sa tête sur sa poitrine et de la couvrir de ses baisers brûlants – et il pleurait en sanglotant.

Ô s'il avait su comme nous autres hommes comment la vie quand elle vous obsède s'en va et part vite avec la gâchette d'un pistolet – s'il avait su que pour six sols un homme est heureux – et que la rivière engloutit bien les morts !... mais non, – le malheur est dans l'ordre de la nature. – Elle nous a donné le sentiment de l'existence pour le garder plus longtemps.

Il arriva bientôt aux bords de l'étang. Les cygnes s'y jouaient avec leurs petits, ils glissaient sur le cristal les ailes ouvertes et le cou replié sur le dos. Les plus gros, le mâle et la femelle, nageaient ensemble au courant rapide de la petite rivière qui traversait l'étang, de temps en temps, ils tournaient l'un vers l'autre leur long cou blanc et se regardaient en nageant, puis ils revenaient derrière eux, se plongeaient dans l'eau et battaient de l'aile sur la surface de l'eau qui se trouvait agitée de leurs jeux lorsque leur poitrine s'avançait comme la proue d'une nacelle.

Djalioh contempla la grâce de leurs mouvements et la beauté de leurs formes. – Et il se demanda pourquoi il n'était pas cygne et beau comme ces animaux. Lorsqu'il s'approchait de quelqu'un on s'enfuyait, on le méprisait parmi les hommes. Que n'était-il donc beau comme eux, – pourquoi le ciel ne l'avait-il pas fait cygne, oiseau, quelque chose de léger, qui chante et qu'on aime ? – ou plutôt que n'était-il le néant ? Pourquoi, disait-il en faisant courir une pierre du bout de son pied, – pourquoi ne suis-je pas comme cela, je (la) frappe, (elle) court, et ne souffre pas. Alors il sauta dans la barque, détacha la chaîne, prit les rames et alla

aborder de l'autre côté dans la prairie qui commençait à se parsemer de bestiaux.

Après quelques instants, il revint vers le château. Les domestiques avaient déjà ouvert les fenêtres et rangé le salon.

La table était mise car il était près de neuf (heures), tant la promenade de Djalioh avait été lente et longue.

Le temps passe vite dans la joie, vite aussi dans les larmes et ce vieillard court toujours sans perdre haleine.

Cours vite, marche sans relâche, fauche et abats sans pitié, – Vieille Chose à cheveux blancs. Marche, et cours toujours, traîne ta misère, toi qui es condamné à vivre et mène-nous bien vite dans la fosse commune, où tu jettes ainsi tout ce qui barre ton chemin.

q

Chapitre 7

Après le déjeuner, la promenade, car le soleil perçant les nuages commençait à se montrer. –
Les dames voulurent se promener en barque. La fraîcheur de l'eau les délasserait de leurs fatigues de la nuit. –

La société se divisa en trois bandes. Dans la même étaient Paul, Djalioh et Adèle. Elle avait l'air fatigué et le teint pâle. Sa robe était de mousseline bleue avec des fleurs blanches. Elle était plus belle que jamais.

Adèle accompagna son époux, par sentiment des convenances.

Djalioh ne comprit pas cela. Autant son âme embrassait tout ce qui était de sympathie et d'amour, autant son esprit résistait à tout ce que nous appelons : – délicatesse, usage, honneur, pudeur et convenance. Il se mit sur le devant et rama.

Au milieu de l'étang était une petite île formée à dessein pour servir de refuge aux cygnes, elle était plantée de rosiers dont les branches pliées se miraient dans l'eau en y laissant quelques fleurs fanées. La jeune femme émietta un morceau de pain, puis le jeta sur l'eau et aussitôt les cygnes accoururent, allongeant leur cou pour saisir les miettes qui couraient emportées par la rivière.

Chaque fois qu'elle se penchait et que la main blanche s'allongeait, Djalioh sentait son haleine passer dans ses cheveux et ses joues effleurer sa tête, – qui était brûlante.

L'eau du lac était limpide et calme mais la tempête était dans son coeur, plusieurs fois il crut devenir fou – et il portait les mains à son front, comme un homme en délire ou qui croit rêver.

Il ramait vite et cependant la barque avançait moins que les autres tant ses mouvements étaient saccadés et convulsifs. De temps en temps son oeil terne et gris se tournait lentement sur Adèle et se reportait sur (Paul). Il paraissait calme, – mais comme le calme de la cendre qui couvre un brasier et puis l'on (n')entendait que la rame qui tombait dans l'eau, l'eau qui clapotait lentement sur les flancs de la nacelle et quelques mots échangés entre les époux – et puis ils se regardaient en souriant – et les cygnes couraient en nageant sur l'étang. – Le vent faisait tomber quelques feuilles sur les promeneurs et le soleil brillait au loin

sur les vertes prairies où serpentait la rivière, et la barque glissait entre tout cela rapide et silencieuse.

Djalioh, une fois, se ralentit, porta sa main à ses yeux et (la) retira quelques instants après toute chaude et toute humide. Il reprit ses rames et les pleurs qui coulaient sur ses mains se perdirent dans le ruisseau. M. Paul, voyant qu'il était éloigné de la compagnie, prit la main d'Adèle et déposa sur son gant satiné un long baiser de bonheur qui retentit aux oreilles de Djalioh.

q

Chapitre 8

Madame de Lansac avait une quantité de singes. C'est une passion de vieille femme, seules créatures qui avec les chiens ne repoussent pas leur amour.
Ceci est dit sans maligne intention et s'il y en avait une ce serait plutôt pour plaire aux jeunes qui les haïssent mortellement. Lord Byron disait qu'il ne pouvait voir sans dégoût manger une jolie femme, il n'a peut-être jamais pensé à la société de cette femme, quelque 40 ans plus tard et qui se résumera (en) son carlin et sa guenon. Toutes les femmes que vous voyez si jeunes et si fraîches, eh bien si elles ne meurent pas avant la soixantaine, auront donc un jour la manie des chiens au lieu de celle des hommes et vivront avec un singe au lieu d'un amant.

Hélas c'est triste mais c'est vrai et puis après avoir ainsi jauni pendant une douzaine d'années et racorni comme un vieux parchemin au coin de son feu en compagnie d'un chat, d'un roman,

– de son dîner et de sa bonne, cet ange de beauté mourra et deviendra un cadavre, c'est-à-dire une charogne qui pue et puis un peu de poussière, le néant… de l'air fétide emprisonné dans une tombe.

Il y a des gens que je vois toujours à l'état de squelette et dont le teint jaune me semble bien pétri de la terre qui va les contenir.

Je n'aime guère les singes et pourtant j'ai tort, car ils me semblent une imitation parfaite de la nature humaine. Quand je vois un de ces animaux (je ne parle pas ici des hommes) il me semble me voir dans les miroirs grossissants, mêmes sentiments, – mêmes appétits brutaux, – un peu moins d'orgueil et voilà tout.

Djalioh se sentait attiré vers eux par sympathie étrange. Il restait souvent des heures entières à les contempler, plongé dans une méditation profonde ou dans une observation des plus minutieuses.

Adèle s'approcha de leurs cages communes (car les jeunes femmes aiment quelquefois les singes probablement comme symboles de leurs époux) et leur jeta des noisettes et des gâteaux. – Aussi(tôt) ils s'élancèrent dessus, se chamaillant, s'arrachant les morceaux, comme des députés les miettes qui tombent du fauteuil ministériel et poussant des cris comme des avocats.

Un surtout s'empara du plus gros gâteau, le mangea bien vite, prit la plus belle noisette, la cassa avec ses ongles, l'éplucha et jeta les coquilles à ses compagnons d'un air de libéralité. Il avait tout autour de la tête une couronne de poils clairsemés sur son crâne rétréci, qui le faisait ressembler passablement à un roi.

Un second était humblement assis dans un coin, les yeux baissés d'un air modeste comme un prêtre et prenant par-derrière tout ce qu'il ne pouvait pas voler en face.

Un troisième enfin – c'était une femelle – avait les chairs flasques, le poil long, les yeux bouffis, il allait et venait de tous côtés avec des gestes lubriques qui faisaient rougir les demoiselles, – mordant les mâles, les pinçant et sifflant à leurs oreilles, celui-là ressemblait à mainte fille de joie de ma connaissance.

Tout le monde riait de leurs gentillesses et de leurs manières, c'était si drôle. Djalioh seul ne riait pas, assis par terre, les genoux à la hauteur de la tête, les bras sur les jambes et les yeux à demi morts tournés vers un seul point.

L'après-midi on partit pour Paris. Djalioh était encore placé en face d'Adèle, comme si la fatalité se plaisait perpétuellement à rire de ses douleurs.

Chacun fatigué s'endormait au doux balancement des soupentes et au bruit des roues qui allaient lentement dans les grandes ornières creusées par la pluie et les pieds des chevaux enfonçaient en glissant dans la boue.

Une glace ouverte derrière Djalioh donnait de l'air dans la voiture et le vent soufflait sur ses épaules et dans son cou.

Tous laissaient aller leurs têtes sommeillantes au mouvement de la calèche.

Djalioh seul ne dormait pas et la tenait baissée sur sa poitrine.

q

Chapitre 9

On était aux premiers jours du mois de mai. Il était alors je crois sept heures du matin. – Le soleil se levait et illuminait de sa splendeur tout Paris qui s'éveillait par un beau jour de printemps.

Mme Paul de Monville s'était levée de bonne heure et s'était retirée dans un salon pour y terminer bien vite avant l'heure du bain, du déjeuner et de la promenade, un roman de Balzac.

La rue qu'habitaient les mariés était dans le faubourg Saint-Germain, déserte, large et toute couverte de l'ombre que jetaient les grands murs, les hôtels hauts et élevés et les jardins qui se prolongeaient avec leurs acacias, leurs tilleuls dont les touffes épaisses et frémissantes retombaient par-dessus les murs où les brins d'herbe perçaient entre les pierres.

Rarement on entendait du bruit si ce n'est celui de quelque équipage roulant sur le pavé avec ses deux chevaux blancs, ou bien encore la nuit celui de la jeunesse revenant d'une orgie ou d'un spectacle avec quelques ribaudes aux seins nus, aux yeux rougis, aux vêtements déchirés.

C'était dans un de ces hôtels qu'habitait Djalioh, avec M. Paul et sa femme.

Et depuis bientôt deux ans il s'était passé bien des choses dans son âme, et les larmes contenues y avaient creusé une fosse profonde.

Un matin, c'était ce jour-là dont je vous parle, il se leva, – et sortit dans le jardin où un enfant d'un an environ, entouré de

mousseline, de gaze, de broderies, d'écharpes coloriées, – dormait dans un berceau en nacelle dont la flèche était dorée aux rayons du soleil.

Sa bonne était absente, il regarda de tous côtés, s'approcha près, bien près du berceau, ôta vivement la couverture, et puis il resta quelque temps, à contempler cette pauvre créature sommeillante et endormie avec ses mains potelées, ses formes arrondies, – son cou blanc, ses petits ongles. Enfin il le prit dans ses deux mains, le fit tourner en l'air sur sa tête – et le lança de toutes ses forces sur le gazon – qui retentit du coup. L'enfant poussa un cri et sa cervelle alla jaillir à dix pas auprès d'une giroflée.

Djalioh ouvrit ses lèvres pâles et poussa un rire forcé qui était froid et terrible comme le regard des morts. Aussitôt il s'avança vers la maison, monta l'escalier, ouvrit la porte de la salle à manger, la referma, prit la clef, celle du corridor également, et arrivé au vestibule du salon, il les jeta par la fenêtre dans la rue. Enfin il entra dans le salon, doucement sur la pointe des pieds et une fois entré il ferma à double tour.

Un demi-jour l'éclairait à peine tant les persiennes soigneusement fermées laissaient entrer peu de lumière.

Djalioh s'arrêta et il n'entendit que le bruit des feuillets que retournait la jolie main blanche d'Adèle, étendue mollement sur son sofa de velours rouge et le gazouillement des oiseaux de la volière qui étaient sur la terrasse et dont on entendait à travers les jalousies vertes les battements d'ailes sur le treillage en fer.

Dans un coin du salon à côté de la cheminée était une jardinière en acajou toute remplie de fleurs embaumantes, roses,

blanches, bleues, hautes ou touffues avec un feuillage vert, une tige polie et qui se miraient par-derrière dans une grande glace.

Enfin il s'approcha de la jeune fille et s'assit à côté d'elle. Elle tressaillit subitement et porta sur lui ses yeux bleus égarés. Sa robe de chambre de mousseline blanche était flottante, ouverte sur le devant et ses deux jambes croisées dessinaient malgré ses vêtements la forme de ses cuisses.

Il y avait tout autour d'elle un parfum enivrant, ses gants blancs jetés sur le fauteuil avec sa ceinture, son mouchoir, son fichu, tout cela avait une odeur (si) délicieuse et (si) particulière que les grosses narines de Djalioh s'écartèrent pour en aspirer la saveur.

Ô il y a à côté de la femme qu'on aime une atmosphère embaumée qui vous enivre.

— Que me voulez-vous ? dit-elle avec effroi aussitôt qu'elle l'eut reconnu.

Et il s'ensuivit un long silence. Il ne répondit pas et fixa sur elle un regard dévorant, – puis se rapprochant de plus en plus, il prit sa taille de ses deux mains et déposa sur son cou un baiser brûlant qui sembla pincer Adèle comme la morsure d'un serpent. – Il vit sa chair rougir et palpiter.

— Ô je vais appeler au secours, s'écria-t-elle avec effroi. Au secours ! au secours ! Ô le monstre, ajouta-t-elle en le regardant.

Djalioh ne répondit pas. – Seulement il bégaya et frappa sa tête avec colère.

Quoi, ne pouvoir lui dire un mot, – ne pouvoir énumérer ses tortures et ses douleurs et n'avoir à lui offrir que les larmes d'un animal et les soupirs d'un monstre.

Et puis être repoussé comme un reptile – être haï de ce qu'on aime et sentir devant soi l'impossibilité de rien dire, – être maudit et ne pouvoir blasphémer.

— Laissez-moi de grâce, laissez-moi, est-ce que vous ne voyez pas que vous me faites horreur et dégoût ? Je vais appeler Paul, et (il) va vous tuer.

Djalioh lui montra la clef qu'il tenait dans sa main et il s'arrêta. Huit heures sonnèrent à la pendule – et les oiseaux gazouillaient dans la volière. On entendit le roulement d'une charrette qui passait puis elle s'écarta.

— Eh bien allez-vous sortir ? laissez-moi au nom du ciel. Et elle voulut se lever mais Djalioh la retint par le pan de sa robe, qui se déchira sous ses ongles.

— J'ai besoin de sortir, il faut que je sorte… il faut que je voie mon enfant. Vous me laisserez voir mon enfant – Une idée atroce la fit frémir de tous ses membres. Elle pâlit et ajouta :

— Oui mon enfant, il faut que je le voie et tout de suite, à l'instant.

Elle se retourna et vit grimacer en face d'elle une figure de démon. Il se mit à rire si longtemps, si fort, et tout cela d'un seul éclat, qu'Adèle pétrifiée d'horreur tomba à ses pieds, à genoux.

Djalioh aussi se mit à genoux puis il la prit, la fit asseoir de force sur ses genoux, et de ses deux mains il lui déchira tous les

vêtements, il mit en pièces les voiles qui la couvraient – et quand il la vit tremblante comme la feuille sans sa chemise et croisant ses deux bras sur ses seins nus en pleurant, les joues rouges et les lèvres bleuâtres, il se sentit sous le poids d'une oppression étrange. – Puis il prit les fleurs, les éparpilla sur le sol. Il tira les rideaux de soie rose et, lui, ôta ses vêtements.

Adèle le vit nu, elle trembla d'horreur et détourna la tête. Djalioh s'approcha et la tint longtemps serrée contre sa poitrine. Elle sentit alors sur sa peau chaude et satinée la chair froide et velue du monstre.

Il sauta sur le canapé, jeta les coussins et se balança longtemps sur le dossier avec un mouvement machinal et régulier de ses flexibles vertèbres. Il poussait de temps en temps un cri guttural et il souriait entre ses dents.

Qu'avait-(il) de mieux à désirer, – une femme devant lui, – des fleurs à ses pieds, un jour rose qui l'éclairait, le bruit d'une volière pour musique et quelque pâle rayon de soleil pour l'éclairer.

Il cessa bientôt son exercice, courut sur Adèle, lui enfonça ses griffes dans la chair et l'attira vers lui, il lui ôta sa chemise.

En se voyant toute nue dans la glace entre les bras de Djalioh elle poussa un cri d'horreur et pria Dieu. – Elle voulait appeler au secours, mais impossible d'articuler une seule parole.

Djalioh en la voyant ainsi nue et les cheveux épars sur ses épaules s'arrêta immobile de stupeur, comme le premier homme qui vit une femme, il la respecta pendant quelque temps, lui arracha ses cheveux blonds, les mit dans sa bouche, les mordit, les

baisa, puis il se roula par terre sur les fleurs, entre les coussins, sur les vêtements d'Adèle, content, fou – ivre d'amour.

Adèle pleurait et une trace de sang coulait sur ses seins d'albâtre.

Enfin sa féroce brutalité ne connut plus de bornes. – Il sauta sur elle d'un bond – écarta ses deux mains, l'étendit par terre et l'y roula échevelée…

Souvent il poussait des cris féroces et étendait les deux bras, stupide. – Et immobile. Puis il râlait de volupté – comme un homme qui se meurt.

Tout à coup il sentit sous lui les convulsions d'Adèle. Ses muscles se raidirent comme le fer. – Elle poussa un cri et un soupir plaintif qui furent étouffés par des baisers.

Puis il la sentit froide, – ses yeux se fermèrent, elle se roula sur elle-même – et sa bouche s'ouvrit.

Quand il l'eut bien longtemps sentie immobile et glacée, il se leva, la retourna sur tous les sens, embrassa ses pieds, ses mains, sa bouche, et courut en bondissant sur les murailles.

Plusieurs fois il reprit sa course, une fois cependant il s'élança la tête la première sur la cheminée de marbre et tomba immobile et ensanglanté, sur le corps d'Adèle.

q

Chapitre 10

Quand on vint à trouver Adèle, elle avait sur le corps des traces de griffes larges, profondes. Pour Djalioh, il avait le crâne horriblement fracassé. On crut que la jeune femme en défendant son honneur l'avait tué avec un couteau.

Tout cela fut dans les journaux. Et vous pensez s'il y en eut pour huit jours à faire des Ahet des Oh.

Le lendemain on enterra les morts. Le convoi était superbe, deux cercueils, celui de la mère et de l'enfant et tout cela avec des panaches noirs, des cierges, des prêtres qui chantent, de la foule qui se presse et des hommes noirs en gants blancs.

q

Chapitre 11

— C'est bien horrible, s'écriait quelques jours après toute une famille d'épiciers réunis patriarcalement autour d'un énorme gigot dont le fumet chatouillait l'odorat.

— Pauvre enfant, dit la femme de l'épicier, aller tuer un enfant, qu'est-ce qu'il lui avait fait ?

— Comment, disait l'épicier, indigné dans sa vertu, homme éminemment moral, décoré de la croix d'honneur pour bonne tenue dans la garde nationale, et abonné au Constitutionnel,comment aller tuer ct'eupovre ptitefemme, c'est indigne.

— Mais aussi, je crois que c'est l'effet de la passion, dit un gros garçon joufflu, le fils de la maison qui venait d'achever sa quatrième à 17 ans parce que son père était d'avis qu'on donnât de l'inducationà la jeunesse.

— Ô faut-il que des gens aient peu de retenue, dit le garçon épicier en redemandant pour la troisième fois des haricots.

On sonna à la boutique et il alla vendre pour deux sous de chandelles.

q

Chapitre 12

Vous voulez une fin à toute force n'est-ce pas ? et vous trouvez que je suis bien (long) à la donner, eh bien soit.
Pour Adèle elle fut enterrée. Mais au bout de deux ans elle avait bien perdu de sa beauté. Car on l'exhuma pour la mettre au Père-Lachaise et elle puait si fort qu'un fossoyeur s'en trouva mal.

— Et Djalioh ?

Ô il est superbe, verni, poli, soigné, magnifique. Car vous savez que le cabinet de zoologie s'en est emparé et en a fait un superbe squelette.

— Et M. Paul ?

— Tiens je l'oubliais. Il s'est remarié. Tantôt je l'ai vu au Bois de Boulogne et ce soir vous le rencontrerez aux Italiens.

8 octobre 1837

Gve Flaubert

q

Chapitre 1

Elle l'avait déjà vu, je crois, deux fois.
La première dans un bal chez le ministre.
La seconde au Français.
Et quoiqu'il ne fût ni un homme supérieur, ni un bel homme elle pensait souvent à lui lorsque le soir après avoir soufflé sa lampe elle restait souvent quelques instants rêveuse, les cheveux épars sur (ses) seins nus, la tête tournée vers la fenêtre où la nuit jetait une clarté blafarde, – les bras hors de sa couche et l'âme flottante entre des émotions indécises et vagues comme ces sons confus qui s'élèvent des champs par les soirées d'automne.

Loin d'être une de ces âmes d'exception comme il y en a dans les livres et dans les drames, c'était un coeur sec, un esprit juste, et par-dessus tout cela un chimiste.

Mais il possédait à fond cette théorie de séductions, ces principes, ces règles, ce chicenfin pour employer le mot vrai et vulgaire, par lequel un habile homme en arrive à ses fins.

Ce n'est plus cette méthode pastorale à (la) Louis XV, dont la première leçon commence par les soupirs, la seconde (par les) billets doux et continue ainsi jusqu'au dénouement, science si bien exposée dans Faublas, les comédies du second ordre et les contes moraux de Marmontel.

Mais maintenant un homme s'avance vers une femme, il la lorgne, il la trouve bien – il en fait le pari avec ses amis. – Est-elle mariée, la farce n'en sera que meilleure. Alors il s'introduit chez elle. Il lui prête des romans, la mène au spectacle, il a surtout soin de faire quelque chose d'étonnant, de ridicule mais enfin d'étrange. – Et puis de jour en jour il va chez elle avec plus de liberté, il se fait l'ami de la maison, du mari, des enfants, des domestiques. – Enfin la pauvre femme s'aperçoit du piège, elle veut le chasser comme un laquais, mais celui-ci s'indigne à son tour, il la menace de publier quelque lettre bien courte mais qu'il interprétera d'une façon infâme n'importe à qui fût-elle adressée et il répétera lui-même à son époux quelque mot arraché peut-être dans un moment de vanité, de coquetterie ou de désir. C'est une cruauté d'anatomiste mais on a fait des progrès dans les sciences et il y a des gens qui dissèquent un coeur comme un cadavre.

Alors cette pauvre femme éperdue, pleure et supplie. Point de pardon pour elle, point de pardon pour ses enfants, son mari, sa mère. Inflexible, car c'est un homme, il peut user de force et de violence, il peut dire partout qu'elle est sa maîtresse, le publier dans les journaux, l'écrire tout au long dans un mémoire et le prouver même au besoin. – Elle se livre donc à lui à demi morte. Il peut même alors la faire passer devant ses laquais qui tout bas sous leurs livrées ricanent en la voyant venir si matin chez leur maître et puis quand il l'a rendue brisée et abattue – seule avec ses regrets, ses pensées sur le passé, ses déceptions d'amour – il la quitte, la reconnaît à peine, – l'abandonne à son infortune. Il la hait même quelquefois. Mais enfin il a gagné son pari – et c'est un homme à bonne fortune.

C'est donc non un Lovelace comme on l'aurait dit il y a soixante ans mais bien un Don Juan,ce qui est plus beau.

L'homme qui possède à fond cette science, qui en connaît les détours et les replis cachés n'est pas rare maintenant. Cela est si facile en effet de séduire une femme qui vous aime et puis de la laisser là avec toutes les autres, quand on n'a pas d'âme, ni de pitié dans le coeur.

Et il y a tant de moyens de s'en faire aimer – soit par la jalousie – la vanité, le mérite, les talents, l'orgueil, l'horreur, la crainte même. Ou bien encore par la fatuité de vos manières, le négligé d'une cravate, la prétention à être désespéré, quelquefois par la coupe de votre habit, ou la finesse de vos bottes.

Car combien de gens n'ont dû leurs conquêtes qu'à l'habileté de leur tailleur ou de leur cordonnier.

Ernest s'était aperçu que Mazza souriait à ses regards. Partout il la poursuivait. Au bal par exemple elle s'ennuyait s'il n'était pas là. Et n'allez pas croire qu'il fût assez novice pour louer la blancheur de sa main ni la beauté de ses bagues comme l'aurait pu faire un écolier de Rhétorique. Mais devant elle il déchirait toutes les autres femmes qui dansaient. Il avait sur chacune les aventures les plus inconnues et les plus étranges et tout cela la faisait rire et la flattait secrètement quand elle pensait que sur elle on n'avait rien à dire.

Elle s'était engagée à le recevoir et elle ne l'invitait que lorsqu'il n'y avait aucune femme surtout des jeunes.

Elle l'avait souvent surpris en se détournant vivement, les yeux fixés sur son cou, la pointe de sa pèlerine ou le tour de sa

ceinture.

Ernest aussi avait vu qu'elle causait volontiers avec lui à demi couchée sur le sopha tandis que lui était affaissé sur un pliant à ses pieds et que le reste de la société réunie en cercle autour de la cheminée discutait sur la politique, ou l'industrie. Il avait vu aussi avec plaisir et vanité qu'elle se décolletait quand elle l'attendait et que souvent elle avait rougi sous ses regards et détourné la tête comme machinalement.

Cependant de jour en jour Mazza se sentait entraînée sur une pente d'idées inconnues, vers un but vague, indéfini. Elle tremblait quelquefois et voulait s'arrêter sur le penchant du gouffre. Elle prenait de belles résolutions de l'abandonner, de ne plus jamais le revoir.

Mais la vertu s'évapore bien vite au sourire d'une bouche qu'on aime. Il avait vu aussi qu'(elle) aimait la poésie, la mer, le théâtre, Byron, et puis résumant toutes ces observations en une seule, il avait dit : C'est une sotte – Je l'aurai. Et elle souvent aussi avait dit en le voyant partir et quand la porte du salon tournait rapidement sur ses pas… Ô je t'aime. Ajoutez à cela que Ernest lui fit croire à la phrénologie, au magnétisme, et que Mazza avait trente ans, qu'elle (était) toujours restée pure et fidèle à son mari, repoussant tous les désirs qui naissaient chaque jour en son âme et qui mouraient le lendemain, qu'elle était mariée à un banquier et que la passion dans les bras de cet homme-là était un devoir pour elle – rien de plus – comme de surveiller ses domestiques et d'habiller ses enfants.

q

Chapitre 2

Longtemps elle se complut dans cet état de rêverie amoureuse et à demi mystique. La nouveauté du plaisir lui plaisait, et elle joua longtemps avec cet amour plus longtemps qu'avec les autres et elle finit par s'y prendre fortement, d'abord d'habitude, puis de besoin.

Il est dangereux de rire et de jouer avec le coeur. Car la passion est une arme à feu qui part et vous tue, lorsqu'on la croyait sans péril.

Un jour Ernest vint de bonne heure chez Mme Willer. Son mari était à la Bourse, ses enfants étaient sortis, (il) se trouva seul avec elle.

Tout le jour il resta chez elle et le soir vers les cinq heures quand il en sortit, Mazza fut triste, rêveuse et de toute la nuit elle ne dormit pas.

Ils (étaient) restés longtemps, bien des heures à causer, à se dire qu'ils s'aimaient, à se parler de poésie, à s'entretenir d'amours larges et forts comme on voit dans Byron et puis à se plaindre des exigences sociales qui les attachaient l'un et l'autre et qui les séparaient pour la vie.

Et puis ils avaient causé des peines du coeur – de la vie et de la mort – de la nature – de l'océan qui mugissait dans les nuits – enfin ils avaient compris le monde, leur passion et leurs regards s'étaient même plus parlé que leurs lèvres qui se touchèrent si souvent.

C'était un jour du mois de mars, une de ces longues journées sombres et mornes qui portent à l'âme une vague amertume. Leurs paroles avaient été tristes. Celles de Mazza surtout avaient une mélancolie harmonieuse.

Chaque fois qu'Ernest allait dire qu'il l'aimait pour la vie, chaque fois qu'il lui échappait un sourire, un regard, un cri d'amour, Mazza ne répondait pas. Elle le regardait silencieuse avec ses deux grands yeux noirs, son front pâle – sa bouche béante.

Tout le jour elle se sentit oppressée – comme si une main de plomb lui eût pesé sur la poitrine. Elle craignait – mais elle ne savait quel était l'objet de ses craintes – et se complaisait dans cette appréhension mêlée d'une étrange sensation d'amour – de rêverie – de mysticisme.

Une fois elle recula son fauteuil – effrayée du sourire d'Ernest qui était bestial et sauvage à faire peur. Mais celui-ci se rapprocha d'elle aussitôt, lui prit les mains et les porta à ses lèvres. Elle rougit et lui dit d'un ton de calme affecté :

— Est-ce que vous auriez envie de me faire la cour ?

— Vous faire la cour – Mazza – à vous !…

Cette réponse-là voulait tout dire.

— Est-ce que vous m'aimeriez ?

Il la regarda en souriant.

— Ernest vous auriez tort.

— Pourquoi ?

— Mon mari. Y pensez-vous ?

— Eh bien votre mari, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Il faut que je l'aime.

— Cela est plus facile à dire qu'à faire, c'est-à-dire que si la loi vous dit : Vous l'aimerez, votre coeur s'y pliera comme un régiment qu'on fait manoeuvrer ou une barre d'acier qu'on ploie des deux mains. Et si moi je vous aime…

— Taisez-vous Ernest, pensez à ce que vous devez à une femme qui vous reçoit comme moi, dès le matin, sans que son mari y soit, seule, abandonnée à votre délicatesse.

— Oui et si je vous aime à mon tour, il faudra que je ne vous aime plus parce qu'il le faudra – et rien de plus. Mais cela est-il sensé et juste ?

— Ah vous raisonnez à merveille mon cher ami, dit Mazza en penchant sa tête sur son épaule gauche et en faisant tourner dans ses doigts un étui d'ivoire.

Une mèche de ses cheveux se dénoua et tomba sur ses joues. Elle la rejeta par-derrière avec un geste de la tête plein de grâce et de brusquerie.

Plusieurs fois Ernest se leva, prit son chapeau comme s'il allait sortir. Puis il se rasseyait et reprenait ses causeries.

Souvent ils s'interrompaient tous deux et se regardaient longtemps en silence respirant à peine, ivres et contents de leurs regards et de leurs soupirs. Puis ils souriaient. Un moment, quand Mazza vit Ernest à ses pieds affaissé sur le tapis de sa chambre, quand elle vit sa tête posée sur ses genoux, les cheveux en arrière,

ses yeux tout près de sa poitrine et son front blanc et sans rides qui était là devant sa bouche, elle crut qu'elle allait défaillir de bonheur et d'amour, elle crut qu'elle allait prendre sa tête dans ses deux bras, la presser sur son coeur et la couvrir de ses baisers.

— Demain je vous écrirai, lui dit Ernest.

— Adieu – et il sortit.

Mazza resta l'âme indécise et toute flottante entre des oppressions étranges, des pressentiments vagues, des rêveries indicibles. La nuit elle se réveilla –, sa lampe brûlait et jetait au plafond un disque lumineux qui tremblait en vacillant sur lui-même comme l'oeil d'un damné qui vous regarde. Elle resta longtemps jusqu'au jour à écouter les heures qui sonnaient à toutes les cloches, à entendre tous les bruits de la nuit, la pluie qui tombe et bat les murs et les vents qui soufflent et tourbillonnent dans les ténèbres. – Les vitres qui tremblent, le bois du lit qui criait à tous les mouvements qu'elle lui donnait en se retournant sur ses matelas, agitée qu'elle était par des pensées accablantes et des images terribles qui l'envelopp(aient) tout entière en la roulant dans ses draps.

Qui n'a ressenti dans des heures de fièvre et de délire ces mouvements intimes du coeur – ces convulsions d'une âme qui s'agite et se tord sans cesse sous des pensées indéfinissables tant elles (sont) pleines tout à la fois de tourments et de voluptés – vagues d'abord et indécises comme un fantôme. Cette pensée bientôt se consolide et s'arrête, prend une forme et un corps. Elle devient une image – et une image qui vous fait pleurer et gémir.

Qui n'a donc jamais vu dans des nuits chaudes et ardentes, quand la peau brûle et que l'insomnie vous ronge, assise, aux

pieds de votre couche, une figure pâle et rêveuse et qui vous regarde tristement. Ou bien elle apparaît dans des habits de fête, si vous l'avez vue danser dans un bal, ou entourée de voiles noirs, pleurante et vous vous rappelez ses paroles, le son de sa voix, la langueur de ses yeux. –

Pauvre Mazza pour la première fois elle sentit qu'elle aimait, que cela allait devenir un besoin, puis un délire du coeur, une rage. Mais dans sa naïveté et son ignorance, elle se traça bien vite un avenir heureux, une existence paisible où la passion lui donnerait la joie – et la volupté le bonheur.

En effet ne pourra-t-elle vivre contente dans les bras de celui qu'elle aime et tromper son mari ? Qu'est-ce que tout cela auprès de l'amour, se disait-elle. Elle souffrait cependant de ce délire du coeur et s'y plongeait de plus en plus comme ceux qui s'enivrent avec plaisir et que les boissons brûlent. – Ô qu'elles sont poignantes et amères il est vrai, ces palpitations du coeur, ces angoisses de l'âme, entre un monde de vertu qui s'en va et l'avenir d'amour qui arrive.

Le lendemain Mazza reçut une lettre. Elle était en papier satiné, toute embaumante de rose et de musc. Elle était signée par un Eentouré d'un paraphe. Je ne sais ce qu'il y avait. – Mais Mazza relut la lettre plusieurs fois, elle en retourna les deux feuillets, en considéra les plis, elle s'enivra de son odeur embaumée, – puis la roula en boulette et la jeta au feu, – le papier consumé s'envola pendant quelque temps, et revint enfin se reposer doucement sur les chenets comme une gaze blanche et plissée.

— Ernest l'aime, il (le) lui a dit. Ô elle est heureuse, le premier pas est fait, les autres ne lui coûteront plus. Elle pourra mainte-

nant le regarder sans rougir, elle n'aura plus besoin de tant de ménagements, de petites mines de femme pour se faire aimer, – il vient lui-même, il se donne à elle. Sa pudeur est ménagée, et c'est cette pudeur qui reste toujours aux femmes, ce qu'elles gardent même au fond de leurs amours les plus brûlants, des plus ardentes voluptés comme un dernier sanctuaire d'amour et de passion où elles cachent comme sous un voile tout ce qu'elles ont de brutal et d'effréné. –

Quelques jours après une femme voilée passait presque en courant le Pont des Arts. Il était sept heures du matin.

Après avoir longtemps marché elle s'arrêta à une porte cochère et elle demanda M. Ernest. Il n'était pas sorti, elle monta. L'escalier lui semblait d'une interminable longueur et quand elle fut parvenue au second étage, – elle s'appuya sur la rampe et se sentit défaillir. – Elle crut alors que tout tournait autour d'elle et que des voix basses chuchotaient à ses oreilles en sifflant. Enfin elle posa une main tremblante sur la sonnette. – Quand elle entendit son battement perçant et répété il y eut un écho qui résonna dans son coeur, comme par une répulsion galvanique. –

Enfin la porte s'ouvrit. – C'était Ernest lui-même.

— Ah c'est vous Mazza.

Celle-ci ne répondit pas. Elle était pâle et toute couverte de sueur. Ernest la regardait froidement en faisant tourner en l'air, la corde de soie de sa robe de chambre. Il avait peur de se compromettre.

— Entrez, dit-il enfin, et il la prit par le bras et la fit asseoir de force sur un fauteuil.

Après un moment de silence : – Je suis venue Ernest, lui dit-elle, pour vous dire une chose – c'est la dernière fois que je vous parle. Il faut que vous me quittiez, que je ne vous revoie plus.

— Parce que ?

— Parce que vous m'êtes à charge, que vous m'accablez – que vous me feriez mourir.

— Moi, comment cela Mazza ? – Il se leva, tira ses rideaux et ferma sa porte.

— Que faites-vous ? s'écria-t-elle avec horreur.

— Ce que je fais ?

— Oui.

— Vous êtes ici. Mazza, vous êtes venue chez moi. Oh ne niez pas. Je connais les femmes, dit-il en souriant.

— Continuez, ajouta-t-elle avec dépit.

— Eh bien Mazza… c'est assez.

— Et vous avez assez d'insolence, pour me dire cela – en face à une femme que vous dites, – aimer.

— Pardon, oh pardon, il se mit à genoux et la regarda longtemps.

— Eh bien oui, Ernest moi aussi je t'aime plus que ma vie, tiens je me donne à toi.

Et puis là, entre les quatre pans d'une muraille, sous les rideaux de soie, sur un fauteuil – il y eut plus d'amour, de baisers,

de caresses enivrantes, de voluptés qui brûlent, – qu'il n'en faudrait pour rendre fou ou pour faire mourir.

Et puis quand il l'eut bien flétrie, usée, abîmée dans ses étreintes, – quand il l'eut rendue lasse, brisée, haletante, quand bien des fois il eut serré sa poitrine contre la sienne et qu'il la vit mourante dans ses bras, – il la laissa seule et partit. –

Le soir chez Véfour il fit un excellent souper, où le champagne frappé circulait en abondance. – On l'entendit dire tout haut, vers le dessert – Mes chers amis, j'en ai encore une !...

Celle-là était rentrée chez elle l'âme triste, – les yeux en pleurs – non de son honneur qui était perdu, car cette pensée-là ne la torturait nullement, s'étant d'abord demandé ce que c'était que l'honneur, et n'y ayant vu au fond qu'un mot elle avait passé outre. Mais elle pensait aux sensations qu'elle avait éprouvées et ne trouvait en y pensant rien que déception et amertume. – Ô ce n'est pas là ce que j'avais rêvé, disait-elle.

Car il lui sembla lorsqu'elle fut dégagée des bras de son amant qu'il y avait en elle quelque chose de froissé comme ses vêtements, de fatigué et d'abattu comme son regard, et qu'elle était tombée de bien haut, que l'amour ne se bornait pas là, se demandant enfin – si derrière la volupté il n'y (en) avait (pas) une plus grande encore ni après le plaisir une plus vaste jouissance. Car elle avait une soif inépuisable d'amours infinis, de passions sans bornes.

Mais quand elle vit que l'amour n'était qu'un baiser, une caresse, un moment de délires où se roulent entrelacés avec des cris de joie l'amant et sa maîtresse et puis que tout finit ainsi, que l'homme se relève, que la femme s'en va, et que leur passion a be-

soin d'un peu de chair et d'une convulsion pour se satisfaire et s'enivrer – l'ennui lui prit à l'âme comme ces affamés qui ne peuvent se nourrir.

Mais elle quitta bientôt (tout) retour sur le passé pour ne songer qu'au présent qui souriait. Elle ferma les yeux sur ce qui n'était (plus), secoua comme un songe les anciens rêves sans bornes, ses oppressions vagues et indécises pour se donner tout entière au torrent qui l'entraînait et elle arriva bientôt à cet état de langueur et de nonchalance, à ce demi-sommeil où l'on sent que l'on s'endort – qu'on s'enivre, – que le monde s'en va loin de nous, tandis que l'on reste seul sur la nacelle, où vous berce la vague, et qu'entraîne l'océan. Elle ne pensa plus ni à son mari, ni à ses enfants, encore moins à sa réputation que les autres femmes déchiraient à belles dents dans les salons et que les jeunes gens, amis d'Ernest, vautraient et vilipendaient à plaisir dans les cafés et les estaminets.

Mais il y eut tout à coup pour elle une mélodie jusqu'alors inconnue dans la nature, et dans son âme, et elle découvrit dans l'une et dans l'autre des mondes nouveaux, des espaces immenses – des horizons sans bornes. – Il sembla que tout était né pour l'amour, que les hommes étaient des créatures d'un ordre supérieur susceptibles de passions et de sentiments, qu'ils n'étaient bons qu'à cela et qu'ils ne devaient vivre que pour le coeur. Quant à son mari elle l'aimait toujours, et l'estimait encore plus, ses enfants lui semblaient gracieux, mais elle les aimait comme on aime ceux d'un autre.

Chaque jour cependant elle sentait qu'elle aimait plus que la veille, que cela devenait un besoin de son existence, qu'elle n'aurait pu vivre sans cela, mais cette passion avec laquelle elle avait

d'abord joué en riant finit par devenir sérieuse et terrible une fois entrée dans son coeur, elle devint un amour violent puis une frénésie, une rage.

Il y avait chez elle tant de feu et de chaleur, tant de désirs immenses, une telle soif de délices et de voluptés qui étaient dans son sang, dans ses veines, sous sa peau, jusque sous ses ongles, qu'elle était devenue folle, ivre, éperdue qu'elle aurait voulu faire sortir son amour des bornes de la nature, et il lui semblait qu'en prodiguant les caresses et les voluptés, en brûlant sa vie dans des nuits pleines de fièvre, d'ardeur, en se roulant dans tout ce que la passion a de plus frénétique, de plus sublime, il allait s'ouvrir devant elle une suite continue de voluptés, de plaisirs.

Souvent dans les transports du délire elle s'écriait que la vie n'était que la passion, que l'amour était tout pour elle et puis les cheveux épars, l'oeil en feu, la poitrine haletante de sanglots, elle demandait à son amant s'il n'aurait pas souhaité comme elle de vivre des siècles ensemble seuls sur une haute montagne, sur un roc aigu au bas duquel viendraient se briser les vagues et se confondre tous deux avec la nature et le ciel et de mêler leurs soupirs aux bruits de la tempête et puis elle le regardait longtemps, lui demandant encore de nouveaux baisers, de nouvelles étreintes et tombait entre ses bras muette et évanouie.

Et puis quand le soir son époux l'âme tranquille, le front calme, rentrait chez lui, lui disant qu'il avait gagné aujourd'hui, fait le matin une bonne spéculation, acheté une ferme, vendu une rente, et puis qu'il pouvait ajouter un laquais de plus à ses équipages, acheter deux chevaux de plus pour ses écuries et qu'avec ses mots et ses pensées il venait à l'embrasser, à l'appeler son amour et sa vie, ô la rage alors lui prenait à l'âme, elle le maudis-

sait, repoussant avec horreur ses caresses et ses baisers qui étaient froids et horribles comme ceux d'un singe. Il y avait donc dans son amour une douleur et une amertume, comme la lie du vin qui le rend plus âcre et plus brûlant.

Et quand après avoir quitté sa maison, son ménage, – ses laquais, elle se retrouvait avec Ernest, seule assise à ses côtés, alors elle lui contait qu'elle eût voulu mourir de sa main, se sentir étouffée par ses bras et puis elle ajoutait qu'elle n'aimait plus rien – qu'elle méprisait tout, qu'elle n'aimait que lui, pour lui elle avait abandonné Dieu et le sacrifiait à son amour, – pour lui elle laissait son mari et le donnait à l'ironie, pour lui elle abandonnait ses enfants. Elle crachait sur tout cela à plaisir – religion, vertus, elle foulait tout cela aux pieds, – elle vendait sa réputation pour ses caresses et c'était avec bonheur et délices qu'elle immolait tout cela pour lui plaire, qu'elle détruisait toutes ces croyances, toutes ces illusions, toute sa vertu, tout ce qu'elle aimait enfin pour obtenir de lui un regard ou un baiser. Et il lui semblait qu'elle serait plus belle en sortant de ses bras, après avoir reposé ses lèvres, comme les violettes fanées qui répandent un parfum plus doux.

Ô qui pourrait savoir combien il y a parfois de délices et de frénésie sous les deux seins palpitants d'une femme.

Ernest cependant commençait à l'aimer un peu plus qu'une grisette ou une figurante. Il alla même jusqu'à faire des vers pour elle qu'il lui donna.

En outre un jour je le vis avec des yeux rouges d'où l'on pouvait conclure qu'il avait pleuré, – ou mal dormi.

q

Chapitre 3

Un matin (en) réfléchissant sur Mazza, assis dans un grand fauteuil élastique, les pieds sur ses deux chenets, le nez enfoncé sous sa robe de chambre, tout en regardant la flamme de son feu qui pétillait et montait sur la plaque en langues de feu – il lui vint une idée qui le surprit, – d'une manière étrange il eut peur.

En se rappelant qu'il était aimé par une femme comme Mazza qui lui sacrifiait avec tant de prodigalité et d'effusion sa beauté, son amour, – il eut peur et trembla devant la passion de cette femme comme ces enfants qui s'enfuient loin de la mer en disant qu'elle est trop grande. Et une idée morale lui vint en tête car c'était une habitude qu'il venait de prendre depuis qu'il s'était fait collaborateur au Journal des connaissances utileset au Musée des familles. – Il pensa, dis-je, qu'il était peu moral de séduire ainsi une femme mariée, de la détourner de ses devoirs d'épouse, de l'amour de ses enfants et qu'il était mal à lui de recevoir toutes ces offrandes qu'elle brûlait à ses pieds comme un holocauste.

Enfin il était ennuyé et fatigué de cette femme qui prenait le plaisir au sérieux, qui ne concevait qu'un amour entier et sans partage et avec laquelle on ne pouvait parler ni de romans ni de modes ni d'Opéra.

Il voulut d'abord s'en séparer, la laisser là et la rejeter au milieu de la société avec les autres femmes flétries comme elle. Mazza s'aperçut de son indifférence et de sa tiédeur, elle l'attribua à de la délicatesse et ne l'en aima que davantage.

Souvent Ernest l'évitait, s'échappait d'elle mais elle savait le rencontrer partout, au bal, à la promenade, dans les jardins pu-

blics, aux musées, elle savait l'atteindre dans la foule, lui dire deux mots et lui faire monter la rougeur au front devant tous ces gens qui les regardaient. D'autres fois c'était lui qui venait chez elle. Il entrait avec un front sévère et un air grave, la jeune femme naïve et amoureuse lui sautait au cou et le couvrait de baisers mais celui-ci la repoussait avec froideur et puis il lui disait qu'ils ne devaient plus s'aimer, que le moment de délire et de folie une fois passé tout devait être fini entre eux, qu'(il) fallait respecter son mari, chérir ses enfants et veiller à son ménage et il ajoutait qu'il avait beaucoup vu et étudié et qu'au reste la providence était juste, que la nature était un chef-d'oeuvre et la société une admirable création, et puis que la philanthropie après tout était une belle chose et qu'il fallait aimer les hommes.

Et celle-ci alors pleurait de rage, d'orgueil et d'amour, elle lui demandait le rire sur les lèvres mais l'amertume dans le coeur si elle n'était plus belle et ce qu'il fallait faire pour lui plaire et puis elle lui souriait, lui étalant à la vue son front pâle, ses cheveux noirs, sa gorge, son épaule, ses seins nus.

Ernest restait insensible à tant de séductions car il ne l'aimait plus et s'il sortait de chez elle avec quelque émotion dans l'âme c'était comme les gens qui viennent de voir des fous. Et si quelque vestige de passion, quelque rayon d'amour venait à se rallumer chez lui il s'éteignait bien vite avec une raison ou un argument.

Heureux donc les gens qui peuvent combattre leur coeur avec des mots et détruire la passion qui est enracinée dans l'âme avec la moralité qui n'est collée que sur les livres comme le vernis du libraire et le frontispice du graveur.

Un jour dans un transport de fureur et de délire Mazza le mordit à la poitrine et lui enfonça ses ongles dans la gorge. En voyant couler du sang dans leurs amours Ernest comprit que la passion de cette femme était féroce et terrible, qu'il régnait autour d'elle une atmosphère empoisonnée qui finirait par l'étouffer et le faire mourir, que cet amour était un volcan à qui il fallait jeter toujours quelque chose à mâcher et à broyer dans ses convulsions et que ses voluptés enfin étaient une lave ardente qui brûlait le coeur.

Il fallait donc partir, la quitter pour toujours – ou bien se jeter avec elle dans ce tourbillon qui vous entraîne comme un vertige, dans cette route immense de la passion qui commence avec un sourire et ne finit que sur une tombe.

Il préféra partir.

Un soir à dix heures Mazza reçut une lettre, elle y comprit ces mots :

« Adieu Mazza.

Je ne vous reverrai plus. – Le Ministre de l'intérieur m'a enrôlé d'une commission savante qui doit analyser les produits et le sol même du Mexique. Adieu je m'embarque au Havre. – Si vous voulez être heureuse ne m'aimez plus, aimez au contraire la vertu et vos devoirs, c'est un dernier conseil. Encore une fois adieu, je vous embrasse.

Ernest. »

Elle la relut plusieurs fois accablée par ce mot adieu et restait les yeux fixes et immobiles sur cette lettre qui contenait tout son malheur et son désespoir, où elle voyait s'enfuir et couler tout son

bonheur et sa vie, elle ne versa pas une larme, ne poussa pas un cri, mais elle sonna un domestique, lui ordonna d'aller chercher des chevaux de poste et de préparer sa chaise.

Son mari voyageait en Allemagne, personne ne pouvait donc l'arrêter dans sa volonté.

À minuit elle partit, – elle allait rapidement en courant de toute la vitesse des chevaux. Dans un village elle s'arrêta pour demander un verre d'eau et repartit, croyant après chaque côte, chaque colline, chaque détour de la route voir apparaître la mer, but de ses désirs et de sa jalousie puisqu'elle allait lui enlever quelqu'un de cher à son coeur. Enfin vers 3 heures d'après-midi elle arriva au Havre.

À peine descendue elle courut au bout de la jetée et regarda sur la mer… Une voile blanche s'enfonçait sous l'horizon.

q

Chapitre 4

Il était parti – parti pour toujours et quand elle releva sa figure toute couverte de larmes elle ne vit plus rien… que l'immensité de l'Océan.
C'était une de ces brûlantes journées d'été où la terre exhale de chaudes vapeurs comme l'air embrasé d'une fournaise. – Quand Mazza fut arrivée sur la jetée la fraîcheur salée de l'eau la ranima quelque peu, car une brise du sud enflait les vagues qui venaient mollement mourir sur la grève et râlaient sur le galet.

Les nuages noirs et épais s'amoncelaient à sa gauche sous le soleil couchant qui était rouge et lumineux sur la mer. On eût dit qu'ils allaient éclater en sanglots.

La mer sans être furieuse roulait sur elle-même en chantant lugubrement et quand elle venait à se briser sur les pierres de la jetée les vagues sautaient en l'air et retombaient (en) poudre d'argent.

Il y avait dans cela une sauvage harmonie, Mazza l'écoutant longtemps fascinée par sa puissance, – le bruit de ces flots avait pour elle un langage, une voix, comme elle, la mer était triste et pleine d'angoisses, comme elle ses vagues venaient mourir en se brisant sur les pierres et ne laissaient sur le sable mouillé que la trace de son passage.

Une herbe qui avait pris naissance entre deux fentes de la pierre penchait sa tête toute pleine de la rosée, chaque coup de vague venait la tirer de sa racine et chaque fois elle se détachait de plus en plus, enfin elle disparut sous la lame. On ne la revit plus et pourtant elle était jeune et portait des fleurs. Mazza sourit amèrement. La fleur était comme elle enlevée par la vague dans la fraîcheur du printemps.

Il y avait des marins qui rentraient couchés dans leur barque, en tirant derrière eux la corde de leurs filets, leur voix vibrait au loin avec le cri des oiseaux de nuit qui planaient en volant de leurs ailes noires sur la tête de Mazza et qui allaient tous s'abattre vers la grève, sur les débris qu'apportait la marée.

Elle entendait alors une voix qui l'appelait au fond du gouffre et la tête penchée vers l'abîme elle calculait combien il lui faudrait de minutes et de secondes pour râler et mourir. Tout était

triste comme elle dans la nature, et il lui sembla que les vagues avaient des soupirs et que la mer pleurait.

Je ne sais cependant quel misérable sentiment de l'existence lui dit de vivre et qu'il y avait encore sur la terre du bonheur et de l'amour, – qu'elle n'avait qu'à attendre et espérer – et qu'elle le reverrait plus tard.

Mais quand la nuit fut venue et que la lune vint à paraître au milieu de ses compagnes, comme une sultane au harem, entre ses femmes et qu'on ne vit plus que la mousse des flots qui brillait sur les vagues, comme l'écume à la bouche d'un coursier, alors que le bruit de la ville commença à s'évanouir dans le brouillard avec ses lumières qui s'éteignaient, Mazza repartit.

La nuit – il était peut-être deux heures, elle ouvrit ses glaces et regarda dehors. On était dans une plaine et la route était bordée d'arbres. Les clartés de la nuit passant à travers leurs branches les faisaient ressembler à des fantômes aux formes gigantesques qui couraient tous devant Mazza et remuaient au gré du vent (qui sifflait entre les feuilles), leur chevelure en désordre.

Une fois la voiture s'arrêta au milieu de la campagne, un trait se trouvait cassé. Il faisait nuit. On n'entendait que le bruit des arbres, l'haleine des chevaux haletant de sueur et les sanglots d'une femme qui pleurait seule.

Vers le matin elle vit des gens qui allaient vers la ville la plus voisine portant au marché des fruits tout couverts de mousse et de feuillage vert. – Ils chantaient aussi, et comme la route montait et qu'on allait au pas, elle les écouta longtemps. « Ô comme il y a des gens heureux » dit-elle.

Il faisait grand jour. C'était un dimanche, dans un village à quelques heures de Paris sur la place de l'église, à l'heure où tout le monde en sortait. – Il y avait un grand soleil qui brillait sur le coq de l'église et illuminait sa modeste rosace. Les portes qui étaient ouvertes laissaient voir à Mazza, du fond de sa voiture, l'intérieur de la nef et les cierges qui brillaient dans l'ombre sur l'autel, elle regarda la voûte de bois peinte de couleur bleue et les vieux piliers de pierre nus et blanchis et puis toute la suite des bancs où s'étalait une population entière bigarrée de vêtements de couleur, elle entendit l'orgue qui chantait et il se fit alors un grand flot dans le peuple et l'on sortit, plusieurs avaient des bouquets de fausses fleurs et des bas blancs, elle vit que c'était une noce. On tira des coups de fusil sur la place et les mariés sortirent.

La bru avait un bonnet blanc et souriait en regardant le bout des pattes de sa ceinture qui étaient de dentelle brodée. – Le mari s'avançait à côté d'elle, il voyait la foule d'un air heureux et donnait des poignées de main à plusieurs.

C'était le maire du pays, qui était aubergiste et qui mariait sa fille à son adjoint, le maître d'école.

Un groupe d'enfants et de femmes s'arrêta devant Mazza pour regarder la belle calèche, et le manteau rouge qui pendait de la portière – tout cela souriait et parlait haut.

Quand elle eut relayé elle rencontra au bout du pays le cortège qui entrait à la mairie et le sourire vint sur sa bouche quand elle vit l'écume de ses chevaux qui tombait sur les mariés et la poussière de leur pas qui salissait leurs vêtements blancs. Elle avança la tête et leur lança un regard de pitié et d'envie.

Car de misérable elle était devenue méchante et jalouse. Le peuple alors en haine des riches lui répondit par des injures et l'insulta en lui jetant des pierres sur les armoiries de sa voiture.

Longtemps dans la route, à moitié endormie par le mouvement des ressorts, le son des grelots et la poussière qui tombait sur ses cheveux noirs elle pensa à la noce du village. Et le bruit du violon qui précédait le cortège, le son de l'orgue, les voix des enfants qui avaient parlé autour d'elle, tout cela tintait à ses oreilles comme l'abeille qui bourdonne ou le serpent qui siffle.

Elle était fatiguée. La chaleur l'accablait sous les cuirs de sa calèche, le soleil dardait en face. Elle baissa la tête sur ses coussins de drap bleu et s'endormit.

Elle se réveilla aux portes de Paris.

Quand on a quitté la campagne et les champs et qu'on se retrouve dans les rues, le jour semble sombre et baissé comme dans ces théâtres de foire qui sont lugubres et mal éclairés. Mazza se plongea avec délices (dans) les rues les plus tortueuses, elle s'enivra du bruit et de la rumeur qui venaient la tirer d'elle-même et la reporter dans le monde. Elle voyait rapidement et comme des ombres chinoises toutes les têtes qui passaient devant sa portière, toutes lui semblaient froides, impassibles et pâles. – Elle regarda avec étonnement pour la première fois la misère qui va pieds nus sur les quais, la haine dans le coeur et un sourire sur la bouche comme pour cacher les trous de ses haillons, elle regarda la foule qui s'engouffrait dans les spectacles et les cafés, et tout ce monde de laquais et de grands seigneurs qui s'étale comme un manteau de couleur un jour de parade.

Tout cela lui parut un immense spectacle, un vaste théâtre avec ses palais de pierre, ses magasins allumés, ses habits de parades, ses ridicules, ses sceptres de carton et ses royautés d'un jour. Là le carrosse de la danseuse éclabousse le peuple. Et là l'homme se meurt de faim en voyant des tas d'or derrière les vitres, partout le rire et les larmes, partout la richesse et la misère, partout le vice qui insulte la vertu et lui crache à la face – comme le châle usé de la fille de joie qui effleure en passant la robe noire du prêtre.

Ô il y a dans les grandes cités une atmosphère corrompue et empoisonnée qui vous étourdit et vous enivre, quelque chose de lourd et de malsain comme ces sombres brouillards du soir qui planent sur ses traits.

Mazza aspira cet air de corruption à pleine poitrine, elle le sentit comme un parfum et la première fois alors elle comprit tout ce qu'il y avait de large et d'immense dans le vice – et de voluptueux dans le crime.

En se retrouvant chez elle – il lui sembla qu'il y avait longtemps qu'elle était partie tant elle avait souffert et vécu en peu d'heures. Elle passa la nuit à pleurer, à rappeler sans cesse son départ, son retour, elle voyait de là les villages qu'elle avait traversés, toute la route qu'elle avait parcourue, il lui semblait encore être sur la jetée à regarder la mer et la voile qui s'en va ; – elle se rappelait aussi la noce avec ses habits de fête, ses sourires de bonheur, elle entendait de là le bruit de sa voiture sur les pavés. Elle entendait encore les vagues qui mugissaient et bondissaient sous elle. Et puis elle fut effrayée de la longueur du temps, elle crut avoir vécu un siècle et être devenue vieille et avoir les cheveux blancs, – tant la douleur vous affaisse, tant le chagrin

vous ronge car il est des jours qui vous vieillissent comme des ans, des pensées qui font bien des rides.

Elle se rappela aussi en souriant avec regret les jours de son bonheur, ses vacances paisibles sur les bords de la Loire où elle courait dans les allées des bois, se jouait avec les fleurs et pleurait en voyant passer les mendiants, elle se rappela ses premiers bals, où elle dansait si bien, où elle aimait tant les sourires gracieux et les paroles aimables. Et puis encore ses heures de fièvre et de délire dans les bras de son amant, ses moments de transport et de rage où elle eût voulu que chaque regard durât des siècles et que l'éternité fût un baiser. Elle se demanda alors si tout cela était parti et effacé pour toujours… comme la poussière de la route et le sillon du navire sur les vagues de la mer.

q

Chapitre 5

Enfin la voilà revenue mais seule – plus personne pour la soutenir, plus rien à aimer. Que faire – quel parti prendre ? Ô la mort, la tombe cent fois si malgré son dégoût et son ennui, elle n'avait eu au coeur un peu d'espérance.

Qu'espérait-elle donc ? –

Elle l'ignorait elle-même, seulement elle avait encore foi à la vie. Elle crut encore qu'Ernest l'aimait lorsqu'un jour elle reçut une de ses lettres – mais ce fut une désillusion de plus.

La lettre était longue, bien écrite, toute remplie de riches métaphores et de grands mots. Ernest lui disait qu'il ne fallait plus l'aimer, penser à ses devoirs et à Dieu, et puis il lui donnait en outre d'excellents conseils sur la famille, l'amour maternel – et il terminait par un peu de sentiment comme M. de Bouilly ou Mme Cottin.

Pauvre Mazza, tant d'amour, de coeur et de tendresse pour une indifférence si froide, un calme si raisonné. Elle tomba dans l'affaissement et le dégoût. Je croyais, dit-elle un jour, qu'on pouvait mourir de chagrin.

Du dégoût elle passa à l'amertume et à l'envie.

C'est alors que le bruit du monde lui parut une musique discordante et infernale, et la nature une raillerie de Dieu. – Elle n'aimait rien et portait de la haine à tout, à mesure que chaque sentiment sortait de son coeur. La haine y entrait si bien qu'elle n'aima plus rien au monde – sauf un homme. Souvent quand elle voyait dans les jardins publics des mères avec leurs enfants qui jouaient avec eux et souriaient à leurs caresses et puis des femmes avec leurs époux, des amants avec leurs maîtresses et que tous ces gens-là étaient heureux ; souriaient, aimaient la vie, elle les enviait et les maudissait à la fois, elle eût voulu pouvoir les écraser tous du pied et sa lèvre ironique leur jetait en passant quelque mot de dédain, quelque sourire d'orgueil.

D'autres fois quand on lui disait qu'elle devait être heureuse dans la vie avec sa fortune, son rang, que (sa) santé était bonne, que ses joues étaient fraîches et qu'on voyait qu'elle était heureuse et que rien ne lui manquait, elle souriait cependant la rage dans l'âme. – Ah les imbéciles, disait-elle, qui ne voient que le

bonheur sur un front calme et qui ne savent pas que la torture arrache des rires.

Elle prit la vie dès lors comme un long cri de douleur. Si elle voyait des femmes qui se paraient de leur vertu, d'autres de leur amour, elle raillait leur vertu et leurs amours. Quand elle trouvait des gens heureux et confiants en Dieu elle les tourmentait par un rire ou un sarcasme. Les prêtres elle les faisait rougir en passant devant eux par un regard lascif et riait à leurs oreilles, les jeunes filles et les vierges elle les faisait pâlir par ses contes d'amour et ses histoires passionnées et puis l'on se demandait quelle était cette femme pâle et amaigrie, ce fantôme errant avec ses yeux de feu et sa tête damnée et si on venait à vouloir la connaître on ne trouvait au fond de son existence qu'une douleur et dans sa conduite que des larmes.

Ô les femmes, les femmes, elle les haïssait dans l'âme – les jeunes et les belles surtout et quand elle les voyait dans un spectacle ou dans un bal, à la lueur des lustres et des bougies, étalant leur gorge ondulante, ornée de dentelles et de diamants et que les hommes empressés souriaient à leurs sourires et qu'on les flattait et les vantait, elle eût voulu froisser ces vêtements et ces gazes brodées, cracher sur ces figures chéries et traîner dans la boue ces fronts si calmes et si fiers de leur froideur. Elle ne croyait plus à rien qu'au malheur et à la mort. La vertu pour elle était un mot, la religion un fantôme, la réputation un masque imposteur comme un voile qui cache les rides. Elle trouvait alors des joies dans l'orgueil, des délices dans le dédain et elle crachait en passant sur le seuil des églises.

Quand elle pensait à Ernest, à sa voix, à ses paroles, à ses bras qui l'avaient tenue si longtemps palpitante et éperdue d'amour et

qu'elle se trouvait dans les baisers de son mari – ah elle se tordait de douleur et d'angoisses et se roulait sur elle-même comme un homme qui râle et agonise en criant après un nom, en pleurant sur un souvenir. Elle avait des enfants de cet homme. Ces enfants ressemblaient à leur père, une fille de trois ans, un garçon de cinq et souvent dans leurs jeux, leurs rires pénétraient jusqu'à elle, le matin ils venaient l'embrasser en riant quand elle – elle leur mère avait veillé toute la nuit dans des tourmentes inouïes et que ses joues étaient encore fraîches de ses larmes. Souvent quand elle pensait à lui errant sur les mers, ballotté peut-être par la tempête, lui qui se perdait peut-être dans les flots, seul et voulant se rattacher à la vie et qu'elle voyait de là un cadavre bercé sur la vague où vient s'abattre le vautour alors elle entendait des cris de joie, des voix enfantines qui accouraient pour lui montrer un arbre en fleurs ou le soleil qui faisait reluire la rosée des herbes. –

C'était pour elle comme la douleur de l'homme qui tombe sur le pavé et qui voit la foule rire et battre des mains.

Alors que pensait Ernest, loin d'elle ? Parfois il est vrai quand il n'avait rien à faire dans ses moments de loisir et de désoeuvrement, en pensant à elle, à ses étreintes brûlantes, à sa croupe charnue, à ses seins blancs, à ses longs cheveux noirs – il la regrettait mais s'empressait d'aller éteindre dans les bras d'une esclave le feu allumé dans l'amour le plus fort et le plus sacré. Et d'ailleurs il se consolait de cette perte avec facilité en pensant qu'il avait fait une bonne action, que cela était agir en citoyen, que Franklin ou Lafayette n'auraient pas mieux fait. Car il était alors sur la terre nationale du patriotisme, de l'esclavage, du café et de la tempérance, je veux dire l'Amérique. C'était un de ces

gens chez qui le jugement et la raison occupent une si grande place qu'ils ont mangé le coeur comme un voisin incommode.

Un monde les séparait car Mazza au contraire était plongée dans le délire et l'angoisse, et tandis que son amant se vautrait à plaisir dans les bras des négresses et des mulâtresses, elle se mourait d'ennui croyant aussi qu'Ernest ne vivait que pour elle et ressentait un mal dont il se moquait dans son rire bestial et sauvage, il se donnait à une autre.

Tandis que cette pauvre femme pleurait et maudissait Dieu – qu'elle appelait l'enfer à son secours et se roulait en demandant si Satan enfin n'arriverait pas, Ernest peut-être au même moment où elle embrassait avec frénésie un médaillon de ses cheveux, au même moment peut-être, il se promenait gravement sur la place publique d'une ville des États-Unis, en veste et en pantalon blanc comme un planteur et allait au marché acheter quelque esclave noire qui eût des bras forts et musclés, de pendantes mamelles, et de la volupté pour de l'or.

Du reste il s'occupait de travaux chimiques, il y avait plein deux immenses cartons de notes sur les couches de silex et les analyses minéralogiques et d'ailleurs le climat lui convenait beaucoup, il se portait à ravir dans cette atmosphère embaumée d'académies savantes, de chemins de fer, de bateaux à vapeur, de cannes à sucre et d'indigo.

Dans quelle atmosphère vivait Mazza ? Le cercle de sa vie n'était pas si étendu. Mais c'était un monde à part qui tournait dans les larmes et le désespoir et qui enfin se perdait dans l'abîme d'un crime.

q

Chapitre 6

Un drap noir était tendu sur la porte cochère de l'hôtel. Il était relevé par le milieu et formait une espèce d'ogive brisée qui laissait voir une tombe et deux flambeaux dont les lumières tremblaient, comme la voix d'un mourant, au souffle froid de l'hiver qui passait sur ces draps noirs tout étoilés de larmes d'argent.

De temps en temps les deux fossoyeurs qui avaient soin de la fête se rangeaient de côté pour faire place aux conviés arrivant l'un après l'autre tous vêtus de noir avec des cravates blanches, un jabot plissé et des cheveux frisés, ils se découvraient en passant près du mort et trempaient dans l'eau bénite le bout de leur gant noir.

C'était dans l'hiver, la neige tombait. Après que le cortège fut parti une jeune femme entourée d'une mante noire descendit dans la cour, marcha sur la pointe des pieds à travers la couche de neige qui couvrait les pavés et elle avança sa tête pâle entre ses voiles noirs pour voir le char funèbre qui s'éloignait. Puis elle éteignit les deux bougies qui brûlaient encore, elle remonta, défit son manteau, réchauffa ses sandales blanches au feu de sa cheminée, détourna la tête encore une fois mais elle ne vit plus que le dos noir du dernier des assistants qui tournait à l'angle de la rue.

Quand elle n'entendit plus le ferraillement monotone des roues du char sur le pavé – et que tout fut passé et parti, les chants des prêtres, le convoi du mort, elle se jeta sur le lit mortuaire, s'y roula à plaisir en criant dans les accès de sa joie convulsive : « Arrive maintenant, à toi, à toi tout cela. Je t'attends. – Viens donc, à toi mon bien-aimé la couche nuptiale et

ses délices, à toi, à toi seul, à nous deux un monde d'amour et de voluptés. Viens ici, je m'y étendrai sous tes caresses, je m'y roulerai sous tes baisers ».

Elle vit sur sa commode une petite boîte en palissandre que lui avait (donnée) Ernest.

C'était comme ce jour-là un jour d'hiver. Il arriva entouré de son manteau, son chapeau avait de la neige et quand il l'embrassa sa peau avait une fraîcheur et un parfum de jeunesse qui rendait les baisers doux comme l'aspiration d'une rose.

Cette boîte avait au milieu leurs chiffres entrelacés un M et un E. Son bois était odoriférant, elle y porta ses narines et y resta longtemps contemplative et rêveuse.

Bientôt on lui amena ses enfants, ils pleuraient et demandaient leur père. Ils voulurent embrasser Mazza et se consoler avec elle. Celle-ci les renvoya avec sa femme de chambre, sans un mot, sans un sourire.

Elle pensait à lui… qui était bien loin et qui ne revenait pas.

q

Chapitre 7

Elle vécut ainsi plusieurs mois seule avec son avenir qui avançait, se sentant chaque jour plus heureuse et plus libre à mesure que tout ce qui était dans son coeur s'en allait pour faire place à l'amour, toutes les passions, tous les sentiments, tout ce qui trouve place dans une âme était parti comme les scrupules de

l'enfance – la pudeur d'abord, la religion ensuite – la vertu après et enfin les débris de tout cela qu'elle avait jetés comme les éclats d'un verre brisé.

Elle n'avait plus rien d'une femme si ce n'est l'amour, mais un amour entier et terrible qui se tordait lui-même et brûlait les autres, comme le Vésuve qui se déchire dans ses éruptions et répand sa lave bouillante sur les fleurs de la vallée.

Elle avait des enfants – ses enfants moururent comme leur père – chaque jour ils pâlissaient de plus en plus – s'amaigrissaient et la nuit ils se réveillaient dans le délire, se tordaient sur leur couche d'agonie en disant qu'un serpent leur mangeait la poitrine car il y avait là quelque chose qui les déchirait et les brûlait sans cesse et Mazza contemplait leur agonie avec un sourire (sur) les lèvres – qui était rempli de colère et de vengeance.

Ils moururent tous deux le même jour, quand elle vit clouer leurs bières ses yeux n'eurent point de larmes – son coeur pas de soupirs.

Elle les vit d'un oeil sec et froid enveloppés dans leur linceul. Et lorsqu'elle fut seule enfin elle passa la nuit heureuse et confiante – l'âme calme et la joie dans le coeur, pas un remords ni un cri de douleur car elle allait partir le lendemain, quitter la France après s'être vengée de l'amour profané, de tout ce qu'il y avait eu de fatal et de terrible dans sa destinée – après s'être raillée de Dieu, des hommes, de la vie, de la fatalité qui s'était jouée un moment, après s'être amusée à son tour de la vie et de la mort, des larmes et des chagrins et avoir rendu au ciel des crimes pour ses douleurs.

Adieu terre d'Europe, pleine de brouillards et de glaciers, où les coeurs sont tièdes comme l'atmosphère et les amours aussi flasques, aussi mous que ses nuages gris, à moi l'Amérique et sa terre de feu, son soleil ardent, son ciel pur, ses belles nuits dans les bosquets de palmiers et de platanes.

Adieu le monde. Merci de vous, je pars, je me jette sur un navire. Va mon beau navire, cours vite, que tes voiles s'enflent au souffle du vent et que ta proue brise les vagues. Bondis sur la tempête, saute sur les flots et dusses-tu te briser enfin, jette-moi avec tes débris sur la terre où il respire.

Cette nuit-là fut passée dans le délire et l'agitation mais le délire de la joie et de l'espérance.

Lorsqu'elle pensait à lui, qu'elle allait l'embrasser et vivre pour toujours avec lui, elle souriait et pleurait de bonheur.

La terre du cimetière où reposaient ses enfants était encore fraîche et mouillée d'eau bénite.

q

Chapitre 8

On lui apporta le matin une lettre, elle avait sept mois de date, – c'était d'Ernest, elle en brisa le cachet en tremblant, – la parcourut avidement. Quand elle l'eut terminée, elle recommença sa lecture, pâle d'effroi et pouvant à peine lire. Voici ce qu'il y avait :

Pourquoi, madame, vos lettres sont-elles toujours aussi peu honnêtes ? La dernière surtout, je l'ai brûlée, j'aurais rougi que

quelqu'un y jetât les yeux. Ne pourriez-vous enfin avoir plus de bornes dans vos passions ? Pourquoi venez-vous sans cesse avec votre souvenir me troubler dans mes travaux, m'arracher à mes occupations ? que vous ai-je fait pour m'aimer tant ?

Encore une fois madame je veux qu'un amour soit sage. J'ai quitté la France, oubliez-moi donc comme je vous ai oubliée, aimez votre mari, le bonheur se trouve, dans les routes battues par la foule, les sentiers de la montagne sont pleins de ronces et de cailloux, ils déchirent et vous usent vite.

Maintenant je vis heureux, j'ai une petite maison charmante sur le bord d'un fleuve, et dans la plaine qu'il traverse je fais la chasse aux insectes, j'herborise et quand je rentre chez moi je suis salué par mon nègre qui se courbe jusqu'à terre et embrasse mes souliers quand il veut obtenir quelque faveur. Je me suis donc créé une existence heureuse, calme et paisible au milieu de la nature et de la science, que n'en faites-vous autant ? qui vous en empêche ? On peut ce qu'on veut.

Pour vous, pour votre bonheur même, je vous conseille de ne plus penser à moi, de ne plus m'écrire. À quoi bon cette correspondance ? à quoi cela nous avancera-t-il quand vous direz cent fois que vous m'aimez et que vous écrirez encore sur les marges tout autant de fois je t'aime ?

Il faut donc oublier tout madame et ne plus penser à ce que nous avons été l'un vis-à-vis (de) l'autre. N'avons-nous pas eu chacun ce que nous désirions ?

Ma position est à peu près faite, je suis directeur principal de la commission des essais pour les mines, la fille du directeur de première classe est une charmante personne de 17 ans, son père a

soixante mille livres de rentes, elle est fille unique. Elle est douce et bonne, elle a beaucoup de jugement et s'entendra à merveille à diriger un ménage, à tenir une maison..

Dans un mois je me marie. Si vous m'aimez comme vous le dites toujours, cela doit vous faire plaisir puisque je le fais pour mon bonheur.

« Adieu, madame Willers, – ne pensez plus à un homme qui a la délicatesse de ne plus vous aimer et si vous voulez me rendre un dernier service c'est de me faire passer au plus vite un demi-litre d'acide prussique que vous donnera très bien sur ma recommandation le secrétaire de l'Académie des sciences, c'est un chimiste fort habile.

« Adieu je compte sur vous, n'oubliez pas mon acide.

Ernest Vaumont.

Quand Mazza eut lu cette lettre elle poussa un cri inarticulé comme si on l'eût brûlée avec des tenailles rouges.

Elle resta longtemps dans la consternation et la surprise.

— Ah le lâche, dit-elle enfin, il m'a séduite et il m'abandonne pour une autre. Avoir tout donné pour lui et n'avoir plus rien, jeter tout à la mer et s'appuyer sur une planche et la planche vous glisse des mains et l'on sent qu'on s'enfonce sous les flots.

Elle l'aimait tant, cette pauvre femme, elle lui avait donné sa vertu, elle lui avait prodigué son amour, elle (avait) renié Dieu et puis, encore oh ! bien pis encore – son mari, ses enfants, qu'elle avait vus râler, mourir, en souriant car elle pensait à lui. Que faire ? que devenir ? Une autre, une autre femme à qui il va dire

je t'aime, à qui il va baiser les yeux, les seins, en l'appelant sa vie et sa passion. – Une autre et elle, en avait(-elle) eu d'autres que lui ? pour lui n'avait-elle pas repoussé son mari dans la couche nuptiale ? ne l'avait-elle pas trompé de ses lèvres adultères ? ne l'avait-elle pas empoisonné en versant des larmes de joie ?

C'était son Dieu et sa vie. Il l'abandonne après s'être servi d'elle, après en avoir assez joui, assez usé, voilà qu'il la repousse au loin et la jette. Ô l'abîme sans fond que celui du crime et du désespoir !

D'autres fois elle ne pouvait en croire ses yeux, elle relisait cette lettre fatale et la couvrait de ses pleurs.

— Oh comment, disait-elle, après que l'abattement eut fait place à la rage, à la fureur, oh comment tu me quittes mais je suis au monde, seule – sans famille, sans parents car je t'ai donné et famille et parents, – seule sans honneur car je l'ai immolé pour toi, seule sans réputation car je l'ai sacrifiée sous tes baisers à la vue du monde entier qui m'appelait ta maîtresse – ta maîtresse dont tu rougis maintenant. – Lâche !

Et les morts où sont-ils ?

Que faire, que devenir ? J'avais une seule idée, une seule chose au coeur, elle me manque. – Irai-je te trouver ? mais tu me chasseras comme une esclave, si je me jette au milieu des autres femmes, elles m'abandonneront en riant, me montreront du doigt avec fierté car elles n'ont aimé personne elles – elles ne connaissent pas les larmes. – Oh tiens puisque je veux encore de l'amour, de la passion et de la vie, ils me diront sans doute d'aller quelque part où l'on vend à prix fixe de la volupté et des étreintes et le soir avec mes compagnes de luxure j'appellerai les passants

à travers les vitres et il faudra quand ils seront venus que je les fasse jouir bien fort, que je leur en donne pour leur argent, qu'ils s'en aillent contents – et que je ne me plaigne pas encore, que je me trouve heureuse, que je rie à tout venant car j'aurai mérité mon sort.

Et qu'ai-je fait ? je t'ai aimé plus qu'un autre. Oh grâce Ernest, si tu entendais mes cris tu aurais peut-être pitié de moi, moi qui n'ai pas eu de pitié pour eux. Car je me maudis maintenant, je me roule ici dans l'angoisse, et mes vêtements sont mouillés de mes larmes.

Et elle courait éperdue, et puis elle tombait, se roulait par terre en maudissant Dieu, les hommes, la vie elle-même, tout ce qui vivait, tout ce qui pensait au monde, elle arrachait de sa tête des poignées de cheveux noirs et ses ongles étaient rouges de sang.

Oh ne pouvoir supporter la vie, en être venue à se jeter dans les bras de la mort comme dans ceux d'une mère mais douter encore au dernier moment si la tombe n'a pas de supplices et le néant des douleurs. Être dégoûté de tout, n'avoir plus de foi à rien, pas même à l'amour la première religion du coeur et ne pouvoir quitter ce malaise continuel comme un homme qui serait ivre et qu'on forcerait à boire encore.

Pourquoi donc es-tu venu dans ma solitude, –m'arracher à mon bonheur ? j'étais si confiante et si pure et tu es venu pour m'aimer et je t'ai aimé. Les hommes cela est si beau quand ils vous regardent – tu m'as donné de l'amour, tu m'en refuses maintenant et moi je l'ai nourri par des crimes – voilà qu'il me tue aussi.

J'étais bonne alors quand tu me vis et maintenant je suis féroce et cruelle, je voudrais avoir quelque chose à broyer, à déchirer, à flétrir et puis après à jeter au loin comme moi – Ô je hais tout, les hommes, Dieu, et toi aussi je te hais et pourtant je sens encore que pour toi je donnerais ma vie.

Plus je t'aimais, plus je t'aimais encore comme ceux qui se désaltèrent avec l'eau salée de la mer et que la soif brûle toujours et maintenant je vais mourir – la mort ! plus rien, quoi des ténèbres, une tombe, et puis… l'immensité du néant. – Oh je sens que je voudrais pourtant vivre et faire souffrir comme j'ai souffert. Oh le bonheur, où est-il ? mais c'est un rêve, la vertu un mot – l'amour une déception – la tombe que sais-je ?

… Je le saurai.

q

Chapitre 9

Elle se leva, essuya ses larmes, tâcha d'apaiser ses sanglots qui lui brisaient la poitrine et l'étouffaient, elle regarda dans une glace si ses yeux étaient encore bien rouges de pleurs, renoua ses cheveux et sortit s'acquitter du dernier désir d'Ernest.

Mazza arriva chez le chimiste. Il allait venir, on la fit attendre dans un petit salon au premier dont les meubles étaient couverts de drap rouge et de drap vert, – une table ronde en acajou au milieu – des lithographies représentant les batailles de Napoléon sur les lambris et sur la cheminée de marbre gris une pendule en

or où le cadran servait d'appui à un Amourqui se reposait de l'autre main sur ses flèches.

La porte s'ouvrit comme la pendule sonnait deux heures. Le chimiste entra, c'était un homme petit et mince, l'air sec et des manières polies.

Il avait des lunettes, des lèvres minces, de petits yeux renfoncés.

Quand Mazza lui eut expliqué le motif de sa visite, il se mit à faire l'éloge de M. Ernest Vaumont, son caractère, son coeur, ses dispositions, enfin il lui remit le flacon d'acide, la mena par la main au bas de l'escalier. Il se mouilla même les pieds dans la cour, en la reconduisant jusqu'à la porte de la rue.

Mazza ne pouvait marcher dans les rues tant sa tête était brûlante, ses joues étaient pourprées, il lui sembla plusieurs fois que le sang allait lui sortir par les pores.

Elle passa par des rues où la misère était affichée sur les maisons comme ces filets de couleur qui tombent des murs blanchis et en voyant la misère elle disait : Je vais me guérir de votre malheur. Elle passa devant le palais des rois et dit en serrant le poison dans ses deux mains : Adieu l'existence, je vais me guérir de vos soucis.

En rentrant chez elle avant de fermer sa porte elle jeta un regard sur le monde qu'elle quittait et sur la cité pleine de bruit, de rumeurs et de cris. Adieu vous tous, dit-elle.

q

Chapitre 10

Elle ouvrit son secrétaire – cacheta le flacon d'acide, y mit l'adresse, et écrivit un autre billet, il était adressé au commissaire central. Elle sonna et le donna à un domestique. Elle écrivit sur une troisième feuille ces mots : « J'aimais un homme – pour lui j'ai tué mon mari, pour lui j'ai tué mes enfants. Je meurs sans remords, sans espoir, mais avec des regrets. » Elle le plaça sur sa cheminée.

Encore une demi-heure, dit-elle, bientôt il va venir et m'emmener – au cimetière.

Elle ôta ses vêtements et resta quelques minutes à regarder son beau corps que rien ne couvrait, à penser à toutes les voluptés qu'il avait données, aux jouissances immenses qu'elle avait prodiguées à son amant. – Quel trésor que l'amour d'une telle femme.

Enfin après avoir pleuré, pensant à ses jours qui s'étaient enfuis – à son bonheur, à ses rêves, à ses caprices de jeunesse et puis encore à lui bien longtemps, et s'être demandée ce que c'était que la mort et s'être perdue dans ce gouffre sans fond de la pensée qui se ronge et se déchire de rage et d'impuissance, elle se releva tout à coup comme d'un rêve, – prit quelques gouttes du poison qu'elle avait versées dans une tasse de vermeil, but avidement, et s'étendit pour la dernière fois sur ce sofa où si souvent elle s'était roulée dans les bras d'Ernest dans les transports de l'amour.

q

Chapitre 11

Quand le commissaire entra – Mazza râlait encore. Elle fit quelques bonds par terre, se tordit plusieurs fois, tous ses membres se raidirent ensemble, elle poussa un cri déchirant – Quand il approcha d'elle elle était morte.

Gve Flaubert

10 décembre 1837

q

1.Dans la nuit du 1er au 2 juin 1836. – Fait en moins d'une demi-heure.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/flaubert_gustave_-_textes_de_jeunesse_i/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.